

[illegible]

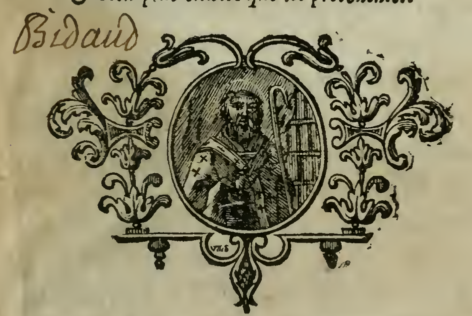
SENTIMENS DE PIETE'

OU

IL EST TRAITE' DE LA NECESſité de connoître & d'aimer Dieu ; de l'obéïſſance qui lui eſt dûë ; de ſa Sainteté, &c. Et de pluſieurs matieres des plus importantes, & des plus neceſſaires pour la conduite des mœurs & de la Vie interieure.

NOUVELLE EDITION AUGMENTE'E & bien plus exacte que les précédentes.

Bidaud



A PARIS,
Chez FRANÇOIS BABUTY, ruë ſaint Jacques, à S. Chryſoſtome.

M. DCC. XIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS AU LECTEUR
Sur cette nouvelle Edition.

L'Illuſtre Auteur de ce Livre étoit dans le deſſein de revoir ſon ouvrage. Il y a plus de vingt ans que ces differentes pieces étoient ſorties de ſes mains. Il les avoit écrites à des perſonnes reſpectables, ſans penſer qu'elles dûſſent jamais voir le jour. C'étoit moins des productions meſurées de ſon eſprit, que des effuſions libres de ſon Cœur, ſi tendre pour Dieu, & ſi touché du deſir de le faire aimer.

L'édition qu'on en donna à ſon inſçû, il y a quelques années, le ſurprit & l'afligea ſenſiblement. Il s'en plaignit aux Puiſſances. Mais l'accüeil que le public fit à cet excellent livre, & le prompt débit qui épuiſa bien-tôt cette premiere Edition, parurent le radoucir un peu en faveur de l'utilité publique, & le reconcilier avec l'Editeur: & il ne penſa plus qu'à rendre ſon ouvrage plus correct & plus utile.

*Il vouloit le refondre entierement; & il lui falloit du tems. Mais ses grandes occupations, & une mort * trop précipitée ont fait tomber ce projet.*

On donne cette nouvelle Edition sur un exemplaire, où il a jetté plusieurs corrections de sa main. Il disoit à ses amis, qu'il ne se souvenoit plus de ce qu'il pensoit, lorsqu'il écrivoit ces differens Traitez. C'est pourquoi on y trouve plusieurs corrections, ou des explications courtes. On les donne dans cette édition.

Il y a 5. Traitez que l'illustre Auteur a marqué n'être pas de lui, aux pag. 43. 50. 54. 82. 189. *Mais de bons connoisseurs prétendent que ces pieces ne seroient peut-être pas indignes de son grand Nom. On trouvera à la fin des Prieres du Matin & du Soir. Outre ces Prieres, l'on a ajoûté dans cette Edition un petit Traité sur l'explication des fruits du S. Esprit. Il est d'une main connuë par de bons ouvrages.*

* C'est feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, Archevêque Duc de CAMBRAY.



PREFACE.



I les Hommes aimoient de toute l'étenduë de leur ame, leur cœur vuide de toute inclination dereglée, ſçauroit ſe porter vers lui comme il faut, ſans avoir beſoin d'y être excité par ces régles de conduite qu'on trouve dans les Livres de pieté; & qui n'ont d'action que ſur l'imagination, ſi l'eſprit de Dieu n'agit en eux.

Mais qu'il eſt peu de ces ames, qui pénetrées de la grandeur de leur être & de la nobleſſe de leur deſtination, ſe refuſent génereuſement à tout ce qui n'eſt pas

Dieu, & le reconnoiſſent pour l'unique objet de leur amour, de leurs mouvemens, & de tous les deſirs de leur cœur.

Lorſqu'on a fait toute ſa vie un uſage profane de ſes inclinations, on a peine à ſe perſuader qu'un cœur, à qui les créatures ont jusqu'à lors fait illuſion, puiſſe fixer pour Dieu-même une inconſtance extrême, que la vanité des choſes qui l'ont toûjours occupé, ont très-fort augmentée.

Mais ſi l'on eſt venu déja juſqu'à ſentir ſa foibleſſe, & ſa funeſte oppoſition à ce qui eſt bien; c'eſt avoir commencé le grand ouvrage de ſa ſanctification. Le vieil homme, à la verité, n'oublie rien pour s'oppoſer à la rénaiſſance du nouveau : Mais la veritable Sageſſe, nous apprend à tirer du fond même de nôtre nature corrompuë, des armes pour la détruire, & des moïens sûrs pour la renouveller & la changer.

Il eſt depuis le peché dans nos membres, une loi contraire à la Loi de la raiſon & de la Foi: Mais ſi l'on ſçait une fois interreſſer la partie inferieure en faveur de la ſuperieure, & lui donner quelque part dans nos exercices, mêmes les plus ſpirituels, en rendant ſes mouvemens & ſes agitations d'intelligence avec les émotions & les deſirs d'une ame déja dans l'ordre; la vertu paroîtra moins auſtere; & le corps & l'ame tous deux pecheurs, deviendront tous deux penitens, & d'accord avec les volontez ſaintes & juſtes d'un Dieu Redempteur.

Or rien n'eſt plus capable d'amener une ſi noble entrepriſe à ſes fins, que la frequente lecture de ces Livres pleins d'onction & d'amour, qui éclairent, qui pénetrent, qui agitent, qui étonnent, & qui ne peuvent être l'ouvrage que de ces vrais amis

de Dieu, dans le cœur desquels le seul doigt de l'Eternel a sçû graver des sentimens si pieux & si saints.

Les Livres de dévotion, se multiplient tous les jours ; plusieurs ont leur utilité : Mais on ose dire qu'il n'y en a jamais eu, qui fussent plus clairement marquez au coin de la plus solide & de la plus sincere pieté que celui-ci, qu'on donne aujourd'hui au Public sous le Titre de *Sentimens de pieté, &c.*

Il eût suffit d'avoir nommé l'Auteur, pour faire concevoir à tout le monde une idée très-noble & très-avantageuse d'un Ouvrage, dont le seul Titre aprend combien il est interressant : Ouvrage qui offre à tous ceux qui ont déja quelque goût pour la Vie interieure & vraïement chrétienne, une manne capable de soutenir dans les exercices les plus laborieux d'une devotion pé-

nible, ceux qui ont besoin de nourritures plus fortes & plus solides.

Mais on se contentera d'avertir que l'Auteur respectable de ce Livre, s'est rendu ilustre par plusieurs écrits, que le Public a comblé de loüanges & d'applaudissemens.

Un des plus sçavans & des plus pieux conducteurs du troupeau de J. C. un esprit vif, sublime, exact, éclairé, un modele parfait de la vie la plus pure, un génie superieur & toûjours grand, un cœur qui est dans une désoccupation entiere de la créature, & seulement occupé de son Dieu; un homme qui paroît par tout pénetré des grandes choses qu'il écrit; un homme qui semble ne se pas arrêter un moment dans sa course, pour ne perdre pas de vûë le terme heureux vers lequel il court; un homme dont Dieu paroît avoüer les

travaux, & le zele pour le ſalut des ames, par les benedictions dont il les comble ; un homme enfin qui toûjours en commerce avec Dieu, nous peint dans tout ce recüeil avec des traits ſi vifs, ſi nobles & ſi touchans, les douceurs ineffables que fait gouter une charité parfaite, & un amour de Dieu ſans réſerve.

Tel eſt l'auteur de ces pieux Traitez, qu'on a crû ne pouvoir pas laiſſer plus long-temps dans l'obſcurité & les ténebres, ſans faire au Public un larcin injurieux, & un tort irréparable.

Mais qu'eſt il beſoin d'aller chercher dans la réputation de l'Auteur des garands de la bonté de cet ouvrage ?

Il ſuffit de jetter les yeux ſur quelques-unes des pages, pour en être charmé, & ſe trouver heureuſement obligé d'avoüer, qu'après les Livres Saints dont Dieu même eſt l'Auteur, il n'a

presque point paru d'Ouvrage plus universellement rempli de caracteres vifs & certains, d'une pieté solide & éclairée, d'un entier & loüable désinteressement, d'une charité ardente & sans bornes.

Le Style en est noble, pompeux, & magnifique: les expressions vives, propres & touchantes. C'est par tout le langage d'un cœur qui aime, & qui s'ouvre à celui qui fait seul tous ses desirs. Quelquefois même par la vivacité de son amour, il nous peint l'état d'une ame entierement livrée à la joïe d'entrevoir son bien-aimé, qui commence à lui faire sentir les doux plaisirs de sa présence.

Que ceux donc, qui ont un désir sincere de faire de vrais progrez dans l'art d'aimer Dieu, & dans l'exercice parfait d'une pieté sûre & solide, se servent utilement& avec fruit de ces Trai-

tez, qui leur ſeront d'une grande utilité, pour les guider dans les voïes de l'amour le plus chaſte & le plus pur; & pour les attacher d'une maniere la plus intime, à celui que nôtre cœur deſire plus ardemment, que le Cerf alteré, comme dit le Prophete, ne déſire les eaux vives des Fontaines.



SENTIMENS



SENTIMENS DE PIETÉ,

SUR UN GRAND NOMBRE de matieres des plus importantes & des plus necessaires, pour la conduite des mœurs & de la vie Interieure.

De la necessité de connoître & d'aimer Dieu.

IL ne faut point s'étonner que les hommes fassent si peu pour Dieu, & que le peu qu'ils font pour lui, leur coûte tant ; ils ne le connoissent point ; à peine croïent-ils qu'il est. La croïance qu'ils en ont, est plûtôt une déference aveugle à

l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive & distincte de la divinité. On la croit, on la suppose, parce qu'on n'oseroit l'examiner, & parce qu'on est là-dessus dans une distraction d'indifference, qui vient de ce que l'on est entraîné par ses passions vers d'autres objets. Mais l'on ne connoît Dieu, que comme je ne sçai quoi de merveilleux, d'obscur, & d'éloigné de nous; on le regarde comme un Estre puissant & sévere, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, & contre le Jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions serieuses sur la Religion; encore sont-ils en bien petit nombre. On dit, c'est une personne qui craint Dieu: en effet, elle ne fait que le craindre sans l'aimer; comme des enfans craignent le Maître qui les corrige, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert, quand il le sert par crainte, & sans se soûcier de ses interêts. Voudroit-on être traité par un fils, ou même par un domestique, comme on traite Dieu? C'est qu'on ne le connoît point. Car si on le connoissoit, on l'aimeroit. *Dieu est*

amour, comme dit S. Jean, celui qui ne le connoît point, ne l'aime point. Car comment connoître l'amour sans l'aimer ? Il faut donc conclurre que tous les gens qui ne sont encore que craindre Dieu, ne le connoissent point d'une maniere digne de lui. Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui vous connoîtra ? Celui qui ne connoîtra plus que vous, qui ne se connoîtra plus lui-même, par les lumieres de son amour propre, & à qui tout ce qui n'est point, vous sera comme s'il n'étoit pas. Le monde seroit surpris d'entendre parler ainsi ; parce que le monde est plein de lui-même, de la vanité, du mensonge, & vuide de Dieu : mais j'espere qu'il y aura toûjours des ames qui auront faim de Dieu, & qui goûteront les veritez que je vais dire.

Mon Dieu, avant que vous fissiez le Ciel & la Terre, il n'y avoit que vous ; vous étiez, car vous n'avez jamais commencé d'être, mais vous étiez seul. Hors vous, il n'y avoit rien ; vous joüissiez de vous-même dans cette solitude bien-heureuse ; vous vous suffisiez à vous-même, & vous n'aviez besoin de trouver rien hors de vous ; puisque c'est vous qui donnez, bien

loin de recevoir à tout ce qui n'est pas vous même par vôtre parole toute-puissante; c'est-à-dire, par vôtre simple volonté à qui rien ne coûte, & qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir, sans succession de tems, & sans aucun travail. Vous fîtes que le monde qui n'étoit point, commença à être ; vous ne fîtes point comme les ouvriers d'ici-bas, qui trouvent les materiaux de leurs ouvrages, qui ne font que les rassembler, & dont l'art consiste à ranger peu à peu avec beaucoup de peine ces materiaux qu'ils n'ont pas faits : Vous ne trouvâtes rien de fait, & vous fîtes vous-même tous les materiaux de vôtre ouvrage ; c'est sur le néant que vous travaillâtes ; vous dites, que le monde soit, & il fut, vous n'eûtes qu'à dire, & tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes-vous toutes ces choses ? Elles furent toutes faites pour l'homme, & l'homme fut fait pour vous : voilà l'ordre que vous établîtes. Malheur à l'ame qui le renverse, qui veut que tout soit pour elle, & qui se renferme en soi ; c'est là violer la Loi fondamentale de la création.

Non, mon Dieu, vous ne pouvez cé-

der vos droits essentiels de Créateur ; ce seroit vous dégrader vous - même. Vous pouvez pardonner à l'ame coupable qui vous a outragé, parce que vous pouvez la remplir de vôtre amour, mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'ame qui rapporte tous vos dons à elle - même, & qui refuse de se rapporter elle-même par un sincere & veritable amour à son Créateur : ne faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous ; c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi : vous aimer dans la seule vûë des avantages qu'on trouve en vous, c'est vous rapporter à soi, au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entierement au Créateur ? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos interêts, ô mon Dieu, contre les siens propres ; n'avoir plus ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre. En un mot, aimer Dieu comme il doit être aimé ; c'est rapporter à lui seul tous les biens que nous en recevons, & à l'exemple des Saints, ne desirer que ceux qui dureront toûjours.

O combien d'ames, qui sortant de cette vie chargées de vertus & de

bonnes œuvres, n'auront point cette pureté entiere, ſans laquelle on ne peut voir Dieu, & qui faute d'être trouvées dans ce rapport ſimple & total de la créature à ſon Créateur, auront beſoin d'être purifiées par ce feu jaloux, qui ne laiſſe rien dans l'autre vie à l'ame de tout ce qui l'attachoit à elle-même ! Elles n'entreront en Dieu, ces ames, qu'aprés être pleinement ſorties d'elles-mêmes. Dans cette épreuve d'une inexorable juſtice, ce qui eſt encore à ſoi, eſt du domaine du Purgatoire. Hélas, combien d'ames qui ſe repoſent ſur leurs vertus, & qui ne veulent point entendre le renoncement parfait à elles-mêmes : cette parole leur eſt dure, & les ſcandaliſe, mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir negligée ! Elles païeront au centuple les retours deſordonnez ſur elles-mêmes, & les vaines conſolations dont elles n'auront pas eu le courage de ſe déprendre.

Revenons donc. Telle eſt la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui même, & pour ſa propre gloire ; c'eſt cette gloire incommunicable, dont il eſt neceſſairement jaloux, & qu'il ne peut donner à perſonne,

comme il le dit lui-même ; au contraire, telle eſt la baſſeſſe de la créature, & ſa dépendance, qu'elle ne peut ſans s'ériger en fauſſe divinité, & ſans violer la Loi immuable de la création, rien faire, dire, penſer, ni rien vouloir pour elle-même, & pour ſa propre gloire, ſans rapporter tout à Dieu.

O néant tu veux te glorifier ; tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux ; tu n'es que pour celui qui t'a fait être : il ſe doit tout à lui-même ; tu te dois tout à lui, il ne peut en rien relâcher ; tout ce qu'il te laiſſeroit à toi-même, ſortiroit des Loix immuables de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Un ſeul inſtant, un ſeul ſoûpir donné à ton amour propre, bleſſeroit eſſentiellement la fin du Créateur dans ſa créature. Il n'a beſoin de rien, mais il veut tout, parce que tout lui eſt dû, & que tout n'eſt pas trop pour lui, tant il eſt grand : mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui-même, qui ne ſoit tout pour lui. C'eſt ſon bon plaiſir qu'il veut dans ſa créature. Il a fait pour moi le Ciel & la terre ; mais il ne peut ſouffrir que je faſſe volontairement & par choix, un ſeul

pas pour une autre fin que d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit ses créatures, il n'y avoit point d'autre volonté que la sienne ; croïons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables, pour vouloir autrement que lui ? Non, c'est sa raison souveraine qui doit les éclairer, & être leur raison ; c'est sa volonté, regle de tout bien, qui doit vouloir en nous ; toutes nos volontez n'en doivent faire qu'une par la sienne ; c'est pourquoi nous lui disons, *Que vôtre regne vienne, que vôtre volonté soit faite.*

Pour mieux comprendre tout ceci ; il faut se representer que Dieu qui nous a fait de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à chaque instant. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui ; nous pourrions cesser d'être, & nous retomberions effectivement dans le néant dont nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirez, ne nous empêchoit d'y être replongez. Nous ne sommes rien par nous-mêmes ; nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être, & seulement pour le tems qu'il lui plaît, il n'a qu'à retirer sa main qui nous porte, pour nous

s'enfoncer dans l'abîme de nôtre néant, comme une pierre que l'on tient en l'air, tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus ; nous n'avons donc l'être & la vie que par le don de Dieu.

De plus, il y a d'autres biens qui étant d'un ordre bien plus pur & plus élevé, viennent encore plus de lui ; la bonne vie vaut encore mieux que la vie ; la vertu est d'un plus grand prix que la santé ; la droiture & l'amour de Dieu, sont plus au-dessus des dons temporels, que le Ciel ne l'est au-dessus de la terre : si donc nous sommes incapables de posseder un seul moment ces dons vils & grossiers, sans le secours de Dieu ; à combien plus forte raison faut-il qu'il nous donne les autres dons sublimes de son amour, du détachement de nous-mêmes, & de toutes les vertus.

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connoître parfaitement, que de vous regarder hors de nous, comme un Etre tout-puissant, qui donne des Loix à toute la nature, & qui a fait tout ce que nous voïons ! C'est ne connoître encore qu'une partie de ce que vous êtes ; c'est ignorer ce

qu'il y a de plus merveilleux & de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enleve, & ce qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur. Vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel. Non seulement vous tournez mon cœur, comme il vous plaît; mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi. C'est vous qui animez mon ame, comme mon ame anime mon corps. Vous m'êtes plus present & plus intime, que je ne le suis à moi-même. Ce moi, auquel je suis si sensible, & que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous; c'est vous qui me l'avez donné; sans vous il ne seroit rien. Voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui.

O puissance incomprehensible de mon Créateur! ô droit du Créateur sur la créature, que jamais la créature ne comprendra assez! ô prodige d'amour, que Dieu seul peut faire! Dieu se met pour ainsi dire entre moi, & moi; il me sépare d'avec moi-même; il veut être plus prés de moi par son

amour, que je ne le suis moi-même ; il veut que je regarde ce *moi*, s'il n'est devenu un avec lui par l'amour, comme je regarderois un être étranger ; il veut que je sorte des bornes étroites de ce *moi*, que je le lui sacrifie tout entier, & que je le rapporte au Créateur de qui je le tiens. Ce que je suis me doit être bien moins cher que celui pour qui je suis. Il m'a fait pour lui & non pour moi-même ; c'est-à-dire pour l'aimer, pour vouloir ce qu'il veut, & non pour m'aimer en cherchant ma propre volonté. Si quelqu'un sent son cœur revolté contre ce sacrifice entier du *moi*, à celui qui nous a créez ; je déplore son aveuglement ; j'ai compassion de le voir esclave de lui-même ; je prie Dieu de l'en délivrer, en lui enseignant à aimer comme il faut.

O mon Dieu ! je vois dans ces personnes scandalisées de vôtre amour, les tenebres & la rebellion causée par le peché originel ; vous n'avez point fait le cœur de l'homme avec une pente criminelle vers lui-même ; cette rectitude où l'Ecriture nous apprend que vous l'avez créé, ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a fait pour lui. O Pere ! ô Pere !

vos enfans sont tous defigurez & ne vous ressemblent plus. Ils s'irritent, ils se découragent quand on leur parle d'être à vous, comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, ils veulent follement s'ériger en divinité; ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à vous qu'avec des reserves, à certaines conditions. O monstrueuse situation! ô droit de Dieu inconnu! ô ingratitude, & insolence de la créature! miserable néant, qu'as-tu à garder pour toi! qu'as-tu qui t'appartienne! qu'as-tu qui ne vienne d'en haut, & qui ne doive y retourner? tout, jusqu'à ce moi si injuste, qui veut partager avec Dieu ses dons. Tout ce qui est en toi, crie contre toi pour le Créateur, tai-toi donc créature qui te dérobe à ton Créateur, & rend-toi toute à lui.

Mais hélas! ô mon Dieu, quelle consolation de penser que tout est vôtre ouvrage, autant au-dedans de moi, qu'au dehors! Vous êtes toûjours avec moi; quand je fais mal, vous êtes au-dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, & me montrant une

misericorde qui me tend les bras. Quand je fais le bien, c'est vous qui m'en inspirez le desir, & qui le faites en moi. C'est vous qui aimez le bien, qui ôtez le mal de mon cœur; qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône; je fais toutes ces choses, mais c'est par vous; vous me les faites faire; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres qui sont vos dons, deviennent mes œuvres; mais elles sont toûjours vos dons, & elles cessent d'être de bonnes œuvres, dés que je les regarde comme miennes, & que vôtre don qui en fait tout le prix s'échappe à ma vûë. Vous êtes donc (& je suis ravi de le pouvoir penser sans cesse) operant dans le fond de moi-même; vous y travaillez invisiblement comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre. Vous faites tout, & le monde ne vous voit pas; il ne vous attribuë rien; moi-même je m'égarois en vous cherchant par des vains efforts bien loin de moi; je rassemblois dans mon esprit toutes les merveilles de la Nature pour me former quelque Image de vôtre Grandeur. J'allois vous demander à toutes vos créatures, & je ne

pensois pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessiez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, ni passer au-delà des Mers; il ne faut point voler jusques dans les Cieux, comme disent vos saints Oracles, pour vous trouver; vous êtes plus près de nous, que nous ne sommes de nous-mêmes. O Dieu si grand, & si familier tout ensemble; si élevé au-dessus des Cieux, & si proportionné à la bassesse de sa créature; si immense, & si intimement renfermé dans le fond de mon cœur; si terrible, & si aimable; si jaloux, & si facile pour ceux qui vous traitent avec la familiarité du vrai amour; quand est-ce que vos propres enfans cesseront de vous ignorer? qui me donnera une voix assez forte, pour reprocher au monde entier son aveuglement, & pour lui annoncer avec autorité tout ce que vous êtes.

Quand on dit aux Hommes de vous chercher dans leur propre cœur; c'est leur proposer de vous aller chercher plus loin que les terres les plus inconnuës. Qu'y a-t-il de plus inconnu & de plus éloigné pour la plûpart des hommes vains & dissipez, que le fond de leur

propre cœur ? ſçavent-ils ce que c'eſt que de jamais rentrer en eux-mêmes ? en ont-ils jamais cherché le chemin ? peuvent-ils même s'imaginer ce que c'eſt que ce ſanctuaire interieur, ce fond impenétrable de l'ame, où vous voulez être adoré en eſprit & en verité ? Ils ſont toûjours hors d'eux-mêmes dans les objets de leur ambition, ou de leurs amuſemens. Helas! comment entendroient-ils les veritez celeſtes; puiſque les veritez même terreſtres, comme dit JESUS-CHRIST, ne peuvent ſe faire ſentir à eux : ils ne peuvent concevoir ce que c'eſt que de rentrer en ſoi, par de ſérieuſes réflexions; que diroient-ils, ſi on leur propoſoit d'en ſortir pour ſe perdre en Dieu ?

Pour moi, mon Créateur, les yeux fermez à tous les objets exterieurs qui ne ſont que vanité, & qu'affliction d'eſprit; je veux trouver dans le plus profond de mon cœur une intime familiarité avec vous, par JESUS-CHRIST vôtre Fils, qui eſt vôtre ſageſſe, & vôtre raiſon Eternelle devenuë un enfant, pour rabaiſſer par ſon enfance, & par la folie de ſa Croix, nôtre vaine & fauſſe ſageſſe. C'eſt-là que je veux

quoi qu'il m'en coûte, malgré mes prévoïances excessives & mes reflexions inquiétes, devenir petit, insensé, encore plus méprisable à mes propres yeux, qu'à ceux de tous les faux sages. C'est-là que je veux m'enyvrer du saint Esprit, comme les Apôtres, & consentir comme eux d'être le joüet du monde. Mais qui suis-je pour penser ces choses; ce n'est pas moi vile & fragile créature, ame de bouë & de peché: c'est vous, ô JESUS, verité Eternelle, qui les pensez en moi, & qui les accomplissez, pour faire mieux triompher vôtre grace sur un plus indigne instrument.

O Dieu, on ne vous connoît point, on ne sçait qui vous êtes; la lumiere luit au milieu des ténebres, & les ténebres ne peuvent la comprendre; c'est par vous qu'on vit, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs, & on oublie celui par qui on fait toutes ces choses; on ne voit rien que par vous, lumiere universelle, Soleil des ames, qui luisez encore plus clairement que celui des corps, & ne voïant rien que par vous, on ne vous voit point. C'est vous qui donnez tout, aux Astres leur lumiere, aux fontaines leurs eaux

&

& leurs cours, à la terre ſes plantes, aux fruits leur ſaveur, aux fleurs leurs parfums, à toute la Nature ſa richeſſe & ſa beauté, aux Hommes la ſanté, la raiſon, la vertu; vous donnez tout, vous faites tout, vous reglez tout: je ne vois que vous, tout le reſte diſparoît comme une ombre aux yeux de celui qui vous a vû une fois, & le monde ne vous voit point. Mais hélas! celui qui ne vous voit point, n'a jamais rien vû; il a paſſé ſa vie dans l'illuſion d'un ſonge, il eſt comme s'il n'étoit pas, plus malheureux encore, car il eût mieux vallu pour lui, comme je l'apprend de vôtre parole, qu'il ne fut jamais né.

Pour moi, mon Dieu, je vous trouve par tout au dedans de moi-même. C'eſt vous qui faites tout ce que je fais de bien. J'ai ſenti mille fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni moderer mon orgüeil, ni ſuivre ma raiſon, ni continuer le bien que j'avois une fois voulu; c'eſt vous qui donnez cette volonté, qui la conſervez pure, ſans vous je ne ſuis qu'un roſeau agité par le moindre vent, vous m'avez donné le courage, la droiture,

& tous les bons sentimens que j'ai. Vous m'avez formé un cœur nouveau, qui desire vôtre justice, & qui est alteré de vôtre verité Eternelle. En me le donnant, vous avez arrachez le cœur du vieil homme, pêtri de boüe & de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. A quelle misere étois-je livré! hélas, l'aurois-je jamais pû croire, & esperer de me tourner ainsi vers vous, & de secoüer le joug de ma passion tirannique!

Mais voici la merveille qui efface tout le reste: quel autre que vous pouvoit m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine, & mon mépris contre moi. Ce n'est point moi qui ai fait cet ouvrage, car ce n'est point par soi-même qu'on sort de soi. Il a donc fallu un soûtien étranger, sur lequel je pûsse m'appuïer hors de mon propre cœur, pour en condamner la misere: il falloit que ce secours fut étranger, car je ne le pouvois trouver en moi, lors qu'il falloit combattre: mais il falloit aussi qu'il fût intime, pour arracher de moi les derniers replis de mon cœur. C'est vous, Seigneur, qui portant vôtre lumiere dans le fond de mon

ame impénetrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je ſçai bien qu'en la voïant, je ne l'ai pas changée, & que je ſuis encore difforme à vos yeux. Je ſçai bien que les miens ne peuvent découvrir toute ma difformité, mais du moins j'en vois une partie, & que je voudrois découvrir le tout: je me vois horrible; mais l'eſperance que j'ai en vous, me fait vivre en paix. Car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je les vois donc, & je porte ſans me troubler cet opprobre. Je ſuis pour vous contre moi, ô mon Dieu: il n'y a que vous qui avez pû me diviſer ainſi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans, & vous continuez chaque jour de le faire pour m'ôter tout le reſte de ma vie maligne d'Adam, & pour achever la formation de l'homme nouveau; car c'eſt cette ſeconde création de l'homme nouveau qui ſe renouvelle de jour en jour.

Je me laiſſe, ô mon Dieu, dans vos mains. Tournez, retournez cette bouë: Donnez-lui une forme, briſez-là enſuite, elle eſt à vous, elle n'a rien à dire, il me ſuffit qu'elle ſerve à tous vos deſſeins, & que rien ne réſiſte à

vôtre bon plaisir pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez. Que voulez-vous que je fasse, que voulez-vous que je ne fasse pas. Elevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toûjours également, en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre. Il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie, *Qu'il me soit fait selon vôtre parole.*

Mais pendant que vous faites tout ainsi au-dedans, vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre par tout jusques dans le moindre atôme cette grande main qui porte le Ciel & la terre, & qui semble se joüer en conduisant tout l'Univers. L'unique chose qui m'embarasse, est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlez avec les biens; vous ne pouvez faire le mal; tout ce que vous faites, est bon, d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes & de miseres? Il semble que le mal prévale par tout sur le bien. Vous n'avez fait le monde, que pour vôtre gloire, & on est tenté de croire qu'il se tourne à vôtre deshonneur. Le nombre des méchans surpasse infiniment celui

des bons au-dedans même de vôtre Eglise. Presque toute chair a corrompuë sa voïe ; pourquoi tardez-vous, Seigneur à séparer les biens d'avec les maux ? hâtez-vous ; donnez gloire à vôtre nom. Apprenez à ceux qui le blasphêment, combien il est grand. Vous vous devez à vous-même de rappeller toute chose à l'ordre. J'entens l'impie qui dit sourdement que vous avez les yeux fermez à tout ce qui se passe ici bas. Elevez-vous, élevez-vous, Seigneur, foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu, que vos jugemens sont profonds ! vos voïes sont plus élevées audessus des nôtres, que les Cieux ne le sont au dessus de la terre ; nous sommes impatiens, parce que nôtre vie entiere n'est que comme un moment, au contraire vôtre longue patience est fondée sur vôtre Eternité, devant qui mille ans sont comme le jour d'hier déja écoulé. Vous tenez les momens en vôtre puissance, & les hommes ne les connoissent pas. Ils s'impatientent, ils se scandalisent, ils vous regardent, comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité : mais vous riez de leur aveuglement, & de leur faux zele.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux, les uns que les hommes ont faits contre vôtre Loi & sans vous, par le mauvais usage de leur liberté ; les autres que vous avez faits, & qui sont des biens véritables, si on les considere par rapport à la punition des méchans, à laquelle vous les destinez. Le peché est le mal qui vient de l'homme ; la mort, les maladies, les douleurs, la honte & toutes les autres miseres, sont des maux que vous tournez à bien, les faisant servir à la réparation du peché. Pour le pecheur, Seigneur, vous le souffrez pour laisser l'homme libre, & en la main de son conseil, selon le terme de vos Ecritures ; mais sans être Auteur du peché. Quelle merveille ne faites-vous point pour manifester vôtre gloire ? vous vous servez des méchans, pour corriger les bons & pour les perfectionner, en les humiliant : vous vous servez encore des méchans contre eux-mêmes, en les punissant les uns par les autres, mais ce qui est touchant & aimable, vous faites servir par justice la persecution des uns, à convertir les autres. Combien y a-t-il de personnes qui vivoient dans l'oubli de vos gra-

ces, & dans le mépris de vôtre Loi, que vous avez ramenées à vous, en les détachant du monde par les injustices qu'elles y ont souffertes.

Mais j'apperçois, ô mon Dieu, une autre merveille; c'est que vous souffrez un mélange de bien & de mal, jusques dans le cœur de ceux qui sont le plus à vous. Les imperfections qui restent dans ces bonnes ames, servent à les humilier, à les détacher d'elles-mêmes, à leur faire sentir leur impuissance, à les faire courir plus ardamment à vous, & à leur faire comprendre que l'oraison est la source de toute veritable vertu. O quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis! Vous ne souffrez donc les maux, que pour en tirer de plus grands biens, & pour faire éclater vôtre bonté toute puissante, par l'art avec lequel vous usez de ces maux: vous les arrangez suivant vos desseins. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme; mais étant incapable de la produire, vous la tournez seulement d'un côté plûtôt que de l'autre, selon qu'il vous plaît, pour executer vos profonds conseils de justice ou de misericorde. J'entens la raison humaine qui veut

entrer en jugement avec vous, qui veut penétrer vos secrets éternels, & qui dit : Dieu n'avoit pas besoin de tirer le bien du mal ; il n'avoit tout d'un coup qu'à ne permettre aucun mal, & rendre tous les Hommes bons, il le pouvoit, il n'avoit qu'à faire pour tous les hommes, ce qu'il a fait pour quelques-uns qu'il a élevez au-dessus d'eux-même par le charme de sa grace, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

O mon Dieu, je le sçai par vôtre sainte parole, vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait, vous ne voulez la perte d'aucun, vous êtes le Sauveur de tous ; mais vous l'êtes des uns, plus que des autres. Quand vous jugerez la terre, vous serez victorieux dans vos jugemens. La créature condamnée, ne verra qu'équité dans sa condamnation. Vous lui montrerez clairement que vous avez fait pour la culture de vôtre vigne, tout ce que vous deviez. Ce n'est point vous qui lui manquez, c'est elle qui se manque à vôtre grace, & qui se perd elle-même. Maintenant l'homme ne voit point ce détail, car il ne connoît point son propre cœur. Il ne discerne ni les graces qui s'offrent à lui, ni ses propres sentimens, ni sa

sa resistance interieure. Dans vôtre jugement, vous le développerez tout entier à ses propres yeux. Il se verra, il aura horreur de se voir, & il ne pourra s'empêcher de voir dans un éternel désespoir ce que vous aurez fait pour lui, & ce qu'il aura fait contre lui-même.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie : mais : ô mon Dieu, dès qu'il vous connoît, il doit croire cette verité sans la comprendre. Il ne peut douter que vous ne soiez, vous par qui toutes choses sont : il ne peut douter que vous ne soiez la bonté Souveraine. Donc il ne lui reste à conclurre, malgré toutes les ténebres qui l'environnent, qu'en faisant graces aux uns, vous faites justice à tous. Bien plus, vous donnez des graces à ceux qui ressentiront la rigueur de vôtre justice. Il est vrai que vous ne faites pas toûjours d'aussi grandes graces aux uns qu'aux autres ; mais enfin vous leur donnez des graces, & des graces qui les rendront inexcusables, quand vous les jugerez, ou plûtôt quand ils se jugeront eux-mêmes, & que la verité imprimée dans leur cœur prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez

pû faire davantage pour eux, il est vrai que vous ne l'avez pas voulu : mais vous avez voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte. Vous l'avez permise, & vous ne l'avez point faite. S'ils ont été méchans, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons ; ils ne l'ont pas voulu, vous les avez laissez dans leur liberté, qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une surabondance de grace ? Le maître qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de tous leurs travaux, n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de liberalité ? en donnant à ceux-là pardessus la mesure, donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui ? Par-là, Seigneur, vous montrez que toutes vos voïes sont verité & jugement, comme dit l'Ecriture : vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrez, & les misericordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns, n'est point une loi rigoureuse que vous vous imposez, pour devoir faire la même largesse à tous les autres.

Tais-toi donc, ô créature ingrate,

& revoltée. Toi qui pense dans ce moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même. Dans le moment que tu veux murmurer de sa grace, c'est la grace même qui te rend attentive à la vûë des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'Auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux qu'il te fait dans ce moment. Ouvre ton cœur, humilie ton esprit, sacrifie ta vaine & présomptueuse raison. Vase de bouë, celui qui t'a fait, est en droit de te briser. Le voilà qui craint d'être obligé de te rompre. Il te ménace par misericorde. Je veux donc, ô mon Dieu, pour toûjours, étouffer dans mon cœur tous les raisonnemens qui me tentent de douter de vôtre bonté. Je sçai que vous ne pouvez jamais être que bon, je sçai que vous avez fait vôtre ouvrage semblable à vous, droit, juste & bon; vous l'êtes, mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien, & du mal: Vous lui offrez le bien; c'est assez, j'en suis sûr, sans sçavoir précisement par quel moïen: mais l'idée immuable & infaillible que j'ai de vous, ne me permettant pas d'en douter, je ne sçaurois avoir des raisons aussi fortes pour

vous croire en reste à l'égard d'aucun homme dont je ne connois point l'interieur, & dont l'interieur est inconnu à lui-même, que j'en ai d'innombrables, pour m'assurer que vous ne condamnerez aucun homme dans vôtre Jugement, sans le rendre inexcusable à ses propres yeux. En voilà assez pour me mettre en paix : après cela si je peris, c'est que je resisterai comme les Juifs au saint-Esprit, qui est la grace interieure.

O Pere de misericorde ! je ne pense plus à philosopher sur la grace, mais à m'abandonner à elle en silence. Elle fait tout dans l'homme, mais elle fait tout avec lui, & par lui. C'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse, & que je m'abstienne du peché, que je porte mes croix, que je souffre, que je resiste à mes passions, que je croïe, que j'espere, que j'aime suivant toutes ses impressions. Elle fera tout en moi, je ferai tout par elle. C'est elle qui mût le cœur: mais enfin le cœur est mû, & vous ne sauvez point l'homme sans le faire agir. C'est donc ainsi à moi à travailler sans perdre un moment, pour ne retarder point la grace qui me pouse sans cesse. Tout le bien vient d'elle, tout le mal

vient de moi : quand je fais bien, c'est elle qui m'anime : quand je fais mal, c'est que je lui resiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille sçavoir davantage, tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu, c'est aux petits à qui vous revelez vos misteres, pendant que vous les cachez aux Sages & aux prudens du siecle.

Maintenant, ô grand Dieu, je ne m'arrête plus à cette difficulté, qui a souvent frappé mon esprit, d'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre ? d'où vient qu'il a fait naître & mourir son propre Fils, en sorte que sa naissance & sa mort sont utiles à un si petit nombre d'hommes. Je comprens, ô Estre tout-puissant, que tout ce que vous faites, ne vous coute rien. Les choses que nous admirons, & qui nous surpassent le plus, vous sont aussi faciles & aussi familieres, que celles que nous estimons le moins, à force d'y être accoûtumez. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de vôtre travail, à ce que l'ouvrage vous coûte ; parce que nul ouvrage ne vous coute jamais, ni effort, ni travail, & que l'unique fruit que vous pouvez tirer de vôtre ouvrage, est

l'accomplissement de vôtre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien, il n'y a rien que vous puissiez acquerir, vous portez tout au dedans de vous-même. Ce que vous faites au dehors, n'y ajoûte rien, ni pour vôtre bonheur, ni pour vôtre gloire. Vôtre gloire ne seroit donc pas moindre, quand même aucun homme ne recevroit le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pû le faire naître pour un seul prédestiné. Un seul eût suffi, si vous n'en eussiez voulu qu'un seul, car vous faites tout ce que vous faites, non pour le besoin que vous avez des choses, ou pour leur merite à vôtre égard, mais pour accomplir vôtre volonté toute gratuite, qui n'a nulle autre regle qu'elle même, & vôtre bon plaisir. Au reste si tant d'hommes perissent, quoique lavez dans le sang de vôtre Fils; c'est encore une fois, que vous les laissez dans l'usage de leur liberté; vous trouvez vôtre gloire en eux par vôtre justice, comme vous la trouvez dans les bons par vôtre misericorde. Vous punissez les méchans malgré vous, quoi qu'ils aïent eu dequoi être bons; & vous ne couronnez les bons, qu'à cause qu'ils sont devenus tels par vôtre gra-

ce. Ainsi je vois qu'en vous tout est justice & bonté.

Pour tous les maux exterieurs, j'ai déja remarqué, ô sagesse Eternelle, ce qui fait que vous les souffrez : C'est que vôtre providence en tire les plus grands biens. Les hommes foibles, & ignorants de vos voïes en sont scandalisez, ils gemissent pour vous, comme si vôtre cause étoit abandonnée ; peu s'en faut qu'ils ne croïent que vous succombez, & que l'impieté triomphe de vous. Ils sont tentez de croire que vous ne voïez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils attendent encore un peu ces hommes aveugles, & impatiens, l'impie qui triomphe, ne triomphe pas long-tems ; il se flétrit comme l'herbe des champs qui fleurit le matin, & qui le soir est foulée aux pieds : la mort ramene tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis. Vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parce que vous êtes Eternel. Vous êtes sûr du coup qui les écrasera. Vous tenez long-tems vôtre bras levé, parce que vous êtes Pere, que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrêmité, & que vous n'ignorez point la pesanteur de vôtre

bras. Que les hommes impatiens se scandalisent donc, pour moi je regarde les siecles comme une minute devant vous. Cette suite de siecles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparoître, qu'une figure qui passe, & qui va s'évanoüir. Encore un peu, ô hommes qui ne voïez rien, encore un peu, & vous verrez ce que Dieu vous prépare; vous le verrez lui-même, tenant sous ses pieds ses ennemis. Quoi vous trouvez cette horrible attente trop éloignée. Hélas elle n'est que trop proche pour tant de malheureux! Alors les biens & les maux seront séparez à jamais; & ce sera, comme dit l'Ecriture, le temps de chaque chose.

Cependant tout ce qui nous arrive, c'est vous qui le faites, ô mon Dieu, & qui le faites, afin qu'il tourne à bien pour nous. Nous verrons à vôtre lumiere dans l'éternité, que ce que nous desirions, nous eût été funeste, & que ce que nous voulions éviter, eût été essentiel à nôtre bonheur.

O biens trompeurs, je ne vous nommerai jamais biens, puisque vous ne servez qu'à me rendre méchant & malheureux. O Croix, dont Dieu me

charge, & dont la nature lâche se croit accablée; vous que le monde appelle des maux, vous n'en serez jamais pour moi. Plûtôt ne parler jamais, que de parler ce langage maudit des enfans du siecle. Vous êtes mes vrais biens: c'est vous qui m'humiliez, qui me détachez, qui me faites sentir ma misere, & la vanité de tout ce que je voulois aimer ici-bas. Beni soïez vous à jamais, ô Dieu de verité, qui m'avez attaché à la Croix avec vôtre Fils, pour me rendre semblable à l'objet éternel de vos complaisances.

Qu'on ne me dise point que Dieu n'observe pas de si près ce qui se passe parmi les hommes. O aveugles qui parlez ainsi, vous ne sçavez pas même ce que c'est que Dieu. Sçachez que tout ce qui est, n'est que par une émanation de son être; que tout ce qui a l'intelligence, ne l'a que par une participation de sa raison souveraine, & que tout ce qui agit, n'agit que par l'impression de sa suprême activité. C'est lui qui dans chaque moment de nôtre vie, est la respiration de nôtre cœur, le mouvement de nos membres, la lumiere de nos yeux, l'intelligence de nôtre esprit, l'ame de nôtre ame. Tout ce qui est en

nous, vie, action, pensée, volonté; se fait par l'actuelle impression de cette puissance & de cette vie, de cette pensée & de cette volonté éternelle.

Comment donc, ô mon Dieu, pourriez-vous ignorer en nous, ce que vous y faites vous-même, ? comment pourriez-vous être indifferent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous resistant interieurement, & sur les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même en nous ? Cette attention ne vous coute rien. Si vous cessiez de l'avoir, tout periroit; il n'y auroit plus de créature qui pût ni vouloir, ni penser, ni exister. O combien s'en faut-il, que les hommes ne connoissent leur impuissance & leur néant, vôtre puissance & vôtre action sans borne, quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif & operant en tant d'endroits! Le feu brûle par tout où il est: il faudroit l'éteindre & l'anéantir, pour le faire cesser de brûler; tant il est actif & dévorant par sa nature. Ainsi en Dieu tout est action, vie, & mouvement. C'est un feu consumant comme il le dit lui-même. Par tout où il est, il fait tout; & comme il est par tout,

il fait toutes choſes dans tous les lieux. Il fait, comme nous l'avons vû, une création perpetuelle, & ſans ceſſe renouvellée pour tous les corps; il ne crée pas moins à chaque inſtant toutes les créatures libres & intelligentes. C'eſt lui qui leur donne la raiſon, la volonté, la bonne volonté, les divers degrez de volonté conforme à la ſienne; car il donne, comme dit ſaint Paul, le vouloir & le faire.

Voilà donc ce que vous êtes, ô mon Dieu, ou du moins ce que vous faites dans vos ouvrages; car nul ne peut approcher de cette ſource de gloire qui ébloüit nos yeux, pour comprendre même ce que vous êtes en vous. Mais enfin vous me faites comprendre & connoître clairement, que vous vous ſervez même des maux & des imperfections des créatures, pour faire les biens que vous avez réſolus. Vous vous cachez ſous l'importun, pour importuner le fidele impatient & jaloux de ſa liberté dans ſes occupations, & qui par conſequent a beſoin d'être importuné pour mourir au plaiſir d'être libre & arrangé dans ſes bonnes œuvres. C'eſt vous, mon Dieu, qui vous ſervez des langues médiſantes pour

déchirer la réputation des innocens ; qui ont besoin d'ajoûter à leur innocence le sacrifice de leur réputation qui leur étoit trop chere. C'est vous qui, par les mauvais offices & les subtilitez des envieux, renversez la fortune & la prosperité de vos serviteurs, qui tiennent encore à cette vaine prosperité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, & la mort une grace qui les met en seureté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remede, trés-amer à la verité, mais trés-salutaire pour ceux qui tenoient à ces personnes par une amitié trop vive & trop tendre ; ainsi le même coup qui enleve l'un pour le sauver, détache l'autre, & le prépare à la mort par celle des personnes qui lui étoient les plus cheres. Vous répandez ainsi misericordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous ; afin que nôtre cœur formé pour vous aimer, & pour vivre de vôtre amour ; soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est, mon Dieu, que vous êtes tout

amour, & par conſequent toute jalouſie. O Dieu jaloux! car c'eſt ainſi que vous vous nommez vous-même ; un cœur partagé vous irrite ; un cœur égaré vous fait compaſſion. Vous êtes infini en tout, en amour, comme en ſageſſe & en puiſſance : vous aimez en Dieu. Quand vous aimez, vous remüez le Ciel & la Terre, pour ſauver ce qui vous eſt cher ; vous vous faites homme, enfant, le dernier des hommes, raſſaſié d'opprobres, mourant dans l'infamie & dans les douleurs de la Croix ; ce n'eſt pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini, & une ſageſſe bornée, ne peuvent le comprendre ; mais comment le fini, pourroit-il comprendre l'infini, il n'a ni des yeux pour le voir, ni un cœur proportionné pour le ſentir. Le cœur bas, & reſſerré de l'homme, & ſa vaine ſageſſe en ſont ſcandaliſez, & méconnoiſſent Dieu dans cet amour exceſſif. Pour moi je le reconnois à ce caractere d'infini. C'eſt cet amour qui fait tout, même les maux que nous ſouffrons ; & c'eſt par ces maux qu'il nous prépare de vrais biens.

Mais quand lui rendrons-nous amour pour amour ? quand chercherons-nous

celui qui nous cherche, & qui nous porte entre ses bras, c'est dans son sein tendre & paternel, que nous l'oublions. C'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui. Ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs; les créatures n'en sont que les canaux grossiers; & le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit par tout, & nous ne cessons d'échapper à ses poursuites. Il est par tout, & nous ne le voïons en aucun endroit. Nous croïons être seuls, quand nous n'avons que lui. Il fait tout, & nous ne contons sur lui en rien. Nous croïons tout desesperé dans les affaires, quand nous n'avons plus d'autres ressources que sa providence; comme si l'amour infini & tout-puissant ne pouvoit rien. O égarement monstrueux! ô renversement de tout l'homme! Non, je ne veux plus parler, la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison, on ne peut la souffrir.

O amour, vous la souffrez pourtant, vous l'attendez avec une patience sans fin, & vous paroissez même par vô-

tre excès de patience flatter nos ingratitudes ; ceux mêmes qui paroiſſent vous aimer, ne vous aiment que pour eux ; c'eſt-à-dire, pour des conſolations dont ils abuſent, en les faiſant ſervir à nourrir leur orgüeil. Où ſont-ils, ceux qui n'aiment que vous ſeul ? où ſont-ils, ceux qui vous aiment, parce qu'ils ne ſont faits que pour vous aimer ? où ſont-ils ? Je n'en vois preſque point. Y en a-t-il beaucoup ſur la terre ? A quoi ſert le monde entier, ſi l'on ne vous aime ; mais ſi l'on ne vous aime pour être tout à vous ! C'eſt ce que vous avez voulu, en produiſant ce qui n'eſt pas vous, hors de vous même. Vous avez voulu faire des êtres qui tenant tout de vous, ſe rapportaſſent uniquement à vous. O mon Dieu, ô amour, aimez-vous vous-même en moi ; par là vous ſerez aimé ſuivant que vous êtes aimable. Je ne veux ſubſiſter que pour me conſumer devant vous, comme une lampe qui brûle ſans ceſſe devant vos autels. Je ne ſuis point pour moi ; il n'y a que vous qui êtes pour vous-même ; rien pour moi, tout pour vous ; ce n'eſt pas trop. Je ſuis jaloux de moi pour vous contre moi. Plûtôt perir que de ſouffrir

que l'amour qui doit tendre à vous, ſe retourne jamais ſur moi d'une maniere vicieuſe. Aimez, ô amour, aimez dans vôtre foible créature ; ô beauté, aimez vôtre ſouveraine beauté, ô bonté, ô amour infini, brûlez, conſumez, tranſportez, anéantiſſez mon cœur: faites-en un holocauſte parfait. Je ne m'étonne point que les hommes ne vous connoiſſent pas ; plus je vous connois, plus je vous trouve incomprehenſible, & trop éloigné de leur foibles penſées, pour pouvoir être connu dans vôtre nature infinie ; ce qui fait l'imperfection des hommes, fait vôtre perfection ſouveraine. Vous ne choiſiſſez jamais perſonne pour le bien que vous y trouvez ; car vous ne trouvez en chaque choſe que le bien que vous y avez mis vous-même. Vous ne choiſiſſez pas les hommes, parce qu'ils ſont bons ; mais ils deviennent bons, parce que vous les avez choiſis. Vous êtes ſi grand que vous n'avez beſoin d'aucune raiſon pour vous déterminer. Vôtre bon plaiſir eſt la raiſon ſouveraine. Vous faites tout pour vôtre gloire. Vous rapportez tout à vous ſeul. Vous êtes jaloux d'une jalouſie implacable, qui ne peut ſouffrir la moindre reſerve d'un

cœur

cœur que vous voulez tout entier. Vous qui défendez la vengeance, vous vous la reſervez, & vous puniſſez éternellement. Vous ménagez avec une condeſcendance & une patience incroïable les ames lâches, qui vivent partagées entre vous & le monde; pendant que vous demandez une grande perfection aux ames genereuſes, qui ſe ſont déja données à vous, juſqu'à ne s'aimer plus que pour vous, & en vous. Vôtre amour eſt jaloux: jamais il ne dit, c'eſt aſſez. Plus on lui donne, plus il demande. Il fait même à l'ame fidele une eſpece de trahiſon. D'abord il l'attire par ſes douceurs, puis il lui devient rigoureux, puis enfin il ſe cache pour lui donner le coup de la mort, en lui ôtant tout appui apparent & humain.

O Dieu incompréhenſible, ô Dieu aimable, je vous adore, & je vous aime; vous m'avez fait uniquement pour vous; je ſuis à vous, & point à moi.

Dans le Ciel, dit ſaint Bernard, il y aura un amour chaſte & conſommé, une pleine connoiſſance, une viſion manifeſte, une liaiſon ferme, une ſocieté indiſſoluble, & une parfaite reſ-

semblance. Alors l'ame connoîtra Dieu, comme elle est connuë de lui. Elle l'aimera, comme elle en est aimée; & l'Epoux connoissant & connu, aimant & aimé, se complaira éternellement en son Epouse.



DE L'OBEISSANCE dûë à Dieu.

L'Obéïſſance a des caracteres ſi aimables ; ſi grands, & en même temps ſi propres aux devoirs de nôtre état, que je ne m'étonne point du tout, que les Peres en aïent fait après la charité, la Reine des Vertus. En effet à la conſiderer du côté de Dieu, eſt-il rien de plus grand ! Si la Majeſté de Dieu demande des ſacrifices & des hommages, l'obéïſſance eſt de toutes les vertus celle qui lui en offre de plus excellens & de plus parfaits ; puiſqu'elle lui offre ce qu'il y a de plus grand dans l'homme par l'anéantiſſement & la ſoûmiſſion parfaite de ſa volonté à celle de Dieu.

L'obéïſſance eſt une adoration perpetuelle qui nous unit à Dieu, & à ſa volonté ſouveraine ; en reconnoiſſant humblement qu'il n'appartient qu'à Dieu, cette volonté adorable, de gouverner & de conduire ; que tout lui doit être ſoûmis, qu'elle doit regner ſouverainement ſur nous ; & que toute volonté doit être anéantie

devant elle ; que rien ne doit être ſouſtrait à ſon domaine ; que ſeule elle eſt ſainte, juſte, droite, & aimable.

Un ame obéïſſante a donc cet humble eſprit d'adoration, dont l'Ecriture nous dépeint les Anges remplis devant la Majeſté de Dieu ; lorſqu'elle nous les repreſente s'oubliant eux-mêmes, & attentifs à la ſeule volonté de Dieu, dont ils ſuivent tous les mouvemens avec une fidelité digne de leur état.

Une ame qui obéït, n'eſt-elle pas devant Dieu dans cette heureuſe ſituation ? Je la voi toûjours les yeux en haut collez ſur ſon Dieu ; attentive au plus ſimple ſigne de ſa volonté ; prête à tout, ſans engagemens, hors celui de faire tout ce qui lui ſera marqué, ſans attachemens, hors celui qu'elle a à ſon Dieu, dont elle reçoit la conduite. Ses deſſeins ne ſe puiſſent pas chez elle, mais chez Dieu. C'eſt lui qui penſe pour elle, qui forme des projets pour elle, qui regle ſon état, qui la pouſſe ou l'arrête à un certain point. C'eſt lui qui prévoit pour elle l'avenir, qui détourne les dangers qui l'environnent, qui fait tout ſervir à ſon bien, qui lui fait

ſentir ſes foibleſſes preſentes ; afin de l'attacher toûjours davantage à celui qui ſeul eſt toute ſa force ; qui prend des meſures ſi juſtes pour ſon avancement & pour ſa fidelité, qu'elle eſt dans le monde auſſi long-temps préciſement qu'il faut pour ſa ſanctification.

Il n'appartient qu'à cette heureuſe créature de dire avec le Prophete, que ſes yeux ſont attachez à ſon Dieu avec plus de dépendance, de fidelité, & de ſoûmiſſion, que ne le ſont les yeux de l'eſclave le plus fidele aux moindres ordres de ſon Maître.

Ce que fait une ame obéïſſante dans le cours de ſes actions ſe voit ; mais le principe divin qui l'anime, ne ſe voit point. Cet état ne paroît être qu'une vie de foi toute noble & toute pleine de merite. En effet, la Foi ne voit proprement que Dieu ; elle eſt aveugle, dit-on. Elle l'eſt en effet ; mais c'eſt parce qu'elle eſt trop claire-voïante. Elle eſt aveugle ſur les créatures. Elle ne les voit pas, parce qu'elle eſt toute occupée de Dieu devant cet Etre infini qui la remplit, tout diſparoît, la vûë de l'Eternité l'empêche de voir le court moment de tems qui s'échap-

pe. C'est en ce sens qu'elle est aveugle. Mais trop heureux aveuglement, qui nous cache ce que nous ne devons pas voir, pour ne nous occuper que de ce qui nous doit remplir, & peut seul nous rendre heureux ! Telle est la vie d'une ame obéïssante. Elle ne connoît proprement que Dieu ; elle ne pense qu'à lui ; elle n'est occupée que de lui. Sa volonté lui tient lieu de tout. Elle la suit en tout ; & elle a même ce merveilleux avantage, que dans ses actions les plus communes, elle ne fait rien de commun. La volonté de Dieu l'applique à tout, au commun & au simple, comme en ce qui est de plus élevé ; & dans tous les devoirs qui paroissent si loin les uns des autres, elle ne cherche que Dieu, ne trouve que lui, & ne se repose qu'en lui. O l'heureuse obéïssance !

Cette vertu nous ramene à l'innocence des enfans. Est-il rien de plus simple que l'obéïssance ? elle bannit tout retour d'amour propre : elle ne veut point d'examen. Elle ne cherche point de raison pour se déterminer. Le commandement seul fait toute sa raison. Voilà ce qui la remuë. Et une ame qu'elle conduit, ne veut point

d'autre raiſon de ſon obéïſſance, que l'obéïſſance même. C'eſt à ce prix qu'elle donne à cette ame le répos entier. En verité, il y a dequoi ſe calmer, quand on ſe ſent entre les mains de Dieu; aſſurez qu'on eſt, qu'on ne s'égare pas ſous un tel guide. Voilà par où Dieu couronne cette heureuſe vertu dès ce monde ici.

Une ame ſoûmiſe goûte un repos délicieux, ſes paſſions le ſont à la raiſon, & tout étant chez elle dans l'ordre, tout y eſt en paix, cette heureuſe ame n'eſt pas même obligée de travailler beaucoup; car quoi qu'elle agiſſe toûjours, & que ſa vie ſoit pleine & ſans vuide, le mouvement de la regle qui la conduit, lui rend tout facile, & ſon travail eſt moins une peine de ſon peché, qu'un exercice de ſon amour quoique ſon travail lui coûte peu, il eſt néanmoins d'un grand rapport. Eſt-il rien de plus conſolant, que de ſe voir entre les mains la matiere même de la Couronne qu'on nous prépare, & d'en accroître à tous momens les biens dont Dieu s'eſt rendu le fidele garand? on va avec ces ſaintes diſpoſitions tranquillement à la mort, qu'on enviſage bien moins comme une punition, que com-

me une récompense. Je ne m'étonne plus que le saint Esprit pour nous décrire en un mot tout ces fruits de l'obéïssance, ait dit d'elle excellemment, qu'elle faisoit remporter à l'homme obéïssant des victoires sans nombre. Les autres vertus ont chacune leur merite, parce qu'elles ont chacune leur ennemi à combattre ; mais l'obéïssance par la destruction de la propre volonté combat & surmonte tous les vices, & merite des couronnes sans nombre.

C'est cette admirable vertu qui entrant parfaitement dans les interêts de Dieu, pour punir les revoltes de la volonté, l'abandonne à une perpetuelle servitude, & l'oblige à une éternelle réparation de ses desobéïssances, par un fidele & aveugle attachement aux ordres de son Dieu.

A considerer cette vertu par rapport à nous, les avantages en sont infinis. Car elle va à nous tirer de tout embarras, & à nous établir dans un vrai repos, en nous déchargeant de tous soins & de toute inquiétude, qui suivent ordinairement ce que nous faisons de nous-mêmes. Une des choses qui nous embarrasse le plus dans nos petites entreprises, c'est l'incertitude du

succés

ſuccés. L'obéïſſance nous met en repos de ce côté-là, en nous attachant à la ſeule volonté de Dieu, qui eſt toûjours maîtreſſe des évenemens. Nous ne répondrons devant Dieu, que de la ſimplicité de nôtre obéïſſance. C'eſt à ceux qui nous conduiſent à répondre du reſte. Pourvû que dans ce qui eſt commandé, il n'y ait rien contre la Loi de Dieu & les bonnes mœurs, nous ſommes toûjours innocens devant Dieu en obéïſſant, quand ce ne ſeroit pas par lui-même le meilleur; étant bien sûr qu'il ſera toujours le meilleur pour nous par rapport à nous. Ajoûtez à cela que ſi le merite de nos actions croit à meſure que l'amour propre y a moins de part, je ne vois rien de plus méritoire que ce que fera une ame obéïſſante; parce que rien ne me paroît plus épuré, & moins en commerce avec l'amour propre. Par rapport aux autres, rien ne nous apprendra mieux le rang que nous devons tenir, que l'obéïſſance qui nous mettra toûjours à la derniere place, qui eſt celle de la dépendance.

DE LA SAINTETÉ de Dieu.

LA ſainteté de Dieu eſt infinie, parce qu'il n'a d'attachement que pour lui-même. Voilà la ſource de nôtre ſainteté. Elle ne ſera parfaite que lorſque nous ſerons parfaitement libres des liens de toutes les créatures, & que nous n'aurons d'attachement que pour Dieu ſeul. Les petits attachemens que Dieu ſouffre dans nous, quoiqu'ils nous paroiſſent innocens, & qu'ils le ſoient en effet, au moins juſqu'à ne nous pas priver de l'amour de Dieu, ſont pourtant toûjours trés-dangereux; puiſque ces amours marquent, non pas la fauſſeté de nôtre vertu, mais ſa foibleſſe. De-là il s'enſuit qu'il ne nous eſt pas permis de les aimer, ni de nous y repoſer, ni de les ménager, comme s'ils étoient indifferens pour nôtre avancement. C'eſt pour ne pas repouſſer ces petits attachemens avec vigueur, qu'il arrive ſouvent que nous languiſſons dans la voïe du ſalut. Nos exercices perdent une partie de leur force par ces ménagemens ſi mal entendus. Nos Communions ſe font ſans tirer

de ces viſites de JESUS-CHRIST tout le fruit que nous en pourrions recüeillir; parce que nôtre cœur n'étant pas aſſez libre, nos attachemens ſuſpendent les effets de ce pain divin qui nous nourrit; & comme le commerce des créatures entretient en nous ces malheureuſes liaiſons, la retraite nous eſt d'un merveilleux ſecours pour nous défendre de ce poiſon mortel; & c'eſt peut-être pour nous en convaincre, que Dieu tient ſi caché dans le ſecret de ſa préſence le plus grand nombre de ſes Saints. Apprenons d'eux à ne chercher que Dieu ſeul pour témoin de tout ce que nous faiſons pour ſon amour.

Dieu eſt ſeul par l'heureuſe indépendance, où le met la plenitude de tous ſes dons, biens qu'il trouve en lui-même. Il eſt ſeul, parce qu'il n'a beſoin de perſonne, & qu'il trouve dans lui-même, & dans ſon ſein une compagnie ſeule digne de lui. Il eſt ſeul, parce que rien ne mérite de l'occuper. Il eſt ſeul, parce que lors même qu'il ſemble ſortir de lui-même pour lier quelque commerce avec ſes créatures, il n'a de rapport proprement qu'à lui-même. Il ne voit rien que la verité; il n'aime rien qui ne ſoit ſaint. Ses ouvrages ſont même bien plus no-

bles dans son sein, qu'ils ne le sont en eux-mêmes; flétris, pour ainsi dire, quand ils changent de terroir, & qu'ils sont transplantez.

Les Ames par l'amour de la retraite honorent cette admirable solitude de Dieu; & par le mépris des créatures qu'elles abandonnent, elles tâchent de se former sur cette noble indépendance du Créateur; & par le renoncement qu'elles font au commerce des autres, elles se disposent à n'en avoir qu'avec Dieu seul. Enfin dans l'obscurité de leur retraite, elles retracent ce silence profond, qui n'est interrompu que par cette unique parole qui produit ce Verbe divin. Aspirons à être du nombre de ces heureuses victimes de la solitude; & nous apprendrons à fuir l'entretien des hommes, qui nous dérobent toûjours quelque chose, lors même qu'ils nous instruisent.

Dieu est infiniment pur, parce qu'il ne pense qu'à lui, qu'il n'aime que lui-même, qu'il ne se repose qu'en lui-même. Voilà ce que c'est que la pureté de Dieu. Voilà ce qui fait le caractere des ames qui lui sont consacrées. Voilà ce qui doit être le but de tous nos desirs. Ne penser qu'à Dieu. N'aimer que Dieu.

Ne ſe repoſer qu'en Dieu. L'eſprit ſe ſoüille, quand il penſe à des objets étrangers qui n'y ont point de part ; le cœur eſt impur, quand il aime quelque choſe avec Dieu, qu'il n'aime pas pour Dieu ; tant l'homme eſt criminel, quand il ſe repoſe dans ce qui n'eſt pas ſon Dieu! Je ſçai bien que cette vie ſi élevée au-deſſus des ſens coûte beaucoup ; mais je parle à une ame qui ſçait ce que vaut un Dieu, qui veut lui plaire, & tout ſacrifier à ſon amour. Aſpirez à cet heureux état. Vôtre cœur eſt trop grand pour ſe répoſer ſur les vains plaiſirs du monde. Ces amuſemens ſont indignes d'un cœur formé pour poſſeder Dieu même. Enfin ſouvenez-vous de ce beau mot d'un ſaint Apôtre : *ſi je cherche à plaire aux hommes, je ceſſerai de plaire à mon* JESUS.

AVIS

Sur la Priere, & sur l'Oraiſon mentale.

VOus ſçavez que c'eſt par la priere que nous lions un ſaint commerce avec Dieu, que nous le voïons familierement, que nous lui parlons cœur à cœur, que nous entrons dans l'intelligence de ſes Myſteres, que nous adouciſſons les peines de nôtre exil, que nous ſurmontons les mauvais deſſeins de nos ennemis, que nous apprenons à nous connoître; qu'enfin la priere eſt un remede à tous nos maux, & une reſſource aſſûrée à tous nos dangers, qui a même la vertu de nous rendre tout utile au ſalut. Vous ſçavez bien que l'occupation des Saints étant une priere continuelle que rien ne pourra jamais interrompre, ce ſeroit marquer peu d'empreſſement pour le ciel, qui eſt le ſéjour bienheureux de ces ames dévoüées à la priere, que de n'avoir ici pour elle que du froid & de la negligence. Vous ſçavez bien que la priere a tant de rapport à tous vos beſoins, que ſans elle vous n'y pouvez

ſatisfaire , non plus qu'à vos devoirs les plus eſſentiels. Tantôt vous êtes empli des conſolations qui vous rendent aimable le joug de JESUS-CHRIST, quoi qu'il paroiſſe toûjours tres-dur à la nature , & quelquefois incommode à une raiſon peu éclairée. Tantôt vous ſentez vos beſoins & le poids de vos miſeres qui vous accable & vous abbat. Tantôt vous voïez clairement vos foibleſſes & la force de vos ennemis. Toutes ces diſpoſitions ſi differentes iroient également à vôtre perte , ſi la priere ne venoit au-devant de vos indiſpoſitions pour arrêter tous ces mauvais ſuccez. C'eſt par elle que vous loüez vôtre conſolateur , quand vous donnez à ſes miſericordes le juſte tribut de vos loüanges. C'eſt par elle que vous gemiſſez , quand vous devez vos larmes aux plaïes de vôtre cœur , aux égaremens de vôtre vie , & au froid de vôtre amour. C'eſt par elle que vous demandez tout ce qui vous manque , ou pour vous défendre contre vos ennemis , ou pour couvrir la nudité de vôtre ame , ou pour ſoûtenir la fidelité de vos engagemens. C'eſt elle qui ſe preſente à vous de toutes parts ; afin que n'étant jamais ſans elle , vous ne

ſoïez jamais ſans graces. La priere eſt un pain qui vous nourrira, ou plûtôt une manne délicieuſe qui ſe trouve tous les jours dans vôtre deſert, qui par ſon goût nous adoucit toutes les amertumes de cette vie.

Il y a des manieres de prier fort differentes, qui ſont pourtant toutes bonnes. Je vous en propoſerai quelques-unes, qui pourront vous ſervir ſelon les états differens, où vous pourrez vous trouver,

Je commence par celle que je nomme de Foi, qui n'eſt autre choſe qu'une application à Dieu qui nous eſt preſent par la Foi. Cette admirable priere ne dit rien qu'une vûë paiſible de Dieu qui eſt nôtre tout; nous cherchons nôtre répos en lui. Cette vûë ſimple peut venir de mille endroits; car il n'y a rien ni dans la nature, ni dans la grace, qui ne nous mene là. Ainſi tout ce que la Foi nous apprend de Dieu, tout ce que la Religion nous enſeigne des Myſteres, tout ce qui ſe paſſe au-dedans de nous, & auprés de nous, tout ce qui tombe ſous nos ſens; tout cela enſemble entre les mains de la Foi, nous aide à avoir des vûës ſimples de Dieu. Ainſi ſe rendre Dieu pré-

ſent comme Tout-puiſſant ; comme ſage, comme bon, comme juſte, c'eſt s'occuper ſimplement & tranquillement de ſa puiſſance, de ſa Sageſſe, de ſa bonté & de ſa juſtice ; ſoit que nous nous repoſions dans ces divins attributs en eux-mêmes, ſoit que nous les contemplions dans leurs effets. Mais il eſt bon pour ne pas tomber dans l'illuſion, de reveiller de tems en tems ſon cœur par des élevations vives & frequentes, qui ſoient courtes, & qui r'allument le feu quand il paroît s'enſevelir ſous la cendre. Cette maniere de prier eſt excellente, & va bien plus loin que je ne dis ; quand il plaît à Dieu d'en favoriſer une ame qu'il veut privilegier. Comme il n'appartient qu'à Dieu ſeul de nous y élever, il n'y a que lui ſeul qui puiſſe nous l'enſeigner. On n'apprend la fin de la priere, que dans l'école du ſaint-Eſprit. C'eſt une ſcience cachée, dont les hommes ne peuvent gueres enſeigner que les dehors ; on n'en connoît les ſecrets divins que par une heureuſe pratique, qui eſt plus ou moins élevée, ſelon qu'il plaît au Trés-haut de départir ſes dons. Je ne croi pas même qu'il vous ſoit permis de vous répandre en deſirs

ſur ces manieres élevées de prier ; parce que ce ſont des dons extraordinaires, ſur leſquels nous n'avons aucun droit. Comme pauvres nous avons la priere commune, ſur laquelle nous pouvons toûjours compter ; & nous devons par nous-mêmes nous tenir toûjours là. C'eſt la derniere place de l'Evangile, dont il n'eſt pas permis de ſortir ſans un ordre exprés du Pere de Famille, qui doit placer les conviez. Quand il voudra nous faire monter plus haut, il le fera entendre. Il s'eſt reſervé le droit de marquer toutes les places du feſtin. Comme il en fait tout les frais, rien n'eſt plus juſte que de s'en tenir à tout ce qu'il marquera.

Rien n'eſt plus ſolide que de laiſſer Dieu le maître de ſes dons, comme il l'eſt de ſa gloire, & de recevoir avec une humble reconnoiſſance le peu qu'il nous donne, comme nous recevrions un plus grand nombre de bien, s'il lui plaiſoit de nous en enrichir. Mais ſouvent nous nous regardons plus que Dieu ; nous ſommes plus occupez de nos beſoins que de ſon amour. Si nous ſçavions le regarder uniquement, & nous attacher moins ſervilement aux ſentimens de nos maux, il feroit bien plus pour nous

que nous ne pouvons faire par toutes les réflexions inutiles qui nous remplissent, qui nous partagent, ou nous dérobent même toute l'attention que Dieu merite.

Que dirions-nous à un pauvre, qui gratifié d'une grosse aumône qu'il ne merite pas, mesurant nos dons par ses besoins, ne penseroit pas à nous remercier ; mais se croiroit en droit de nous gronder sur ce que nous ne l'aurions pas tiré de sa misere. Nous faisons quelque chose de semblable, quand nous nous plaignons de nôtre état ; étant peu touchez de ce que nous avons reçû, & plus sensibles à ce qui nous manque. Il faut donc user de ce que Dieu nous met en main, & nous occuper peu du reste, sur lequel nôtre compte ne roule pas. Fondez-vous bien sur ce principe important ; afin que vous soïez toûjours égal, & qu'avec saint Paul vous puissiez dire : *Je sçai user de l'abondance, & je sçai me contenter de ma pauvreté.* Le Dieu que nous servons, est également à nous, & nous sommes également à lui en tous ces deux états.

Si vous vous entendez bien à cette pratique, vous verrez croître vos biens

à vûë d'œil. Comme Job vous benirez Dieu sur vôtre fumier. Sec & distrait dans vos oraisons ; dans toutes vos actions vous n'aurez que des remerciemens en bouche, & de la reconnoissance dans le cœur. Vôtre raison de Foi deviendra trés-excellente dans cette heureuse disposition. Vous vous reposerez dans cet heureux aveuglement qui fait son caractere ; & sans sçavoir parfaitement ce qui vous occupe, vous vous en tiendrez trés-content. Ce sera pour vous une joïe de voir vos lumiéres anéanties devant Dieu, & tout vôtre esprit en respect devant l'obscurité sainte de ses Mysteres. La certitude de la Foi vous consolera. Ce sera prier excellemment par la Foi, que de vous livrer tout entier à la verité d'un mystere que vous sçaurez certain d'une certitude infaillible, dans laquelle vous vous reposerez, & sans crainte de tomber dans l'erreur.

C'est admirablement prier par la Foi sur le mystere de l'Incarnation, que de se reposer dans le néant d'un Dieu fait homme pour nôtre amour ; s'en occuper, & s'en remplir, & tenir comme sous ces yeux ce grand objet pour en rassasier son cœur. Et ne croïez pas

qu'à vous en tenir là , vous courriez aucun hazard de rendre vôtre oraison inutile. Cette vûë simple d'un Dieu anéanti fera sur vous tout ce qu'il faut pour vous en inspirer l'amour ; & vous reciieillerez aisément des anéantissemens du Sauveur une humilité profonde, si vous êtes fidele à cet exercice bienheureux.

Tous les attributs de Dieu sont un objet merveilleux qui entrent dans cette même priere de Foi , quand elle médite cet Etre souverain , qui est au-dessus de tous les Etres , qui fait qu'ils sont en se communiquant à eux , en donnant à tous , & n'en recevant rien. Cet Estre , dis-je , sans mélange & sans défauts , de qui relevent tous les Etres créez , & qui ne releve de personne. Cet Etre enfin indépendant, qui sans occuper de place , se trouve par tout ; & sans se partager , se donne à tous. La Majesté souveraine de cet Etre divin abbat une ame dans un respectueux silence , qui mieux que le bruit des paroles lui marque la profondeur de son respect , & le repos de son cœur à la vûë de la gloire de son Dieu.

Tantôt cette même Foi adore l'im-

mensité de son Dieu, qui le rend plus présent à nous que nous ne le sommes à nous-mêmes ; qui le place par tout, & le met si necessairement parmi nous, que sans nous oublier, nous ne pouvons pas ne nous en point souvenir.

La Foi le suit par tout. Elle le trouve dans le Ciel. Elle le sent sur la terre. Elle l'adore par tout. Elle le regarde particulierement comme présent à elle-même ; persuadée que cette heureuse présence lui est d'un avantage infini, & sçachant bien qu'il n'est présent qu'autant qu'il agit, & fait du bien à ses créatures. Quand une ame pleine de Foi considere son Dieu comme lui étant present, elle le regarde comme lui faisant des biens infinis, toujours appliqué à se faire sentir à elle dans tous ses besoins ; & à lui faire connoître qu'il n'est là que pour elle ; & qu'en quelque état qu'elle soit, elle est toujours entre ses mains, sans que rien puisse la dérober à sa protection, ou la soustraire aux soins bienfaisans de son amour, ou la sauver aux traits de sa colere, & à la severité de ses Arrêts. Voilà dequoi fixer une ame dans la priere, & l'aider à s'occuper de Dieu avec une fidelité sainte.

Une autrefois la Foi fait voir à une ame quelque choſe de la haute ſageſſe qui regle ſi ſouverainement toutes choſes, juſqu'aux deſordres des méchans, qu'elle ſçait faire entrer dans l'ordre de ſes deſſeins par le fruit qu'elle en tire. C'eſt dans la méditation des deſſeins de cette Souveraine Sageſſe, qu'une Foi vive voit dans un parfait repos les bons ſur la Croix & dans la pouſſiére, les méchans dans la gloire ; les bons perſecutez, ſouffrans, tentez, & preſque vaincus pleurans, frappans à la porte, cherchans du ſecours, & aprés cela preſque abandonnez ; les impies au contraire flattez dans leurs deſſeins, conſolez dans leurs embarras, & ſouvent prévenus dans leurs deſirs. C'eſt par la lumiere de cette divine Sageſſe qu'on ſuſpend ſon jugement ſur certains évenemens qui paroiſſent bizarres à une raiſon peu éclairée, quoique tres-bien rangez aux yeux de la Foi. C'eſt encore par cette divine Sageſſe que nous apprenons à eſtimer comme il faut les dons de Dieu, & à mépriſer tout ce qui amuſe le monde ; que nous entrons dans les veritez de l'Evangile les plus contraires à la nature ; qu'on comprend qu'il ſe faut haïr pour ſe

ſauver ; qu'on ne gagne le Ciel qu'en ſe faiſant de continuelles violences ; qu'il faut tout quitter pour JESUS-CHRIST ; qu'il faut mortifier en nous toutes les inclinatious du vieil homme pour y faire vivre le nouveau, que toute nôtre vie doit être une attente continuelle des biens avenir ; qu'il n'eſt pas permis de nous attacher à ceux de cette vie que nous trouvons en chemin, dont on nous permet le ſeul uſage ; que nous devons vivre ici-bas comme des voïageurs qui marchent à grands pas pour retourner en leur patrie ; que nous ceſſons d'avancer en nôtre chemin, quand nous ceſſons de nous affliger & de ſoûpirer. Là la vûë de la divine Sageſſe nous fait goûter ces ſaintes maximes, & quantité d'autres qui ſont ſi fort au-deſſus de la nature, & ſi peu du goût de l'amour propre.

La Foi nous fait encore admirer l'adorable Sainteté de Dieu ; perfection infiniment aimable, qui tient Dieu ſi recüeilli en lui-même, & ſi élevé au-deſſus de toutes les créatures. La Foi nous fait voir cette adorable Sainteté repanduë dans tout ce qui eſt de Dieu, dans toutes ſes divines perfections, & juſques dans tous les ouvrages de ſes

mains.

mains. Par elle toutes les perfections que nous adorons en Dieu ſont ſaintes. Par elle l'eſprit de Dieu eſt Saint ; parce qu'elle ne permet pas qu'il penſe à autre choſe qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. C'eſt-elle qui fait qu'il ne connoît rien hors de ſoi, qu'il n'emprunte aucune idée étrangere pour former ſes connoiſſances ; & que pour connoître tout, il ne porte point ſa vûë hors de ſon ſein. C'eſt cette même Sainteté qui fait que ſa Sageſſe ne voit rien de grand que lui, ne regle rien que par rapport à ſa gloire. C'eſt par elle que le ſaint Eſprit travaille ſans ceſſe à reformer en nous tout ce qui lui eſt contraire. Toutes les Graces, toutes les Vertus, tous les Myſteres, tous les Sacremens, toute la Religion, l'Evangile tout entier, JESUS-CHRIST même, tout eſt pour établir en nous le regne de cette adorable Sainteté ; & la penitence ſi contraire à nos inclinations n'eſt eſtimée, commandée, & couronnée avec tant de profuſion, que parce qu'elle efface toutes les taches du peché dans une ame, qui ne ſeroit pas ſainte ſans les larmes ; & qu'elle punit tout le violement des droits de la Sainteté de Dieu ; qu'elle

n'épargne pour cela ni travaux, ni peines, ni ſanté, ni vie ; qu'elle a recours aux mortifications les plus dures, quand elle eſt un peu vive, & que d'ailleurs elle eſt libre pour contenter un Dieu, qu'elle ſçait infiniment oppoſé au peché, parce qu'il eſt infiniment Saint.

C'eſt encore parce que le cœur de Dieu eſt infiniment Saint, que ſon amour quoique ſincere eſt pourtant ſans attachement ; qu'il aime ſans inquiétude ; que ſes ouvrages ne lui plaiſent que ſelon ſes deſſeins ; que quand il voit l'ombre du peché dans ſes amis, il les livre à des châtimens terribles ; qu'il reprouve pour jamais les ennemis de ſa Sainteté ; qu'il condamnera un jour tout ce grand monde au feu du dernier embraſement ; & qu'il verra toutes les créatures abandonnées à ce feu dévorant, ſans en avoir la plus legere émotion ; par cette ſeule raiſon, que les méchans en ont fait les inſtrumens de leurs pechez.

C'eſt par l'impreſſion de cette même Sainteté, que le cœur de Dieu paroît inſenſible ſur l'état des ames qui ſouffrent, quoi qu'il les aime. Je parle de celles du Purgatoire, qui pour avoir

porté dans l'autre monde quelques legeres taches d'iniquité, & par conſequent avoir elles-mêmes quelque legere oppoſition à la Sainteté de Dieu, ſe voïent releguées loin de ſa face dans un affreux deſert, où les douleurs les plus vives ſe font ſentir à un cœur qui n'eſt que deſirs, & ne poſſede rien; qui n'eſt qu'amour, & qui ſent la colere de ſon bien-aimé. Dieu les voit dans cet état incapables de ſe ſoulager par elles-mêmes; il les voit dans ces violences; & malgré les empreſſemens de ſon amour, il les y laiſſe, & demeure paiſible. Sainteté adorable de mon Dieu, que vous pouſſez loin vos rigueurs! Vous méconnoiſſez ceux qui ſont à vous, pour peu qu'ils aïent d'oppoſition à vôtre infinie pureté; & les appellant d'une main par le feu d'amour que vous allumez dans leurs cœurs pour les attirer, vous les repouſſez de l'autre par les Arreſts rigoureux de vôtre juſtice que vous leur prononcez. Mais, Seigneur, ces ames vous aiment, & vous voulez qu'elles souffrent. Leur ſupplice ne diminuë rien de vôtre amour pour elles. Leur amour pour vous ne diminuë rien de leurs peines. Ah cœur divin, que vous êtes

aimable, que vous êtes ſaint; qui pourra ſubſiſter devant la face d'un Dieu ſi ſaint & ſi pur !

C'eſt cette même Sainteté qui voit les Saints ſur la terre accablez ſous la maladie, la langueur, & la perſecution. Elle ſçait qu'ils ſont à elle ; & cependant elle les voit dans une profonde paix, dans leur accablement pouvant toûjours les ſoulager, & ſouvent refuſant de le faire ; pouvant les tirer de l'oppreſſion, & les y laiſſant enſevelis ; & au milieu de tout cela, ce grand cœur n'a rien de plus fort pour marquer ſon amour, que ces manieres dures dont il uſe avec ſes amis.

C'eſt cette aimable & auguſte ſainteté qui ſemble avoir méconnu JESUS-CHRIST, l'aimable Jacob ; parce qu'il parut dans le monde ſous la peau d'Eſaii, ſous les dehors du peché. C'eſt elle qui le livra aux Juifs aprés une vie traverſée, penible, & trés-dure ; qui le condamna à la mort, traîné de Tribunal en Tribunal, traité comme un fol, & devenu le joüet de l'impieté des Prêtres & de la cruauté des bourreaux. C'eſt elle qui le vit attaché ſur la Croix comme un coupable, pendu entre deux voleurs, comme un ſce-

lerat. Elle le vit, dis-je, dans tous ces états, sans paroître s'y interesser. Bien plus il pria, il demanda du secours, il se plaignit sans être écouté, son abandon fut presque entier ; & la Sainteté pût tout sur le cœur de Dieu son Pere. Ses droits lui furent si chers, qu'il consentit pour les maintenir de méconnoître son propre Fils, d'abandonner le cher objet de son amour, & de laisser à une mort honteuse ce Fils bien-aimé, qui consommoit sa vie pour la gloire de son Nom. Jamais ce Dieu ne fût plus sourd. Les cris de quelques Saints affligez l'avoient touché dans leurs pressantes necessitez, & il s'étoit fait comme un honneur de venir à leur aide, & d'apprendre à tous les hommes qu'on ne l'invoquoit pas en vain. Il traite son Fils plus durement que ses anciens ennemis ; il le considere moins comme un homme, que comme un ver, & comme si le Saint des Saints étoit indigne d'être écouté dans cet état, à cause de l'apparence du peché qui le couvre, il l'oublie à un tel point, que cette victime de patience se plaint à son Pere de son abandon, & meurt en cet état. O adorable, ô ineffable Sainteté, qui pourra subsister devant vous ! Dieu

Saint, & trois fois Saint, je vous adore, & je me tais.

C'est encore la Foi qui nous represente la Sainteté de Dieu comme attentive sur ses droits, & appliquée à soûtenir ses interêts. Elle veut posseder tout nôtre cœur, dans lequel elle ne souffre aucun partage. Elle regarde comme ses ennemis declarez ceux dont le cœur est divisé. Elle permet bien l'usage des créatures, mais elle défend qu'on s'y attache; quoi qu'elle ne condamne pas tout soin du corps; elle veut pourtant qu'on le maltraite; & la mortification est toûjours de son goût. Voilà quelque chose de ce que la Foi comprend sur cette adorable Sainteté.

Qui sçauroit consulter la Foi sur tout ce qui se passe sous nos yeux, on en feroit des fruits excellens d'une priere continuelle. Il n'est rien de plus inutile pour nous, & même de plus dangereux, que la vûë des créatures en elles-mêmes; mais ces mêmes créatures sous les lumieres de la Foi, nous sont un nouveau monde qui est tout innocent; mais ce monde nouveau que la grace a formé, qui ne se découvre que par la Foi; ce monde, dis-je, a un amas de beautez qui nous mene à Dieu, & qui

nous le fait voir comme l'Auteur de toutes ses créatures, & comme le centre unique de leur repos. La Foi nous fait juger exactement de tout, & sur des principes infaillibles. Elle nous fait connoître la malice du peché, & la vanité des créatures, la courte durée du tems, l'instabilité de toutes choses, la durée infinie de l'éternité. On pese tout au poids du Sanctuaire. On estime heureux ceux qui souffrent, quand ils souffrent en Chrétiens. Enfin, il y a du plaisir de voir toutes les créatures aux pieds du Tribunal de la Foi, où elle décide souverainement de leur merite ou de leur inutilité. Il est constant qu'elles ne sont que ce que la Foi juge qu'elles sont en effet; & le jugement qu'elle en porte, subsiste éternellement. Il n'y a rien qui par cette voïe ne puisse nous conduire à Dieu, & nous apprendre à prier. C'est ce qui faisoit dire fort agréablement au grand saint Antoine dans son desert, que le Ciel & la Terre étoient les deux feüillets du Livre d'où il tiroit ses lumieres, & qui lui fournissoient le sujet de ses méditations.

La seconde priere est celle que je nomme une priere d'esperance, qui est

proprement une attention de l'ame que la vûë des biens éternels remplit, & à qui il ne reste qu'un dégoût universel de toutes les créatures qui ne la peuvent remplir. L'ame en cet état se répand en desirs. & elle dit avec saint Paul, que la vie lui est à charge, que la mort seule peut faire sa consolation. Avec le Prophete Roi, mon cœur soûpire aprés vous, ô mon Dieu. Avec saint Philippe, Seigneur, faites-nous voir vôtre Pere, & nous sommes contens. Avec saint Pierre, qu'il fait bon là. Avec les Juifs captifs en Babylonne, les peuples de la terre nous ont invité à leur fête & pressé de chanter avec eux; mais, ô chere Sion, ton souvenir nous occupe, & nous ne nous consolons que par nos larmes; nous avons dit adieu aux plaisirs, aux chants, à la musique; nous avons pendu aux saulx nos instrumens, pour ne nous occuper que de Sion.

Vous comprenez par là que cette oraison est proprement une oraison de larmes; que les secrets gémissemens que le saint-Esprit forme lui-même dans le fond de nos cœurs, sont l'esprit de cette Priere; que le mépris des créatures entre aussi-bien que le sentiment de nos maux;

maux ; qu'enfin toutes les épines que nous trouvons ici ſous nos mains, que tous les dégoûts que nous ſentons quelquefois ſur cette vie, & ſur les maux qui l'accompagnent, ſont des ſecrets que Dieu nous donne d'y entrer, & d'aller à lui. Le tems le plus propre à vous ſervir de cette Oraiſon, eſt lorſque vous vous trouverez dans un certain abattement & un certain ennui cauſé quelquefois par le dérangement de nos petites affaires, par le mauvais ſuccès de nos deſſeins, par la trahiſon d'un ami, ou même quelquefois par un principe que nous ne connoiſſons point aſſez dans ce tems-là. Je croi cette Oraiſon d'eſperance tout à fait neceſſaire ; & ſouvent même elle eſt preſque la ſeule que nous puiſſions faire utilement.

Je paſſe à une troiſiéme maniere d'Oraiſon que je nomme d'amour. Ici Dieu en veut à nôtre cœur. Voici proprement pourquoi il eſt fait. Il n'eſt formé que pour l'amour ; & ſon amour n'eſt innocent, que quand il ſe repoſe en Dieu. Pour pratiquer excellemment cette noble maniere de prier, il n'y a qu'à aimer. Tant que l'amour eſt dans un cœur, cette heureuſe maniere de prier s'y trouve. Là le cœur ſe nourrit de

tout ce que la foi lui apprend de son bien-aimé, & fait tout son plaisir de s'en occuper.

Cette priere est de tous les tems, de toutes les dispositions, de tous nos emplois. Ainsi son usage va fort loin. Avec elle tout est bon, sans elle rien n'est bien reçû. Elle seule renferme tous nos devoirs. Par elle seule nous les remplissons tous, & sans elle nous semons quelquefois de la bonne semence; mais nous ne recüeillons gueres que de l'ivroïe & de la paille propres au feu.

Elle nous doit occuper dans la prosperité; car comme tous les biens sont un don de Dieu qui nous viennent de son amour, il n'y a qu'une priere d'amour qui puisse nous acquiter dans ces occasions, de ce que nous devons à la reconnoissance. Aimer les dons de Dieu en soi, mais aimer encore plus son adorable volonté qui les y met; c'est offrir à Dieu la plus parfaite reconnoissance, lui témoigner dans ces rencontres que nous ne l'oublions pas dans l'usage de ses dons; que les effets de sa bonté ne font qu'accroître en nous le desir de le posseder. C'est prier par amour. C'est avoir pour les dons de Dieu une vraïe gratitude, qui est

pour nous une nouvelle ſource de graces. Craindre ſous une ſituation heureuſe que nôtre amour ne s'affoibliſſe, que nous ne nous repoſions un peu trop dans ce qui nous flate, ou marquer à Dieu nos petites inquiétudes, & le prendre à témoin que nous ne voulons que lui ; prêts à nous voir dépoüiller de tout, aſſez riches pourvû que nous ſoïons à lui ; c'eſt avec la pieuſe Eſther faire à Dieu une priere d'amour.

Cette même maniere de priere ſe pratique encore plus excellemment dans les croix ; parce que l'amour dans ces occaſions eſt bien plus ſincere, & moins ſujet à l'illuſion. Pour prier dans ces tems de peines, il n'y a qu'à bien ſentir ſon mal ; baiſer la main qui nous le fait ; aimer la volonté qui l'ordonne, & le cœur adorable qui l'a voulu. Cette priere d'amour dans ces triſtes occaſions eſt d'autant mieux reçûë, que c'eſt preſque le ſeul Sacrifice dont le cœur ſoit capable, & le ſeul qu'on attend de ſa fidelité. Se tenir en repos dans cet heureux renverſement, c'eſt rendre à la ſouveraineté de Dieu un glorieux témoignage ; c'eſt confeſſer devant lui le néant de la

créature. Ainsi Job sur son fumier prioit admirablement, & son amour se répandoit tout entier devant son Dieu ; content quoiqu'affligé, riche quoique dépoüillé, & paisible sous l'agitation la plus cruelle. Ce qui fait le calme & le repos de l'amour dans ces occasions, est de voir Dieu content, quoiqu'il en coûte à la créature. Il suffit que Dieu soit content pour contenter un cœur qui est plein du divin amour. Son repos devient une excellente priere, parce qu'elle renferme un parfait acquiescement de sa volonté à celle de Dieu.

Nos emplois les plus dissipans ne seront pas contraires à cette priere d'amour, s'ils sont dans l'ordre de Dieu ; car celui qui tient son cœur dans une parfaite conformité à la volonté de Dieu dans tous ses emplois, également content par tout où Dieu le met, attentif à obéïr, & content de sa seule obéïssance ; celui-là prie, parce qu'il aime, & qu'on ne peut aimer sans prier ; puisque la charité ne demeure jamais en silence, & qu'elle sçait toûjours gémir, quand elle est vraïe.

Il est facile de comprendre comment cette priere d'amour se soûtient malgré

nos indiſpoſitions ; car qu'on ſoit ſec, ou recüeilli ; bien touché, ou inſenſible ; plein d'ardeur, ou indifferent ; le cœur qui eſt remué par un motif plus noble & plus haut, ſe met au-deſſus de tout, & va ſon train. Ainſi il agit avec moins de goût, mais non pas avec moins d'amour. Il ne ſent rien ; mais il ſçait ce qu'il faut faire. Il ne connoît quelquefois rien que le commandement ; & c'eſt ce qui le regle, ce qui le ſoûtient, & tout ce qui le contente. Voilà ce que je nomme priere d'amour.

Souvenez-vous de deux choſes, l'une que chaque vertu chrétienne forme le fond d'une priere excellente ; l'autre que quand Dieu nous attire à l'amour de quelque vertu, ou nous la rend neceſſaire dans quelques occaſions, il nous appelle en même tems à prier par elle. Par exemple, Dieu vous fait ſentir ſes graces ; vous les repaſſez dans vôtre ſouvenir ; vous en admirez la profuſion ; vous ſentez d'ailleurs vôtre néant ; cela vous humilie, & vous fait deſirer de mettre le tout pour le tout, & de n'uſer de tous les dons du Seigneur que pour ſa gloire. Voilà une priere de reconnoiſſance.

Vos pechez vous frapent ; le nom-

bre vous en fait peur ; la pénitence se présente à vous ; elle s'offre de païer toutes vos dettes ; vous vous y livrez tout entier, soûpirant aprés la satisfaction de la divine Justice ; j'appelle cela priere de pénitence : donnez-moi une ame qui soit à charge à soi-même ; qui se méprise ; qui sente ses défauts ; qui ne connoisse ses biens que foiblement, & autant que le veut une humble reconnoissance ; qui d'ailleurs cherche par tout la derniere place, qui prenne toûjours le parti de se donner le tort, & de prévenir ceux qui l'ont outragée ; j'appellerai cela priere d'humilité, & ainsi des autres.

Je vous conseille de suivre beaucoup les dispositions, dans lesquelles Dieu vous mettra ; ce sont des semences de bonnes prieres, qui portent de bons fruits, quand on les sçait cultiver. Quelquefois vous vous sentez porté à la joïe spirituelle ; si vous allez vous occuper d'un Mystere effraïant, ou d'une vertu austere ; il arrivera souvent que vous étoufferez vôtre disposition pour la priere, & que ramant contre le torrent, vous ferez une priere toute séche, & souvent pleine de distractions ; & par là même, ordinai-

rement inutile & rebutante. Au lieu que cette diſpoſition un peu ménagée vous auroit ouvert un champ de priere bien étendu. Quelquefois Dieu vous remplit de la penſée de ſes jugemens, ou de vos dernieres fins, ſans que vous ſçachiez trop bien d'où vous viennent ces ſaintes inſpirations. Il ſe ſervira peut-être de l'occaſion de la mort d'un ami ; de la miſere d'un autre, &c. pour vous mener à ces diſpoſitions. Quelquefois il en ſera lui-même l'Auteur. En ces occaſions ſuivez-le où il vous appelle, afin d'en tirer les avantages que ſa bonté vous y prépare. Plus Dieu aura de part à vos prieres, meilleures elles ſeront.

Cn prie encore admirablement quand Dieu nous traite comme JESUS-CHRIST traita autrefois ſes Apôtres. Pour les remettre de leurs fatigues évangeliques, il les mena dans le deſert ; afin, dit le Texte ſacré, de les faire repoſer. O le divin repos, que Dieu lui-même fait goûter à une ame qu'il veut païer par avance de ſa fidelité, quand il veut bien ouvrir ſon ſein adorable à cette ame alterée qui ne ſoûpire qu'aprés lui ; quand il veut bien lui montrer ſa face, & lui tenir

un langage d'ami ; quand il veut bien pour un tems lui essuier ses larmes ; & arrêter ses soûpirs ; quand il veut bien lui donner quelque assurance qu'elle est à lui, & que personne ne la lui ravira ; quand il veut bien lui faire sentir quelques traits de son amour ; quand il veut bien l'endormir de ce sommeil de paix, qui éloignant jusqu'au souvenir du bruit des créatures, ramasse toute son attention pour Dieu ! quand il veut bien, ce Pere tendre, fait tuer le veau gras, & oubliant les dereglemens de son enfant prodigue, le recevoir au baiser de paix, aux caresses, aux embrassemens, au festin. Quel repos, quelle joïe, quels transports ! Mais hélas, dit saint Bernard, ce sont des momens qui ne font que passer : ils ne rassasient pas ; ils ne font que faire croître l'ardeur pour ses divins entretiens. Une ame charmée de ce qu'elle voit, & de ce qu'elle entend, à beau s'écrier, Seigneur, qu'il fait bon ici, ne descendons point au commerce des créatures ; rien ne vaut l'honneur & le plaisir d'être avec vous ; ne nous occupans que de vous ; rien ne me manquera pourvû que je vous aïe, ô mon divin trésor. Une ame,

dis-je, a beau le demander, on compte qu'elle ne ſçait ce qu'elle dit, extaſiée par ſa joïe. Tout diſparoît; on la renvoïe à ſes premieres miſeres; & on lui fait comprendre que le Calvaire nous doit conduire au Tabor.



DE L'ORAISON DE PRESENCE de Dieu.

L'Oraiſon dont je vous parle ici, eſt une attention paiſible à la préſence de Dieu, qui fait qu'une ame le regarde avec toute l'attention de ſon cœur, & ne voit preſque que lui dans la méditation. Vous ſçavez qu'on cherche Dieu par l'Oraiſon affective : on va à lui par nôtre Oraiſon de préſence. On le regarde, & on ne ſe laſſe point de le regarder. Par le ſilence on ſe repoſe en Dieu. Et enfin par l'Oraiſon d'union on ſe lie à lui, & on le poſſede, autant qu'on le peut dans ce lieu d'exil. Dans ce degré que nous expliquons maintenant, on voit Dieu, & on ne le perd preſque jamais de vûë. Cela vous fait peur au ſouvenir de vos diſſipations ; mais pour vous conſerver dans cet amoureux ſouvenir de Dieu, ſaint François de Sales vous conſeille de faire ſouvent une proteſtation ſainte devant Dieu, de vouloir être à lui ſans reſerve, & ſans aucun partage ; & renouveller ſouvent cette ſainte reſolution, que vous oppoſerez à tous

vos abatemens, & à vos degoûts; car aprés tout, pourvû que vous ſoïez à Dieu, & qu'il ſoit veritablement à vous; que vous importe? ſaint Auguſtin vous conſeille de rentrer ſouvent en vous-même, en regardant vôtre cœur comme un cabinet interieur où Dieu ſe plaît à converſer avec vous; pourvû que la porte en ſoit bien fermée à toutes les créatures, qui n'ont nul droit ſur les entrées de ce paiſible déſert. Il eſt important plus qu'on ne le penſe, de s'accoûtumer à chercher Dieu en nous. Nous l'y trouvons toûjours plus facilement, plus diſtinctement & plus utilement que parmi ſes créatures. Aprés le tres-ſaint Sacrement de nos Autels, rien n'eſt plus marqué à la preſence de Dieu, qu'un cœur qui ſçait un peu ſe recüeillir. Sainte Thereſe regardoit le ſien, comme un Ciel interieur, où elle prenoit plaiſir à voir le regne de JESUS-CHRIST bien établi, & bien paiſible; ainſi pour l'imiter, étant rentré au-dedans de vous-même, demeurez-y quelquefois en ſilence devant Dieu préſent, content de le regarder ſans lui rien dire; offrez-vous à lui comme une victime prête à s'anéantir devant lui; comme une épouſe pleine

d'amour, qui regarde le visage bien-aimé de son époux. Dans cet état on ne sçait que se taire; & néanmoins le cœur est dans un excez de joïe. On est comme une statuë qui est devant son maître, uniquement parce qu'il le veut; ou comme une bête de charge accablée sous son poids, qui demeure abbatuë aux yeux de son maître, ou comme un enfant prodigue qui se sent entre les bras de son pere; ou comme un coupable aux pieds de son Juge. O, qui seroit plus fidele à Dieu, je dirois volontiers, comme un enfant pendu à la mamelle de sa chere nourrice, ou endormi entre ses bras, ou porté dans son sein, goûteroit des delices ineffables!

Je vous conseille encore fort pour entrer dans ce saint exercice, de ne commencer aucune bonne action sans regarder Dieu présent. Dites comme Jacob, *Dieu est ici*; ou comme Samuël; *Seigneur voici vôtre serviteur qui vous écoute*; ou comme David, *mes yeux sont élevez vers vous, Seigneur, comme ceux d'une servante sont attentifs aux moindres ordres de sa maîtresse*; ou comme saint Paul, *que voulez-vous que je fasse*; ou encore comme David, *je suis à vous, Seigneur.* Une chose qui vous aidera encore beaucoup, est de faire

ce que vous ferez, non seulement devant Dieu, mais avec lui; bien entendu que vous ne ferez rien qui ne soit digne de lui. Sainte Therese dit qu'elle se trouvoit bien de faire toutes ses prieres avec JESUS-CHRIST. Pourquoi ne feriez-vous pas toutes vos affaires avec lui, puisqu'elles sont toutes de son ordre. Pourquoi ne seroit-il pas de vos lectures, de vos conversations, en un mot de tout ce que vous faites. Quand on met de l'or sur du bois, il en devient bien plus précieux: Ce que nous faisons seuls, est souvent de trés-petit prix; mais avec JESUS-CHRIST, cela est un Paradis. Ce n'est vous demander rien de trop, que de vous porter à cette heureuse societé avec JESUS-CHRIST; puisque quoique ce privilege paroisse grand, & le soit en effet, la promesse de JESUS-CHRIST vous donne droit d'y prétendre. Vous sçavez qu'il a promis à son Eglise d'être toûjours avec elle jusqu'à la fin des siécles; toûjours donnant la vie, la force, le mouvement aux membres vivans de ce corps Mystique; & vous en faites partie par la misericorde de celui qui vous a appellé à l'esperance d'une vie qui ne

finira jamais. Enfin je croi qu'un bon moïen pour vous tenir en la préſence de Dieu, eſt de l'invoquer ſouvent par une priere courte, & vive. L'habitude s'en formera peu à peu; & ce qui demande maintenant quelque contrainte, vous deviendra tres-facile avec un peu de perſeverance.

Pour vous faire entrer plus aisément dans ces moïens, je vais ajoûter quelques réflexions à tout ce que j'ai déja dit ſur cette maniere d'Oraiſon. Vous la comprenez bien, quand je vous dis qu'elle eſt un ſimple regard que l'on fait en Dieu. Nous ſçavons par la Foi qu'il eſt préſent. Nous en ſommes tres-perſuadez. Nous le regardons; & cette vûë toute ſimple nous occupe & nous remplit. Les créatures ont beau ſe mettre entre deux : quelques nuages qui ſe preſentent à nous, rien ne le dérobe à nôtre Foi. Nous le voïons; nous nous ſouvenons de lui; & nous cherchons à nous repoſer en lui. Voilà proprement ce qui fait le caractere de cette priere. Dieu ſeul, Dieu ſimple, & vû d'une vûë ſimple, eſt l'objet de cette Oraiſon : JESUS-CHRIST y entre avec ſes Myſteres. Il y a peu de veritez dont on ne ſe puiſſe occuper

dans cette état, pourvû qu'on le fasse simplement, & sans violence, & qu'on soit attentifs à tout quitter pour se plonger par une attention amoureuse dans le sein de Dieu, aussi-tôt que ces regards simples, dont je viens de parler, nous y ont heureusement disposez. C'est dans ce repos sacré qu'on connoît Dieu bien plus parfaitement; parce qu'on ne regarde que lui; qu'on ne s'occupe que de lui; qu'on retrouve tout en lui; & qu'on se connoît soi-même beaucoup mieux en lui.

De-là vient cette admirable délicatesse d'une ame, qui sent jusqu'aux plus legeres infidelitez; qui se répand du plus petit faux pas, & qui se le reproche. De-là vient encore cet heureux détachement qui met une ame au large dans le sein de Dieu, & la délivre de tout attachement aux créatures; car à qui sçait ce que c'est que Dieu, les créatures ne sont qu'ennuis & que miseres. Il est facile à une ame un peu fidele d'oublier les oignons d'Egypte, quand elle a le goût de la manne. Qui a tout, en aïant Dieu, ne pense pas au rien de la créature pour s'en occuper. Dans cet heureux sommeil où l'ame est si vigilante,

rien n'eſt plus humble que ſon cœur. Il eſt ſi plein de Dieu, qu'il ne lui arrive pas de penſer à ſoi-même avec inquiétude; une ame ſe perd en quelque façon dans cet oubli, & devient parfaitement humble.

Au reſte quoique je ne parle que de douceurs & de repos; ne croïez pas que la penitence ſoit bannie de cet état. Elle ne fût jamais plus parfaite. Elle eſt bien plus méritoire & bien moins interrompuë, que dans tout autre état; parce que la vûë de Dieu qui eſt préſent ne laiſſe pas dans l'ame la plus legere faute ou pente au mal, qui ne ſoit auſſi-tôt punie ou corrigée. C'eſt encore par une ſuite de cette Oraiſon que l'ame eſt ſimple, & ne ſort jamais de cette humble ſimplicité, qui eſt ſi fort du goût de Dieu, & ſi peu de celui du monde; car comme elle ne regarde que Dieu ſeul, comme elle n'eſt touchée que de ſes interêts & de ſa gloire, & que le reſte eſt effacé devant elle; elle a cet œil droit & ſimple de l'Evangile, à qui l'on promet une abondance de lumiere, qui merite dans les divines Ecritures de ſi grands éloges; & qui nous fait attendre avec confiance des couronnes ſans nombre.

Un

Un amour parfait, une paix profonde, & une certaine élevation dans l'ame, qui donne quelque chose de grand à tout ce qu'elle fait, coulent encore de cette même source.

Aprés cela, quand je vous dirai que pour être dans cette sainte Oraison, il faut avoir une vertu constante, qui dans les occasions sçache se soûtenir; qu'il faut avoir le cœur fort pur par la haine du peché, même veniel, pour lequel il n'est plus permis d'avoir aucun attachement; qu'il faut vouloir être tout à Dieu, & n'être qu'à lui, pour y être sans reserve; (car qui ne prétend que se prêter à Dieu dans une occasion, ou ne s'engager à la vertu que jusqu'à une certaine mesure, n'avancera jamais dans cet heureux commerce:) Quand enfin je vous demanderai que vous soïez mort à tout pour avancer dans cet état, vous n'en serez pas surpris; puisqu'aprés tout, ce qu'on y reçoit vaut bien ces dispositions qui coûtent à la nature. Mais il faut avoir pour maxime, qu'il ne faut pas penser à avoir pour nous-mêmes le moindre ménagement, si nous voulons être gens d'Oraison.

Les ſécherеſſes & les dégoûts qui accompagnent ſouvent cette Oraiſon, ne ſervent qu'à affermir une ame qui ſe connoît un peu à cette épreuve, & à lui donner plus de ſolidité dans ſes exercices. Toutes les oppoſitions qui ſe préſentent à une ame dans cet état, ne font que la faire rentrer plus profondement en elle-même, où cachée dans le fond de ſon cœur, qui eſt élevée au-deſſus detoutes ſes agitations; & n'en perd rien de ſon calme; elle ſe voit en ſûreté dans ce fort & dans cette haute tour contre tous ſes ennemis, qui dans le dehors & aux pieds de cette aſſurée retraite, n'oublient rien & font des efforts infinis, pour ôter à cette ame le goût de ſon Oraiſon.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire de deux autres ſortes d'Oraiſons. La premiere eſt une Oraiſon de recüeillement paſſif en Dieu, qu'il opere dans une ame à laquelle il ſe fait ſentir. Ce doux ſentiment l'approche de Dieu, fait qu'une ame avec toutes ſes puiſſances retourne à Dieu, & ſe repoſe en lui; à peu prés, dit ſaint François de Sales, comme un eſſain de mouches à miel aux doux ſon de quelque baſſin,

ou à l'odeur de quelque parfum, rentre dans la ruche dont il étoit sorti. Là une ame se répose heureusement comme un voïageur fatigué du chemin, quand il se voit arrivé au terme; ou comme une riviere aprés mille détours, se jette enfin dans l'Occéan, & s'y perd comme dans son centre; ou enfin, comme dit saint François de Sales, comme un enfant qui suçe la mamelle de sa nourrice, sans faire aucun autre chose que de se nourrir, & de se contenter. Pendant ce sacré repos Dieu gagne une ame par la douceur de ses caresses. Il l'épure de toutes ses soüillures. Il la fortifie, il la remplit d'amour. Il la dispose à avoir avec lui-même une éternelle union. Mais pour en venir là, il faut qu'une ame soit dans une entiere désocupation des créatures, dans une trés-grande pureté de cœur, dans une parfaite soûmission à la volonté de Dieu; ce qui, comme vous voïez, n'est pas fort commun. Mais quoique cet heureux recüeillement fasse goûter à une ame des douceurs infinies; il ne lui est pas pourtant permis de s'y reposer entierement, ni de le souhaiter seul pour y goûter ces chastes délices. Il ne lui est pas

permis de rien enviſager que Dieu ſeul ; à qui elle doit tout ſon attachement, & qu'elle doit chercher dans ſes dons les plus excellens, & non pas uniquement pour ſes dons qu'elle peut perdre.

Diſons encore un mot de l'Oraiſon qu'on appelle d'union. Je ne ſçai rien de cette bienheureuſe union, qui fait le paradis de ce monde. Mais voici un mot de ce que nous en ont dit ceux qui l'avoient éprouvée. C'eſt un état dans lequel Dieu ſe fait ſentir trés-uni à nôtre ame, d'une maniere plus ſtable, & plus fixe que dans les autres états. Il ſe retire dans le fond & le plus intime de cette ame. Là il ſe communique plus particulierement à elle ; mais dans ſes communications auſſi-bien que dans leur durée, il y a encore du plus ou du moins, afin que dans tous ſes états on ſe ſente de la viciſſitude, & de l'inſtabilité de la vie. L'eſprit & la mémoire ſont plus libres, dit ſainte Thereſe ; dans cet état que dans le précedent ; l'ame ſous ce recüeillement eſt comme Marie qui goûte en repos le plaiſir d'être à Dieu ſans oſer rien faire qui l'attire, & ſans rien perdre de ſa paix & de ſon recüeillement. Elle ſe prête aux oc-

cupations de Marthe. Une ame aussi saintement unie se trouve dans une parfaite indifference pour la vie & la mort ; la retraite & le monde , la santé ou la maladie : tout lui est égal. Son cœur est dans une paix qui passe tout sentiment. Enfin elle est revêtuë de JESUS-CHRIST, & à l'exemple de l'Apôtre elle ne vit plus que de sa vie divine. Sur cet état & sur tous les autres , je vous conseille de demeurer en paix content de la voïe dans laquelle Dieu vous a mis.

Comptez peu sur vos lumieres , & sur vos sentimens. Souvenez-vous bien, que la fin de l'Oraison est la pratique fidele des maximes de l'Evangile , & qu'une ame d'Oraison doit être d'une vertu solide & prompte à servir Dieu. Il ne faut pas faire l'Oraison pour la faire precisément. C'est un moïen , & non pas nôtre fin. On doit prier pour bien vivre , & qui useroit des dons de Dieu pour d'autres motifs , seroit un profanateur sacrilege de ses graces. Enfin pour finir cette matire , évités la lâcheté de certaines ames , qui appellées à la vie interieure , se fixent un point , au-delà duquel elles se croïent

en droit de ne point aller, & par là même n'y arrivent jamais. Il ne nous appartient pas de nous borner ; c'eſt entreprendre ſur les droits de Dieu même. La colonne de feu ou la nuée régloit la marche des Iſraëlites. Ils ne s'arrêtoient, ou ne marchoient qu'avec elle. Voilà quelle doit être nôtre regle. Aller quand Dieu le veut, & où il appelle, ſans jamais ſe rendre maître de ſa conduite par un attentat ſur les droits de Dieu même.

Je vais vous dire un mot maintenant des peines de l'Oraiſon, qui ſont les diſtractions, les ſéchereſſes, & les tentations.

Pour les diſtractions, je vous dirai qu'elles viennent ordinairement, ou de la diſſipation de nos ſens, qu'il faut arrêter & retenir dans une ſainte captivité, pour aller au-devant du mal ; ou de la legereté de nôtre eſprit & de nôtre imagination, qu'il faut arrêter, par la grace du recüeillement, ou de l'accablement des affaires, qui deviendront faciles & legeres, ſi nous en retranchons les ſoins inutiles, & que nous nous renfermions dans le ſeul neceſſaire ; ou enfin de quelque attache trop grande que nous avons

pour autre chose que pour Dieu. Il faut tâcher de nous déprendre de ces choses. En tout cas la patience qui nous les fait supporter avec une humble douceur, & qui nous fait travailler à corriger ces défauts, sans que cette épreuve diminuë rien de nôtre perseverance, ou affoiblisse nôtre fidelité, sera trés-certainement un remede infaillible, qui nous rendra ces épreuves trés-utiles; pourvû que nous évitions le relâchement, qui est la source la plus dangereuse de nos distractions; & que rien ne nous sépare de l'Oraison, qui ne peut que nous être avantageuse, quelque insipide qu'en soit la pratique.

Pour les sécheresses rien n'est plus dur dans la pratique de l'Oraison; mais rien n'est plus juste, rien n'est plus utile. Nous avons dans le cœur un orgüeil secret, dont il faut guerir. Il y a aussi un fond d'amour propre pour le plaisir, qu'il faut détruire. Or rien n'y est plus propre que les sécheresses. Souvent nous languissons à la vûë même des dons de Dieu. Les sécheresses nous les font estimer & rechercher. Nous avons offensé Dieu, & nous l'offensons tous les jours dans la

pratique même de l'Oraison. N'est-il pas juste que nous soïons punis de cette ingratitude ? Pouvons-nous l'être plus justement & plus heureusement pour nous, que par les sécheresses, qui viennent quelquefois de ce que Dieu ne se fait plus sentir ?

Mais quoiqu'on ne le sente plus, il n'en est pas moins présent, ni moins agissant. Il faut faire en paix toutes nos petites diligences pour le retrouver; & demeurer en paix, sans interrompre nos exercices.

Quelquefois ces sécheresses viennent de ce que l'ame se trouve privée du sensible, & comme dans une espece de vuide qui lui fait peur, à peu prés comme les Israëlites, qui sortis de l'Egypte, se trouverent dans un desert affreux, où ils croïoient que tout leur alloit manquer.

Sous cette épreuve, on apprend admirablement à donner tout à Dieu, sans se reserver rien, & à se détacher de tout ce qu'il y a de plus spécieux, & de plus doux dans les voïes interieures; on souffre beaucoup, & par là on s'avance. La soumission avec laquelle on attend que cet état passe y est un trés-bon remede; l'humilité

avec laquelle on le reçoit ; & on le porte, est de toutes les dispositions qu'on peut avoir en cet état, la plus assurée & la meilleure.

Quelquefois le mal vient de ce que les puissances de l'ame sont en désordre ; & pour lors il faut attendre que le Seigneur commande aux vents & à la mer de se calmer. Cela arrivera quand Dieu touché de vôtre état, jettera quelques regards de misericorde sur vôtre interieur, qui est, ou qui paroît être en desordre.

Quelquefois les sécheresses viennent de la revolte des passions. On croit que tout est perdu, parce qu'on sent en soi la semence du peché ; & on souffre des mouvemens si vifs & si continuels, de haine, de mépris, de désespoir, & de semblables ; qu'une pauvre ame se croit presque perduë sans ressource. Mais il faut animer son courage dans ces occasions, & se soûtenir dans une humble perséverance à tous ses devoirs ; en attendant qu'un raïon de lumiere dissipe ce cahos, qui d'ailleurs étant une terrible épreuve à une ame, lui est aussi une occasion d'un grand merite.

Les tentations nous viennent du côté du démon, afin qu'une ame doüée

de l'eſprit d'Oraiſon, ait à ſouffrir differentes épreuves, & que rien ne manque au triomphe de ſa patience. Dieu l'éprouve par les ſéchereſſes, le démon par les tentations, & le fond même de nôtre miſere eſt la ſource feconde de nos diſtractions. Quoique les tentations ſoient opiniâtres, ne les craignons pas trop; ſi Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous? Elles ſont de differentes eſpeces. Quelquefois c'eſt vaine gloire & une ſecrete préſomption; tentation dangereuſe qu'il faut craindre & ſoigneuſement éviter, en demandant inſtamment au Seigneur qu'il ne nous laiſſe pas ſuccomber à la tentation; & nous ſouvenant bien, comme le veut S. Paul, que nous n'avons rien que nous n'aïons reçû, & qu'à tout moment on ne nous puiſſe ôter.

Quelquefois c'eſt une fauſſe crainte, & une vaine humilité, qui nous porte à nous regarder comme indignes des faveurs de l'Oraiſon, & à les refuſer quand on nous les donne; c'eſt par là qu'elle arrête une ame au milieu de ſa courſe, & l'empêche de l'achever.

Il faut dans ces occaſions comme oublier ſon peché & ſa foibleſſe, pour ne nous occuper que de ce qui peut

nourrir nôtre confiance ; il faut compter pour fausse cette trompeuse humilité, qui nous jette dans le trouble que la vraïe ne cause pas.

Il arrive quelquefois encore que le démon nous donne du dégoût pour nôtre état, & nous porte à le vouloir changer ; ce qui pour l'ordinaire est une pure tentation, puisque ce n'est précisement ni le lieu, ni l'emploi, qui nous santifie ; mais la soumission à la volonté de Dieu, qui est le principe de toute sainteté : Enfin le dégoût de l'Oraison, qu'on regarde comme une occupation assez inutile, vient encore sur les rangs, pour éprouver une ame qui veut s'y donner. Mais hélas, qu'il est honteux de traiter d'inutile un exercice qui renferme tous les actes les plus excellens de la religion ! qu'on est bien occupé, quand on ne pense qu'à Dieu ! Voilà ce que j'avois à vous dire sur l'Oraison de présence de Dieu.



SUR LA PRIERE.

ON eſt tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu, dés qu'on ceſſe de goûter un certain plaiſir dans la priere. Pour ſe détromper, il faudroit conſiderer que la parfaite priere & l'amour de Dieu, ſont la même choſe.

La priere n'eſt donc pas une douce lumiere, ni le charme d'une imagination enflâmée, ni la lumiere de l'eſprit, qui découvre facilement en Dieu des veritez ſublimes, ni même une certaine conſolation dans la vûë de Dieu : toutes ces choſes ſont des dons exterieurs, ſans leſquels l'amour peut ſubſiſter, d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choſes qui ne ſont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement & immédiatement à lui.

Voilà l'amour de pure foi, qui déſole la nature, parce qu'il ne lui laiſſe aucun ſoutien. Elle croit que tout eſt perdu ; & c'eſt par là même que tout eſt gagné.

L'amour de Dieu n'eſt que dans la ſeule volonté ; ainſi ce n'eſt point un

amour de ſentiment, car l'imagination n'y a point de part. C'eſt un amour qui aime ſans ſentir, comme la pure foi croit ſans voir. Il ne faut pas craindre que cette amour ſoit imaginaire; car rien ne l'eſt moins que la volonté detachée de toute imagination. Plus nos operations ſont purement intellectuelles & ſpirituelles; plus elles ont non ſeulement la réalité, mais la perfection que Dieu demande. L'operation en eſt donc plus parfaite. En même temps la foi s'y exerce, & l'humilité s'y conſerve.

Alors l'amour eſt plus chaſte, car c'eſt Dieu en lui-même, & pour lui-même. Ce n'eſt plus ce qu'il fait ſentir, à quoi on s'attache. On le ſuit; mais ce n'eſt pas préciſement à cauſe des pains multipliez.

Quoi, dira-t-on, toute ſa pieté ne conſiſtera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui ſera peut-être plûtôt une penſée & une imagination, qu'une volonté effective ?

Si cette volonté n'eſt ſoûtenuë par la fidelité dans les principales occaſions, je croirai qu'elle n'eſt pas veritable; car le bon arbre porte de bons fruits; & cette volonté doit rendre attentif, pour accomplir la volonté de

Dieu ; mais elle eſt compatible en cette vie avec les petites fragilitez que Dieu laiſſe à l'ame pour l'humilier. Si donc on n'éprouve que ces fragilitez journalieres, il en faut tirer le fruit de l'humiliation ſans perdre courage.

Mais enfin la vraïe vertu & le ſolide amour ne ſont que dans la volonté ſeule. N'eſt-ce pas beaucoup que de vouloir toûjours le ſouverain bien, dés qu'on l'apperçoit de retourner ſon intention vers lui, dés qu'on remarque qu'elle en eſt détournée ; de ne vouloir jamais rien par déliberation, que ſelon ſon ordre ; & enfin de demeurer ſoûmis en eſprit de ſacrifice & d'abandon à lui, lorſqu'on n'a plus de conſolation ſenſible. Comptez-vous pour rien, de retrancher toutes les réflexions inquiétes de l'amour propre ; de marcher toûjours ſans voir où l'on va, & ſans s'arrêter ; de ne penſer jamais avec complaiſance à ſoi-même, ou du moins de n'y penſer jamais que comme on penſeroit à une autre perſonne, pour ſuivre un devoir de providence dans le tems préſent, ſans regarder plus loin ? N'eſt-ce pas là ce qui fait mourir le vieil homme, plûtôt que les belles réflexions, où l'on s'occupe encore de

ſoi par amour propre, & plûtôt que plusieurs œuvres exterieures ſur leſquelles on ſe rendroit avec orgüeil témoignage à ſoi-même de ſon avancement.

C'eſt par une eſpece d'infidelité contre l'attrait de la pure foi, qu'on veut toûjours s'aſſurer qu'on fait bien. C'eſt vouloir ſçavoir ce qu'on fait; ce qu'on ne ſçaura jamais, & que Dieu veut qu'on ignore: c'eſt s'amuſer dans la voïe, pour raiſonner ſur la voïe même. La voïe la plus ſûre & la plus courte, eſt de ſe renoncer, de s'oublier en quelque maniere, de s'abandonner, & de ne plus penſer à ſoi avec trop d'inquiétude par fidelité pour Dieu. Toute la Religion ne conſiſte qu'à ſortir de ſoi & de ſon amour propre, pour tendre à Dieu.

Pour les diſtractions involontaires, elles ne diſtraïent point l'amour; puiſqu'il eſt dans la volonté, & que la volonté n'a jamais de diſtractions, quand elle n'en veut point avoir. Dés qu'on les remarque, on les laiſſe tomber, & on ſe retourne vers Dieu: Ainſi pendant que les ſens exterieurs de l'Epouſe ſont endormis, ſon cœur veille; ſon amour ne ſe relâche point. Un pere tendre ne penſe pas toûjours diſtinctement à ſon fils. Mille objets entraînent

ſon imagination & ſon eſprit ; mais ſes diſtractions n'interrompent jamais l'amour paternel. A quelque heure que ſon fils reviennent dans ſon eſprit, il l'aime, & il ſent au fond de ſon cœur qu'il n'a pas ceſſé un ſeul moment de l'aimer, quoi qu'il ait ceſſé de penſer à lui. Tel doit être nôtre amour pour nôtre Pere celeſte ; un amour ſimple, ſans défiance & ſans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, ſi l'eſprit eſt entraîné ; ne nous troublons point. Toutes ces puiſſances ne ſont pas le vrai homme de cœur, l'homme caché dont parle ſaint Pierre, qui eſt dans l'incorruptibilité d'un eſprit modeſte, & tranquile. Il n'y a qu'à faire un bon uſage des penſées libres, en les tournant toujours vers la préſence du bien-aimé, ſans s'inquiéter ſur les autres. C'eſt à Dieu à augmenter, quand il lui plaira, cette facilité ſenſible de conſerver ſa préſence.

Souvent il nous l'ôte pour nous avancer ; car cette facilité nous amuſe par trop de réflexions. Ces réflexions exceſſives ſont des diſtractions veritables, qui interrompent le regard ſimple & direct de Dieu, & qui par là nous retirent des ténebres de la pure foi.

On cherche ſouvent dans ces réflexions le repos de l'amour propre, & la conſolation dans le témoignage qu'on veut ſe rendre à ſoi-même ; ainſi on ſe diſtrait par cette ferveur ſenſible : & au contraire on ne prie jamais ſi purement, que quand on eſt tenté de croire qu'on ne prie plus. Alors on craint de prier mal : mais on ne devroit craindre que de ſe laiſſer aller à la déſolation de la nature lâche ; & à l'infidelité, qui veut toûjours ſe démontrer à elle-même ſes propres operations dans la foi ; & enfin aux deſirs impatiens de voir & de ſentir pour ſe conſoler.

Il n'y a point de penitence plus amere que cet état de pure foi ſans ſoûtien ſenſible. D'où je conclus que c'eſt la penitence la plus effective, la plus crucifiante & la plus exempte de toute illuſion. Etrange tentation ! on cherche impatiemment la conſolation ſenſible, par la crainte de n'être pas aſſez penitent. Et que ne prend-t-on pour penitence ce renoncement à la conſolation qu'on eſt tenté de chercher ? Enfin il faut ſe ſouvenir de JESUS-CHRIST que ſon pere abandonna ſur la Croix ; Dieu retira preſque tout ſentiment & toute réflexion pour ſe cacher

à JESUS-CHRIST ; ce fût le dernier coup de la main de Dieu, qui frappoit l'homme de douleur. Voilà ce qui consomma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu, que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumiere & la consolation, quand il la répand ; mais sans nous y attacher trop humainement. Quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi ; alors laissons-nous aller dans cette nuit, & souffrons amoureusement cette agonie.

Un moment en vaut mille dans cette tribulation. On est troublé, & on est en paix. Non seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes, afin que tout soit en foi. On se sent découragé, & cependant on a une volonté immobile, qui veut tout ce que Dieu veut de rude. On veut tout. On accepte tout, jusqu'au trouble même, par lequel on est éprouvé. Ainsi on est secretement en paix, par cette volonté qui se conserve au fond de l'ame pour souffrir la guerre. Beni soit Dieu, qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignitez.

SUR LES FAUTES *journalieres, & le support de soi-même.*

Vous comprenez qu'il y a beaucoup de fautes differentes qui sont journalieres, quoi qu'on ne les fasse pas avec un propos déliberé de les faire pour manquer à Dieu. Souvent un ami reproche à un ami une faute, dans laquelle cet ami n'a pas resolu de le choquer expressément, mais dans laquelle il s'est laissé aller, quoi qu'il n'ignorât point qu'il le choqueroit. C'est ainsi que Dieu nous reproche ces sortes de fautes. Elles sont volontaires; car encore qu'on ne les fasse pas avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté, & avec une certaine lumiere intime & de conscience, qui suffiroit au moins pour suspendre & douter de l'action.

Voilà les fautes que font souvent les bonnes ames. Pour les fautes de propos déliberé, il est bien extraordinaire qu'on y tombe, quand on s'est entierement donné à Dieu.

Les petites fautes deviennent gran-

des, & monstrueuses à nos yeux, à mesure que la pure lumiere croît en nous; comme vous voïez que le soleil, à mesure qu'il se leve, nous découvre la grandeur des objets que nous ne faisions qu'entre-voir confusément pendant la nuit. Comptez que dans l'accroissement de la lumiere interieure, vous verrez les imperfections que vous avez eû jusques ici, comme bien plus grandes & plus malignes dans leur fond, que vous ne les voïez jusqu'à present; & que de plus vous verrez sortir en foule de vôtre cœur beaucoup d'autres miseres que vous n'avez jamais pû soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez toutes les foiblesses dont vous aurez besoin pour perdre toute confiance en vôtre force; mais cette experience loin de vous décourager, servira à vous arracher toute confiance propre, & à démolir ainsi peu à peu tout l'édifice de l'orgüeil. Rien ne marque tant le solide avancement d'une ame, que cette vûë de ses miseres sans trouble & sans découragement.

Une regle importante, c'est de s'abstenir d'une faute toutes les fois qu'on l'apperçoit avant que de la faire, & d'en porter courageusement l'humilia-

tion, ſi on ne l'apperçoit qu'aprés l'avoir commiſe. Et ſi on l'apperçoit avant que de la faire, il faut bien ſe garder de reſiſter à l'eſprit de Dieu, qui avertit interieurement, & qu'on éteindroit. Il eſt délicat. Il eſt jaloux. Il veut être écouté, & ſuivi. Si on le contriſte, il ſe retire. La moindre réſiſtance lui eſt une injure. Il faut que tout lui cede, dés qu'il ſe fait ſentir. Les fautes de précipitation, ou de fragilité ne ſont rien en comparaiſon de celles, où on ſe rend ſourd à la voix ſecrete du ſaint-Eſprit, qui commence à parler dans le fond du cœur. Pour les fautes qu'on apperçoit qu'aprés qu'elles ſont commiſes, l'inquiétude & le dépit de l'amour propre ne les racommoderont jamais; au contraire, ce dépit n'eſt qu'une impatience de l'orgüeil à la vûë de ce qui le confond. L'unique uſage à faire de ces fautes, eſt donc de s'en humilier en paix. Je dis en paix, parce que ce n'eſt point s'humilier, que de prendre l'humiliation avec chagrin & à contre-cœur. Il faut condamner ſes fautes, en gemir, en faire penitence ſans chercher l'adouciſſement d'aucune excuſe, & ſe voir ſoi-même devant Dieu dans cet état de con-

fusion, sans trop s'aigrir contre soi-même, & sans se décourager, mais profiter en paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi l'on tire du serpent même le remede pour se guerir du venin de sa morsure. La confusion du peché quand elle est reçûë dans une ame qui ne la supporte point patiemment, est le remede contre le peché même ; mais ce n'est pas être humble, que de se soulever contre l'humiliation. Souvent ce que nous offrons à Dieu, n'est point ce qu'il veut le plus de nous. Ce qu'il veut le plus, c'est ce que nous voulons le moins lui donner, & que nous craignons qu'il ne nous demande. C'est cet Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion. Tout le reste n'est rien à ses yeux, & il permet que tout le reste se fasse d'une maniere pénible & infructueuse, parce que sa benediction n'est point dans le travail d'une ame partagée. Il veut tout, & jusques-là point de répos. *Qui est-ce*, dit l'Ecriture, *qui a resisté à Dieu, & qui a pû être en paix*? Voulez-vous y être, & engager Dieu à benir vos travaux ? ne reservez rien, coupez jusqu'au vif ; brûlez, n'épargnez rien, & le Dieu de paix sera avec

vous. Quelle conſolation, quelle liberté, quelle force, quel élargiſſement de cœur, quel accroiſſement de grace! quand on ne laiſſe plus rien entre Dieu & ſoi, & qu'on a fait ſans héſiter les derniers ſacrifices.

L'integrité des confeſſions paſſées conſiſte non à n'avoir rien obmis de ſes fautes, mais ſeulement à s'être accuſé ingénuëment de toutes celles qu'on connoiſſoit. Alors l'on n'avoit pas la lumiere de découvrir dans ſon fond beaucoup de mouvemens de la nature maligne & dépravée, qui commence à ſe développer. A meſure que la pure lumiere croît, on ſe trouve plus corrompu qu'on ne croïoit; on eſt tout étonné de ſon aveuglement paſſé, & on voit ſortir du fond de ſon cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de ſentimens honteux, ſemblables à des reptils ſales & pleins de venin. On n'auroit jamais crû les porter dans ſon ſein, & on a horreur de ſoi-même à meſure qu'on les voit ſortir.

Il ne faut ni s'étonner, ni ſe décourager. Ce n'eſt pas que nous ſoïons plus méchans que nous l'étions; au contraire nous le ſommes moins, mais tandis que nos maux diminuënt, la

lumiere qui nous les montre, augmente, & nous ſommes ſaiſis d'horreur. Mais remarquons pour nôtre conſolation que nous n'appercevons nos maux, que quand nous commençons à en guérir. Quand nous ſommes privez de tout principe de guériſon, nous ne ſentons point le fond de nôtre mal; c'eſt là l'état d'aveuglement, de préſomption, & d'inſenſibilité où l'on eſt livré à ſoi-même. On ſe laiſſe aller au torrent. L'on n'en ſent point la rapidité; mais elle commence à ſe faire ſentir, à meſure qu'on commence à ſe roidir plus ou moins contre elle. Il ne faut ni ſe flater, ni ſe s'impatienter contre ſoi-même ſur la correction de ſes défauts.

Quand on vous demande quelque choſe qui paroît impoſſible à la nature; dites en vous-même, rien n'eſt impoſſible à Dieu.

Il ne faut point ſe décourager, ni par l'experience de nôtre foibleſſe, ni pour le dégoût d'une vie agitée où nôtre état nous engage. C'eſt une miſericorde de Dieu de gémir de cette agitation; & le gemiſſement eſt le contrepoiſon qui empêche nôtre cœur d'être corrompu. Le découragement n'eſt pas un état humble; c'eſt au contraire

contraire un dépit, & un désepoir d'un orgüeil lâche ; rien n'est si mauvais. Soit que nous bronchions, soit même que nous tombions ; ne songeons qu'à nous relever, & à reprendre nôtre course. Toutes nos fautes nous sont utiles ; pourvû qu'en nous ôtant une maudite confiance en nous-mêmes, elle ne nous ôte point l'humble & salutaire confiance en Dieu.

Les répugnances que nous sentons pour nos devoirs, viennent sans doute d'imperfection. Si nous étions parfaits, nous aimerions tout ce qui est de l'ordre de Dieu : mais puisque nous naissons corrompus, & d'un naturel revolté contre ses regles ; loüons Dieu qui sçait tirer le bien du mal même, & qui se sert de nôtre répugnance pour nous faire pratiquer diverses vertus. L'ouvrage de la grace, comme remarque sainte Therese, ne s'avance pas toujours regulierement comme celui de la nature.

Il n'est pas surprenant que l'amour de sa personne, se fasse sentir dans son cœur ; on n'est pêtri que de complaisance vaine en soi-même, & de passion pour réüssir en tout. Il ne faut point se troubler, & se décourager

pour éprouver en soi ces miseres qui renaissent à tout moment, & qui fourmillent dans le cœur. Il n'y a qu'à n'y avoir aucun égard, qu'à le tourner paisiblement vers Dieu, & qu'à lui sacrifier toutes ces frivoles inclinations. Qu'il est honteux à une ame faite pour Dieu, d'avoir tant de penchant à être idolâtre de soi-même! Il faut s'en humilier, se défier de soi, se servir de cette pente malheureuse pour se mépriser davantage, enfin s'exécuter genereusement & courageusement dans tout ce que l'esprit de Dieu demande de nous.

Ne vous découragez de rien. Supportez-vous vous-même avec humilité dans vos inégalitez, dans vos foiblesses, & dans vos peines. Benissez Dieu d'aussi bon cœur des progrés que les autres feront dans la vertu, que si vous les faisiez vous-même. Ne vous troublez point des agitations de l'amour propre; laissez-les passer sans presque daigner les observer.

Vous faites, en vous impatientant de ressentir cette peine que vous avez honte de sentir, ce que feroit un orfévre inconsideré, qui voïant son or fondu dans le creuset, le jetteroit, croïant

tout perdu. Autant cette peine ſeroit mauvaiſe, ſi vous l'entreteniez volontairement, autant vous ſera-t-elle utile, ſi vous la ſoûtenez avec fidelité, ſans vous décourager. Craignez ſouverainement de déplaire à Dieu de propos déliberé. Les fautes legeres & dans leſquelles on tombe par legereté, quoi que faciles à réparer, ne laiſſeroient pas de refroidir beaucoup la charité, ſi elles devenoient habituelles, ſi elles ſéjournoient dans nôtre cœur, ſelon cette parole du ſaint-Eſprit, *les mouches qui meurent dans le baûme, en corrompent la ſuavité.*

Purifiez donc ſoigneuſement vôtre conſcience de toutes les fautes de la journée. Ne laiſſez jamais ſéjourner le peché dans vôtre cœur, quelque petit qu'il ſoit. Il obſcurcit la lumiere de la grace; il appeſantit l'ame; il empêche toûjours un peu le frequent commerce qu'une ame doit entretenir avec JESUS-CHRIST, & par la ſuite l'on devient tiede, l'on oublie davantage Dieu; & l'on eſt plus ſenſible aux créatures. Une ame pure au contraire qui s'humilie & ſe releve promptement aprés les moindres fautes, eſt toujours fervente & droite.

Dieu ne nous fait sentir nôtre foiblesse, que pour nous donner sa force. Tout ce qui est involontaire, ne doit point nous troubler. Le principal est de n'agir jamais contre la lumiere interieure, & de vouloir aller aussi loin que Dieu veut nous conduire.

Il ne faut pas attendre la liberté & la retraite pour se détacher de tout, & pour vaincre le vieil homme. La vûë d'une situation libre, n'est qu'une belle idée. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais ; & il faut se sentir prêt à mourir dans la servitude de nôtre état, si Dieu le veut, & que sa providence prévienne nos projets de retraite. Nous ne sommes point à nous ; & Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israëlites dans Babylone soûpiroient aprés Jerusalem ; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jerusalem, & qui finirent leur vie à Babylone ? Quelle illusion, s'ils eussent toujours differé jusqu'à ce tems de leur retour dans leur patrie, à servir fidellement le vrai Dieu, & à se perfectionner ! Peut-être serons-nous comme les Israëlites.

SUR L'UTILITÉ DU silence.

VOus devez travailler maintenant à vous taire, autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence fait la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes & hautaines ; enfin supprime un grand nombre de railleries, ou de jugemens dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit, & le détache peu à peu du monde. Il fait dans le cœur une espece de solitude qui ressemble à celle que vous souhaitez. Il suppléra à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez. Pourvû que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des momens libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous. Vous voudrez de la liberté pour prier Dieu ; & Dieu qui sçait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras & de la sujettion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu, vous sera plus utile que la douceur de la priere qui se-

roit de vôtre choix & de vôtre goût.

Vous sçavez bien qu'il ne faut point tant de retraite pour aimer Dieu. Quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre, & en profiter. Jusques-là demeurez en état de foi, bien persuadé que ce qu'il vous donne, est le meilleur.

Elevez souvent vôtre cœur vers lui, sans laisser rien voir au dehors. Ne parlez que pour le besoin. Souffrez patiemment ce qui vous vient de travers puisque vous sçavez la Religion. Dieu vous traite selon vôtre besoin. Vous avez plus besoin d'être mortifié que de recevoir des lumieres. L'unique chose qui je crains pour vous en cet état, est la dissipation; mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidele à vous taire, quand il n'est pas necessaire de parler, Dieu vous fera la grace de ne vous point dissiper en parlant pour les vrais besoins. Quand vous ne serez pas libre de vous reserver de grand tems, ne negligez point d'en ménager de courts. Un demi quart-d'heure pris avec ce ménagement, & cette fidelité sur vos embarras vous vaudra devant Dieu des heures entieres, que vous lui donneriez dans des

tems plus libres. De plus, divers petits tems ramassez dans la journée ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considerable. Peut-être même en tirerez-vous cet avantage, de vous rappeller plus frequemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain tems reglé. Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût pour accomplir la volonté de Dieu s'accommodant à celle du prochain ; voilà vôtre partage. Trop heureux de porter la Croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence.

Les penitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir nôtre amour propre, comme celles que Dieu nous distribuë chaque jour. Celles-ci n'ont rien où nôtre volonté propre puisse s'appuïer ; & comme elles viennent immédiatement d'une providence misericordieuse, elles portent avec elles une grace proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour sans regarder plus loin. Il nous porte entre ses bras, comme une mere tendre porte son enfant. Croïons, esperons, ai-

mons avec toute la simplicité des enfans. Dans tous nos besoins tournons nos regards tendres & pleins de confiance vers le Pere celeste. Voici ce qu'il dit dans ses Ecritures, *quand même une mere oublieroit son propre fils le fruit de ses entrailles, pour moi je ne vous oublierai jamais.*



DU MENAGEMENT du Tems.

JE croi que vous avez deux choſes à faire ; l'une quant à vos affaires, & l'autre ſur vous-même. La premiere qui regarde vos affaires, conſiſte dans le ſoin que vous voudrez prendre de dérober au monde un peu de tems pour vos lectures & pour vos prieres. Il me ſemble que je vois tous vos embarras, tant je me les repreſente fortement ; mais aprés tout il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, & que celle du ſalut ſoit comptée pour la premiere. Que diriez-vous d'une perſonne qui ne trouveroit point de temps pour manger, & pour dormir? Le temps pour les neceſſitez de la vie, lui diriez-vous, eſt le tems le mieux emploïé pour vos affaires mêmes. Si vôtre ſanté ſuccombe, comment agirez-vous? à quoi ſervira vôtre travail, ſi la vie vous manque pour en cüeillir le fruit?

Je vous dis de même. Si vous laiſſez vôtre ame s'épuiſer, & tomber en défaillance faute de nourriture, à quoi aboûtiront non ſeulement les conver-

ſations ; mais encore les affaires qui paroiſſent les plus ſolides, les plus indiſpenſables & les plus preſſées. Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous, & vous empreſſez-vous ? Marie que vous voïez recüeillie, & immobile, a choiſie la meilleure part qui ne lui ſera jamais ôtée.

Je ne vous dis pas tout ceci pour vous jetter dans les ſcrupules ſur les occupations neceſſaires ; mais ſoïez perſuadé qu'ils n'iront jamais juſqu'à ne vous laiſſer point le tems de manger le pain quotidien pour vôtre nourriture. Dieu eſt trop bon, & vous a trop fait ſentir ſa miſericorde, pour vous ôter les moïens de le prier, & de vous ſoûtenir dans les ſentimens qu'il vous inſpire. Songez donc à ſauver les matins & les ſoirs quelques heures, en faiſant ſemblant de vous éveiller plus tard, & le ſoir d'avoir quelques lettres à écrire ; ainſi on ſe débaraſſe, & les affaires veritables n'en vont pas plus mal. Il faut auſſi mettre à profit tous les momens, quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu à un autre, quand on eſt avec des gens qui parlent volontiers, & qu'on n'a qu'à les laiſſer parler. On éleve un

inſtant ſon cœur à Dieu, on ſe renouvelle pour la ſuite de ſes occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si on attend d'avoir à ſoi des heures reglées & commodes pour les remplir de choſes ſolides, on court riſque d'attendre long-temps, ſur tout dans le genre de vie où vous êtes ; mais il faut prendre tous les momens interrompus. Il n'en eſt pas de pieté comme des affaires temporelles. Les affaires demandent des tems libres & reglez pour une application ſuivie & longue ; mais la pieté n'a pas beſoin de ces application ſi longues, ſi fortes & ſi ſuivies. En un moment on peut rappeller la préſence de Dieu ; l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait, ou ce que l'on ſouffre, & calmer devant lui toutes les agitations de ſon cœur. Prenez donc le matin une demie heure, & autant l'aprés-midi, pour réparer les brêches que le monde fait ; & dans le cours de la journée, ſervez vous de certaines penſées qui vous touchent le plus, pour vous renouveller en la préſence de Dieu.

L'autre choſe que vous avez à faire par rapport à vous, c'eſt de ne vous

pas décourager, ni par l'experience de vôtre foiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez.

C'est une misericorde de Dieu qui vous fait gémir de cette agitation, & le gémissement est le contre-poison, qui empêche vôtre cœur d'être corrompu par la dissipation; c'est pourquoi je serois bien fâché que cette vie cessa de vous déplaire. Vos gémissemens & vôtre dégoût me donnent une vraïe joïe. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, s'il est sincere, comme il fait mourir à eux-mêmes d'autres personnes par la solitude, & par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidele, patient, & paisible dans la croix de l'état présent qu'on n'a point choisi, & que Dieu à donné selon ses desseins.

Pour les fautes, elles sont plus ameres à supporter; mais elles se tournent à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédiroit à rien; ce ne seroit qu'un désespoir de l'amour propre dépité. Le vrai moïen de profiter de l'humiliation de nos fautes, est

de les voir dans toute leur laideur ſans perdre eſperance en Dieu, & ſans eſperer jamais rien de ſoi-même. Perſonne n'a eû un plus preſſant beſoin d'être humilié par ſes fautes que vous. Ce n'eſt que par là que Dieu écraſera vôtre orgüeil, & confondra vôtre préſomptueuſe vanité. Quand Dieu vous aura ôté toute reſſource en vous-même, il bâtira ſon édifice. Juſques-là, il foudroïera tout par vos propres fautes; laiſſez-le faire, travaillez humblement ſans vous rien promettre.

SUR LE RENONCEMENT à ſoi-même.

SI vous voulez bien comprendre ce que c'eſt que ſe renoncer ſoi-même, vous n'avez qu'à vous ſouvenir de la difficulté que vous ſentîtes au-dedans de vous, & que vous témoignâtes fort naturellement, quand je diſois de ne jamais compter pour rien ce moi, qui nous eſt ſi cher. Se renoncer, eſt ſe compter pour rien; & quiconque en ſent la difficulté, a déja compris en qui conſiſte ce renoncement, qui

revolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaïe de vôtre cœur. C'est à vous, à laisser faire la main toute puissante de Dieu, qui sçaura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de nôtre mal est de nous aimer d'un amour aveugle qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au-dehors, nous ne l'aimons que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiez genéreuses, où l'on paroît s'oublier, pour ne penser plus qu'aux interêts des personnes ausquelles on s'attache. Quand on ne cherche pas un interêt bas & grossier dans le commerce de l'amitié, on y recherche un autre interêt, qui pour être plus délicat, plus caché, & plus honnête selon le monde, n'en est que plus dangereux & plus capable de nous empoisonner, en nourrissant mieux l'amour propre.

On cherche donc dans ces amitiez, qui paroissent, & aux autres, & à nous mêmes si peu dangereuses, & si désinteressées, ce plaisir d'aimer sans interêts, & de s'élever par ce sentiment noble au-dessus de tous les cœurs foibles, & attachez à des interêts sordides. Outre ce témoignage qu'on veut

se rendre à soi-même pour flater son orgüeil, on cherche encore dans le monde la gloire du desinteressement, & de la genérosité. On cherche à être aimé par ses amis, quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux. On espere qu'ils seront charmez de tout ce que l'on fait pour eux sans retour sur soi; & par là on trouve ce retour sur soi, qu'on semble abandonner; car qui a-t-il de plus doux & de plus flâteur pour un amour propre, sensé & d'un goût délicat, que de se voir applaudi, jusqu'à ne passer plus pour un amour propre.

On voit une personne qui paroît toute aux autres, & point à elle-même; qui fait ses délices des honnêtes gens, qui se modere, qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand, que l'amour propre même veut l'imiter, & ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paroître en chercher aucune. Cette moderation & ce détachement de soi, qui seroit la mort de la nature, si c'étoit un sentiment réel, & effectif, devient au contraire l'aliment le plus subtil, & le plus imperceptible d'un orgüeil qui méprise tous les moïens ordinaires de s'élever,

& qui veut fouler aux pieds tous les ſujets groſſiers de vanité, qui élevent le reſte des hommes ; mais il eſt facile de démaſquer cet orgüeil modeſte, quoi qu'il ne paroiſſe orgüeil d'aucun côté, tant il ſemble avoir renoncé à tout ce qui flâte les autres.

Si on le condamne, il ſupporte impatiemment d'être condamné. Si les gens qu'il aime, & qu'il ſert ne le païent point d'amitié, d'eſtime & de confiance, il eſt picqué au vif. Vous le voïez. Il n'eſt pas deſintereſſé, quoi qu'il s'efforce de le paroître. A la verité, il ne ſe païe point d'une monnoïe auſſi groſſiere que les autres. Il ne lui faut ni loüanges fades, ni argent, ni fortune, qui conſiſte en charges & en dignitez exterieures ; il veut pourtant être païé. Il eſt avide de l'eſtime des honnêtes gens. Il veut aimer, afin qu'on l'aime, & qu'on ſoit touché de ſon déſintereſſement. Il ne paroît s'oublier que pour mieux occuper de ſoi tout le monde.

Ce n'eſt point qu'il faſſe toutes ces réflexions d'une maniere développée. Il ne dit pas, je veux tromper tout le monde par mon déſintereſſement, afin que tout le monde m'aime, & m'ad-

mire. Non il n'oseroit se dire à soi-même des choses si grossieres & si indignes, mais il se trompe en trompant les autres ; il se mire avec complaisance dans son désinteressement, comme une belle femme dans son miroir ; il s'attendrit sur soi-même, en se voïant plus sincere & plus désinteressé que le reste des hommes. L'illusion qu'il répand sur les autres réjaillit sur lui. Il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croît être, c'est-à-dire, pour désinteressé, & voilà ce qui le flâte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au-dedans de soi pour observer ce qui nous attriste, & ce qui nous flâte, on reconnoîtra aisément que l'orgüeil suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat, a des goûts differens.

Mais l'orgüeil quelque bon goût que vous lui donniez, est toujours orgüeil. Celui qui paroît le plus moderé, & le plus raisonnable, est le plus diabolique ; car en s'estimant il méprise les autres. Il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanitez. Il connoît le vuide des grandeurs & des plus hauts rangs. Il ne peut supporter les gens qui s'enyvrent de leur fortune,

il veut par ſa moderation être au-deſſus de la fortune même, & par là ſe faire un nouveau degré d'élevation, pour laiſſer à ſes pieds toute la fauſſe gloire du genre humain. C'eſt vouloir comme lucifer devenir ſemblable au Tres-haut. On veut être une eſpece de divinité au-deſſus des paſſions, & des interêts des hommes; & on ne s'apperçoit pas qu'on ſe met au-deſſus des hommes par cet orgeüil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puiſſe nous faire ſortir de nous. Si la puiſſante main de Dieu ne nous ſoûtient pas, nous ne ſçaurions où poſer le pied pour faire un pas hors de nous-même.

Il n'y a point de milieu; il faut rapportet tout à Dieu ou à nous-même. Si nous rapportons tout à nous même, nous n'avons pas d'autre Dieu que ce moi, dont j'ai tant parlé; ſi au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous ſommes dans l'ordre; & alors n'étant plus comme les autres créatures, qui ne ſortent point hors d'elles-mêmes; & n'agiſſant que par la ſeule vûë d'accomplir la volonté de Dieu; nous entrons dans ce renoncement à nous-même que vous ſouhaitez de bien comprendre.

Mais encore une fois, rien ne boucheroit tant vôtre cœur à la grace du renoncement, que cet orgüeil philosophique, & cet amour propre déguisé en generosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle, & de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fond de franchise, de désinteressement, de plaisir à faire le bien, de délicatesse de sentiment, de goût pour la probité, & pour l'amitié désinteressée, plus on doit se déprendre de soi, & craindre de se complaire en ces dons naturels. Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-même, c'est qu'il n'y en a aucune qui merite que nous la préferions à Dieu. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-même, ni la perfection qui seroit nécessaire pour nous attacher à elle sans rétour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier nôtre cœur dans cet attachement. Delà vient que nous n'aimons rien hors de nous, que pour le rapporter à nous. Nous choisissons ou selon nos passions grossieres, & brutalles, si nous sommes brutaux, & grossiers, ou selon le goût que nôtre or-

gueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne nous contenter pas de ce qui est grossier & brutal.

Mais Dieu fait deux choses que lui seul peut faire ; la premiere de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature, & avec tous les charmes de sa bonté.

On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, & qu'ainsi on n'est pas fait pour soi ; qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plû de nous faire ; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même ; qu'ainsi toute nôtre perfection, & tout nôtre bonheur est de nous perdre en lui.

Voilà ce qu'aucune créature quelque ébloüissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini qui nous remplit, & qui nous transporte en Dieu ; nous trouvons toûjours au contraire dans la créature un vuide, une impuissance de remplir nôtre cœur, une insuffisance qui nous laisse toûjours retomber en nous-méme.

La seconde merveille que Dieu fait, est de remuer nôtre cœur, comme il lui plaît, après avoir éclairé nôtre es-

prit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable, mais il se fait aimer en produisant par sa grace son amour dans nos cœurs ; ainsi il execute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez sçavoir d'une maniere plus sensible, & plus en détail, ce que c'est que se renoncer ; je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément que nous devons renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes, & aux grossieres vanitez, parce que le renoncement à toutes ces choses consiste absolument dans un mépris qui les rejette, & qui en condamne toute joüissance ; mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête & modeste ; enfin aux honneurs qui viennent de la bonne reputation, & d'une vertu qui s'éleve au-dessus de l'envie.

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejetter avec horreur, & qu'au contraire il faut les conserver pour en user selon l'é-

tat où la divine providence nous met.

On a besoin des consolations d'une vie douce & paisible, pour se soulager dans les embarras de sa condition. Il faut pour les honneurs avoir égard aux bienséances. Il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possede. Comment donc renoncer à toutes ces choses, pendant qu'on est occupé du soin de les conserver. C'est qu'il faut sans passion faire moderément ce que l'on peut pour conserver ces choses, afin d'en faire un usage sobre, & non pas en vouloir joüir, & y mettre son cœur.

Je dis un usage sobre, parce que quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en joüir, & pour y chercher son bonheur, on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre; comme vous voïez qu'un sage & fidele œconome s'étudie à ne prendre sur le bien de son Maître que ce qui lui est précisément necessaire pour ses veritables besoins.

Ainsi la maniere de renoncer aux mauvaises choses est d'en rejetter l'usage avec horreur; & la maniere de renoncer aux bonnes, est de n'en user jamais qu'avec modération pour la

néceſſité, en s'étudiant à retrancher tous les beſoins imaginaires, dont la nature avide ſe veut flâter.

Remarquez qu'il faut non ſeulement renoncer aux choſes mauvaiſes, mais encore aux bonnes, car JESUS-CHRIST à dit ſans reſtriction, *quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il poſſede, ne peut être mon Diſciple.*

Il faut donc que tout chrétien renonce à tout ce qu'il poſſede, même aux choſes les plus innocentes, puiſqu'elles ceſſeroient de l'être, s'il n'y renonçoit pas.

Il faut qu'il renonce même aux choſes qu'il eſt obligé de conſerver avec un grand ſoin, comme le bien de ſa famille, ou comme ſa propre réputation, puiſqu'il ne doit tenir de cœur à aucune de toutes ces choſes, il ne doit les conſerver que pour un uſage ſobre & moderé; enfin il doit être prêt à tout perdre, toutes les fois que la providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux perſonnes qu'il aime le plus, & qu'il eſt obligé d'aimer; & voici en quoi conſiſte ce renoncement; c'eſt de ne les aimer que pour Dieu, d'uſer ſobrement & pour le beſoin de la conſolation de leur

amitié, d'être prêt de les perdre quand Dieu le voudra, & de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai répos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraïe amitié chrétienne qui ne cherche que l'Epoux sacré dans l'ami mortel, & terrestre. En cet état on use de la créature & du monde, comme n'en usant point, suivant l'expression de saint Paul. On ne veut point joüir, on use seulement de ce que Dieu donne, & qu'il veut qu'on aime; mais on en use avec la retenuë d'un cœur, qui n'en use que pour la necessité, & qui se reserve pour un plus digne objet.

C'est en ce sens que JESUS-CHRIST veut qu'on laisse, pere, mere, freres, sœurs, & amis, & qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles.

Dieu est jaloux; si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, vôtre cœur n'est plus digne de lui; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux & l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous, & qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous, & nous-mêmes.

Les

Les personnes foibles ne connoissent rien qui soit plus elles-mêmes, pour ainsi dire, que leur corps qu'elles flâtent, & qu'elles ornent avec tant de soin. Souvent même ces personnes desabusées des graces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, & qui les fait fremir au seul nom de la mort.

Je croi que vôtre courage naturel vous éleve assez au-dessus de ces craintes. Il me semble qne je vous entends dire, je ne veux ni flater mon corps, ni hésiter à consentir à sa destruction, quand Dieu voudra le frapper & le mettre en poudre.

Mais quoiqu'on renonce ainsi à son corps, il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise ce corps de bouë par un courage naturel, plus on est tenté d'estîmer ce qu'on porte au-dedans de soi, qui va jusqu'à mépriser le corps.

On est pour son esprit, pour sa sagesse & pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine, est pour sa beauté.

On s'y complaît; on se sçait bon gré d'être sage, moderé, preservé

de l'yvresse des autres ; & par là on s'enyvre du plaisir même de ne pas paroître enyvré de la prosperité.

On renonce par une moderation pleine de courage à la joüissance de tout ce que le monde a de plus flâteur ; mais on veut joüir de sa moderation même.

O que cet état est dangereux, ô que ce poison est subtil ; ô que vous manqueriez à Dieu, si vous livriez vôtre cœur à ce rafinement d'amour propre ! Il faut donc renoncer à toute joüissance & à toute complaisance naturelle en vôtre sagesse & en vôtre vertu. Remarquez que plus les dons de Dieu sont purs & excellens, plus Dieu en est jaloux.

Il a fait misericorde au premier homme pécheur, & il a condamné sans misericorde l'ange rebelle.

L'Ange & l'homme avoient peché par l'amour d'eux-mêmes, & comme l'ange étoit parfait, en sorte qu'il etoit tenté de se regarder comme une divinité; Dieu a puni son infidelité avec une jalousie plus sévere qu'il n'a puni celle de l'homme. Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellens que des choses les plus

communes. Il veut qu'on ne tienne à rien qu'à lui-même, & qu'on ne s'attache à ses dons quelques purs qu'ils soïent, que suivant son dessein, pour nous unir plus facilement, & plus intimément à lui seul. Quiconque envisage avec complaisance, & avec un certain plaisir de proprieté une grace, la tourne en poison.

Ne vous appropriez donc jamais les choses exterieures, comme la faveur, vos talens; mais pas même les dons interieurs. Vôtre bonne volonté n'est pas moins un don de misericorde, que l'être & la vie qui viennent de Dieu. Vivez comme à l'emprunt. Tout ce qui est vous, & tout ce qui est vous-même, n'est qu'un bien prêté. Servez-vous-en selon l'intention de celui qui le prête; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui soit à vous.

C'est cet esprit de désapropriation & de simple usage de soi-même, & de nôtre esprit, pour suivre les mouvemens de Dieu, qui est le seul véritablement propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique

de cette désapropriation & de ce renoncement ; mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plûtôt dans le fond de la volonté, que Dieu mene lui-même l'ame comme par la main, pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des reflexions pénibles, & par des contentions continuelles qu'on se renonce ; c'est seulement en s'abstenant de se rechercher, & de vouloir se posseder à sa mode qu'on se perd en Dieu.

Toutes les fois qu'on apperçoit un mouvement de hauteur ; de vaine complaisance, de confiance en soi-même, de desir de suivre son inclination contre la regle, de rechercher son propre goût, d'impatience contre les foiblesses d'autrui, ou contre les ennuis de son état ; il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de la mer ; se recüeillir devant Dieu, & attendre à agir, quand on sera dans la disposition, où le recüeillement doit mettre. Que si la dissipation des affaires, ou la vivacité de l'imagination, empêche l'ame de se recüeillir d'une maniere facile, douce & sensible ; il faut au moins tâcher de se calmer par

la droiture de la volonté, & par le desir du recüeillement : alors la volonté de ce recüeillement est une espece de recüeillement, qui suffit pour dépoüiller l'ame de sa volonté propre, & pour la rendre souple dans la main de Dieu.

Que s'il vous échape dans vôtre promptitude quelque mouvement trop naturel, & qui soit de cette proprieté maligne dont nous parlons ; ne vous découragez pas. Suivez toûjours vôtre chemin. Portez en paix devant Dieu l'humiliation de vôtre faute, sans vous laisser retarder dans vôtre course par le dépit trés-cuisant que l'amour propre vous fait ressentir de vôtre foiblesse.

Allez toûjours avec confiance sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgüeil délicat, qui ne peut souffrir de se voir imparfait. Vôtre faute servira par cette confusion interieure à vous faire mourir à vous-même, à vous désaproprier des dons de Dieu, & à vous anéantir devant lui.

La meilleure maniere de réparer cette faute, est de mourir aux sensibilitez de l'amour propre, sans retardement aux cours de la grace, qu'on

avoit un peu interrompu par cette infidelité passagere. Le principal est de renoncer à vôtre propre sagesse par une conduite simple, & d'être prêt à sacrifier la faveur, l'estime, & l'approbation publique toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous vous y engagera.

Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne vous charge pas, ni nous commettre inutilement, en disant les veritez que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter.

Il faut suivre Dieu, & ne le prévenir jamais. Aussi quand il donne le signal, il faut tout quitter & tout hazarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affoiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop; vouloir se mettre à l'abri de tous les dégoûts & de toutes les contradictions, chercher des raisons plausibles pour se dispenser de faire certains biens difficiles & épineux, quand on est convaincu en sa conscience que Dieu les attend de nous; & qu'il nous a mis en état de les accomplir; voilà ce qui feroit se reprendre soi-même, après s'être donné sans reserve à Dieu.

Je le prie de vous preſerver de cette infidelité, rien n'eſt ſi terrible que de reſiſter interieurement à Dieu ; c'eſt le peché contre le ſaint-Eſprit, dont JESUS-CHRIST nous aſſure qu'il ne ſera pardonné, ni en ce monde, ni en l'autre.

Les autres fautes que vous ferez dans la ſimplicité de vôtre bonne intention, ſe tourneront à profit pour vous, en vous humiliant, & en vous rendant plus petit à vos propres yeux.

Mais pour les fautes de reſiſtance à l'eſprit de Dieu par une hauteur, & par une ſageſſe mondaine, qui ne marcheroit pas avec un courage aſſez ſimple, & qui voudroit trop ſe ménager dans l'accompliſſement de l'œuvre de Dieu, c'eſt ce qui éteindroit inſenſiblement l'eſprit de grace dans vôtre cœur.

Dieu jaloux, & rebuté, aprés tant de graces, ſe retireroit, & vous livreroit à vous-même ; vous ne feriez plus que tournoïer dans une eſpece de cercle ; au lieu d'avancer à grand pas dans le droit chemin.

Vous languiriez dans la vie interieure, & ne feriez que diminuer, ſans que vous puſſiez preſque vous dire à vous-

même la cauſe ſecrette & profonde de vôtre mal.

Dieu vous a donné une ingenuité , & une candeur , qui lui plaît ſans doute beaucoup , c'eſt ſur ce fondement qu'il veut bâtir cet édifice.

Il veut de vous une ſimplicité qui ſera d'autant plus ſa ſageſſe que ce ne ſera point la vôtre.

Il vous veut petit à vos yeux , & ſoûple dans ſes mains comme un enfant. C'eſt cette enfance ſi contraire à l'eſprit mondain , & ſi recommandable dans l'Evangile que Dieu veut mettre dans vôtre cœur , malgré la contagion qui regne dans le monde , où il eſt ſi inconnu & ſi mépriſé.

C'eſt même par cette ſimplicité ; & cette petiteſſe qu'il veut guérir cette ſageſſe hautaine & défiante , qui ne regne que trop. Vous devez dire comme David , je ſerai encore plus ſimple , plus vil , & plus petit que je ne l'ai été , depuis le moment que je me ſuis donné à Dieu.

Pourvû que vous ſoïez fidele à lire aſſez pour nourrir vôtre cœur , & pour vous inſtruire ; que vous vous recüeilliez de tems en tems , en certains momens dérobez de la journée ; qu'enfin vous

vous aïez des tems reglez pour être avec Dieu ; vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus.

Les choses se presenteront à vous comme d'elles-mêmes. Si vous êtes simple en la présence de Dieu, il ne vous laissera gueres douter.

Mais ce qui peut vous distraire, & arrêter les graces que Dieu verse sur vous comme un torrent, c'est que vous craigniez d'aller trop loin dans le bien, & que vous ne laissiez pas assez faire Dieu aux dépens de vôtre sagesse.

Sur tout ne lui donnez aucunes bornes, il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes choses, que Dieu ne demande peut-être point de vous en la maniere que vous le concevriez, & qui seroit hors de raison ; mais de suivre sans empressement, sans précipitation, & sans mouvement propre, les ouvertures que Dieu vous donnera de moment à autre, pour sanctifier les cœurs de vos amis, & pour leur montrer ce qu'ils doivent à Dieu dans leurs états.

C'est un ouvrage de patience, de foi, & d'attention continuelle. Il y faut une merveilleuse discretion, & il faut bien se garder de suivre là-dessus un

certain zele qui s'échauffe inconsiderément ; mais cette discretion si nécessaire n'est pas celle qu'on s'imagine. C'est une discretion qui ne va point comme celle du monde, à prendre ses mesures avec soi-même, mais seulement à attendre toûjours le moment de Dieu, & à tenir sans cesse les yeux dessus lui, pour ne nous mouvoir qu'à mesure qu'il nous pousse, par les ouvertures que sa providence fournit au dehors, & par les lumieres qu'il nous communique au-dedans.

Il ne demande donc pas, que vous vous excitiez jamais avec inquiétude ; il veut au contraire que vous soïez dans une situation tranquille, mais sans résistance ; en sorte que rien ne vous arrête, ni ne vous retarde quand Dieu voudra agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la grace de l'enfance de Jesus, avec la paix, la confiance, & la joïe du saint Esprit.

Il est certain que quand on a posé les solides fondemens d'une entiere conversion de cœur, d'une exacte pénitence, & d'une sérieuse méditation de toutes les vertus du christianisme en détail, & par rapport à la prati-

que ; pluſieurs perſonnes s'accoûtument peu à peu tellement à toutes ces véritez, qu'à la fin elles les envisagent d'une vûë ſimple, & fixe, ſans avoir beſoin de recommencer toûjours à ſe convaincre de chacune en particulier.

Alors ces veritez ſe réüniſſent toutes dans un certain goût de Dieu ſi pur, & ſi intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'eſt plus preſque l'eſprit qui cherche, & qui raiſonne ; c'eſt la volonté qui aime, & qui ſe plonge dans le bien infini ; mais cet état n'eſt pas le vôtre. Il faut que vous marchiez long-tems par la voïe des pecheurs qui commencent à chercher Dieu. La méditation ordinaire eſt vôtre partage, trop heureux que Dieu daigne vous y admettre.

Marchez donc en eſprit de foi comme Abraham, ſans ſçavoir où vous allez ; contentez-vous du pain quotidien, & ſouvenez-vous que dans le deſert la manne qu'on amaſſoit pour plus d'un jour ſe corrompoit d'abord. Tant il eſt vrai que les enfans de Dieu, doivent ſe renfermer dans l'ordre des graces préſentes, ſans vouloir prévenir les deſſeins de ſa providence ſur eux. Méditez donc puiſque voici pour

vous le tems de méditer tous les myſteres de JESUS-CHRIST, & toutes les vertus de l'Evangile que vous avez ſi long-tems ignorées & contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impreſſion de toutes les maximes mondaines, & que l'eſprit de JESUS-CHRIST n'y laiſſera plus aucune trace de vos anciens préjugez ; alors il faudra examiner l'attrait que la grace vous donnera, & le ſuivre pas à pas, ſans le prévenir. Cependant demeurez en paix dans le ſein de Dieu, comme un petit enfant dans le ſein de ſa mere, & entre ſes bras. Contentez-vous de penſer à vos ſujets de méditations d'une maniere ſimple & aiſée. Laiſſez-vous aller doucement aux veritez qui vous toucheront, & que vous ſentez qui nourriſſent vôtre cœur. Evitez tous les efforts qui échauffent la tête, & qui mettent ſouvent beaucoup moins la pieté dans une volonté pure & droite de s'abandonner à Dieu, que dans une vivacité dangereuſe d'imagination. Fuïez auſſi toutes les réflexions ſubtiles. Bornez-vous à des conſiderations aiſées. Repaſſez-les ſouvent. Ceux qui paſſent trop legerement d'une verité à une autre, ne

nourrissent que leur curiosité & leur inquiétude. Ils se dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vûës. Il faut donner à chaque verité le tems de jetter de profondes racines dans le cœur. L'essentiel est d'aimer. Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup, & à la hâte. Digerez donc à loisir chaque verité, si vous voulez en tirer le suc pour vous en bien nourrir ; mais point de retours inquiêts sur vous-même. Comptez que vôtre Oraison ne sera bonne, qu'autant que vous la ferez, sans vous gêner, sans vous échauffer, & sans être inquiet ; je sçai bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions ; mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, & qu'à les laisser disparoître, pour demeurer attentif à vôtre sujet, chaque fois que vous appercevrez l'égarement de vôtre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire ; & la patience avec laquelle vous les supporterez, sans vous rebuter, vous avancera plus qu'une Oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moïen de vaincre les distractions, est de ne les point attaquer

directement avec chagrin. Ne vous rebutez, ni de leur longueur, ni de leur nombre.

Il n'eſt queſtion maintenant que de vous occuper doucement des ſujets que vous avez pris. Il eſt vrai ſeulement que vous devez rendre cette occupation la plus ſainte que vous pourrez ; & voici comment. Ne vous chargez point d'un grand nombre de penſées différentes ſur chaques ſujets ; mais arrêtez-vous auſſi long-tems à chacune, qu'elle pourra donner quelque nourriture à vôtre cœur. Peu à peu vous vous accoûtumerez à envisager les veritez fixement, & ſans ſauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe & conſtant de chaque verité, ſervira à les aprofondir davantage dans vôtre cœur. Vous acquererez l'habitude de vous arrêter dans vos ſujets par goût, & par acquieſcement paiſible ; au lieu que la plûpart des gens ne font que les conſiderer par un raiſonnement paſſager. Ce ſera le vrai fondement de tout ce que Dieu voudra peut-être faire dans la ſuite en vous. Il y amortira même par là l'activité naturelle de l'eſprit qui voudroit toûjours découvrir des choſes nouvelles, au lieu de s'en-

fonçer davantages dans celles qu'il connoît déja. Il ne faut pourtant pas s'efforcer d'abord pour continuer à méditer une verité, lorsqu'on y trouve plus aucun suc. Je propose seulement de ne la quitter que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour vôtre nourriture. Pour les affections, reservez toutes celles que la vûë de vôtre sujet vous inspirera, & laissez-vous y aller doucement; mais ne vous excitez pas trop à de grands efforts; car ces efforts vous épuiseroient, vous échaufferoient la tête, vous desécheroient même, & en ce qu'ils vous occuperoient trop de vos propres mouvemens, vous donneroient une confiance dangereuse en vôtre propre industrie, pour vous toucher vous-même; enfin ils vous attacheroient trop au goût sensible; & par là vous prépareroient de grands mécomptes, pour le tems où vous serez plus sec. Contentez-vous donc de suivre simplement & sans trop de réflexion, les mouvemens affectueux que Dieu vous donnera à la vûë de vôtre sujet, ou de quelqu'autre verité. Pour les choses d'un autre état plus élevé, n'y songez point. Il y a le tems de chaque chose, & l'impor-

tance eſt de ne le prévenir jamais. C'eſt une des plus grandes regles de la vie ſpirituelle de ſe renfermer dans le moment préſent, ſans regarder plus loin. Vous ſçavez que les Iſraëlites ſuivoient dans le deſert la colomne de nuë, ou de feu, ſans ſçavoir où elle les menoit. Ils ne pouvoient prendre de la manne que pour un jour, le reſte ſe corrompoit. Il n'eſt point queſtion d'aller vîte maintenant. Ne ſongez qu'à poſer les fondemens de l'édifice, & de les biens creuſer par un entier renoncement à vous-même, & par un abandon ſans aucune reſerve aux ordres de Dieu; après cela Dieu élevera ſur ce fondement tel édifice qu'il lui plaira. Livrez-vous à lui, & fermez les yeux. Que cette conduite de Foi, où l'on marche comme Abraham, ſans ſçavoir où l'on va, eſt grande, & qu'elle attire de benediction!

Alors Dieu ſera vôtre guide. Il voïagera lui-même avec vous, comme il eſt dit qu'il s'étoit fait voïageur avec les Iſraëlites, pour les mener pas à pas au travers du deſert juſqu'à la terre promiſe. Que vous ſeriez heureux, ſi vous laiſſiez Dieu prendre poſſeſſion de vous, pour y faire ſelon ſes vûës, &

non selon vôtre goût, tout ce qu'il voudra.

Je suis ravi d'apprendre que vôtre fidelité pour Dieu augmente, quoique vous n'aïez point de ferveur, & de goût sensible. Cet attachement à Dieu tout sec, tout nud, est bien plus pur. Dieu vous aime beaucoup de vous mener par ce chemin qui est raboteux; & où il faut grimper, sans regarder jamais derriere soi; mais qui est le plus droit pour arriver à lui. Ne laissez pas de goûter avec une simplicité d'enfant à la mamelle, toutes les douceurs que la misericorde divine fera couler sur vous: car la sécheresse, & l'onction, tout est également utile, quand c'est Dieu qui donne. Tout ce qui vient de lui, est bon. Tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, & que Dieu aime. Qu'il regne seul, à lui seul soit la gloire.

Qu'il fasse sa volonté en nous, & sur nous, & au dépens de nous. Qu'il la fasse sur la terre, comme dans le Ciel.

Nôtre impatience contre nous-mêmes dans nos défauts, vient de plusieurs causes. Elle vient d'un amour propre, qui nous fait croire que nous pouvons parvenir à la perfection, par

le manquement de confiance en Dieu ; & de ce qu'on oublie l'état d'où il nous a retiré, quand il nous a appellez à lui pour le servir. La perfection en tant qu'elle est nôtre ornement & nôtre propre excellence, n'est pas la fin que nous devons nous proposer ; c'est de plaire à Dieu, & d'augmenter en amour.

Quelle assurance de bonheur n'aura-t-on point, quand on n'a plus de volonté que celle de Dieu, & que tout ce qui arrive, nous convient par cette foi vive, qui nous y fait trouver l'ordre & la volonté de Dieu. Les inquiétudes que l'on a de ne point avancer dans l'Oraison, viennent souvent du fond d'orgüeil, qui nous fait souhaiter ce qui est plus parfait par un retour sur nous-mêmes. L'abandon à Dieu en quelque état qu'il veüille que nous demeurions, est plus pur & plus tranquille.

Qu'il est juste que l'homme souffre, ô mon Dieu, lui qui a peché. Il doit expier ses crimes ; puisque vous avez souffert, lorsque vous êtes venu lui en obtenir le pardon.

Le plus grand gain que nous puissions faire ; c'est de nous perdre en Dieu, puisque c'est le seul moïen de trouver Dieu. L'esprit de la Croix est

l'esprit de JESUS-CHRIST; & l'esprit de JESUS-CHRIST est le seul qui nous fasse parvenir à plaire à son Pere.

Il n'est convenable à un bon Chrétien de souhaiter de voir finir sa vie, que quand on en voit la misere par rapport à sa fragilité, & non pas par rapport aux malheurs que Dieu permet qui nous arrivent.

S'il est vrai que la voïe qui conduit à la gloire avec JESUS-CHRIST, sont les souffrances, il faut que j'aime bien peu cette gloire, ou que j'aïe bien peu de foi, lorsque je sens en moi une si grande résistance à souffrir.

Qu'il est aisé de s'humilier devant Dieu, quand on considere sa grandeur, & nôtre bassesse; mais qu'il faut être fidele à la grace pour avoir une veritable humilité devant les hommes, & pour parvenir à souhaiter d'être méprisé devant les hommes pour l'amour de Dieu!

JESUS a vêcu, comme doit vivre l'homme dans les voïes d'anéantissement, & de mépris continuels.

O JESUS méprisé, persecuté, crucifié, vous vous êtes mis à ma place; c'est à moi pecheur à souffrir toutes les

peines dûës à mon peché ; & c'est à vous de vivre dans la gloire. Dieu ne peut rien voir de grand que ce qui a une conformité avec J. C. crucifié.

DE LA PERFECTION *Chrétienne.*

LA perfection chrétienne n'a point les rigueurs, les ennuis, & les contraintes qu'on s'imagine : elle demande qu'on soit à Dieu du fond du cœur ; & dès qu'on est ainsi à Dieu du fond du cœur, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sans partage, sont toûjours contens ; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, & veulent faire pour lui tout ce qu'il veut. Ils se dépoüillent de tout, & trouvent le centuple dans ce dépoüillement. La paix de la conscience la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joïe de voir toûjours croître la lumiere dans son cœur ; enfin le dégagement des craintes & des desirs tyraniques du siécle, font ce centuple de bonheur que les veritables enfans de Dieu possedent au milieu des croix, pourvû qu'ils soient fideles.

Ils se sacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus. Ils souffrent, mais ils veulent souffrir, & ils préferent la souffrance à toutes les fausses joïes du monde. Leurs corps ont des maux cuisans. Leur imagination est troublée. Leur esprit tombe en langueur, & en défaillance; mais leur volonté est ferme, & tranquille dans le plus intime d'elle-même, & elle dit sans cesse, *Amen* à tous les coups dont Dieu la frape pour la sacrifier.

Ce que Dieu demande de nous, est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui & aucune créature. C'est une volonté souple dans ses mains, qui ne desire que ce que Dieu desire, & ne rejette que ce qu'il rejette. Qui veüille sans réserve tout ce qu'il veut, & qui ne veüille jamais sous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette disposition, tout est salutaire, & les amusemens dont on use avec simplicité dans le besoin pour se délasser, se tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui se donne à Dieu, il est délivré de ses passions, des jugemens des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides & miserables raille-

tries, des malheurs que le monde attribuë à la fortune, de l'infidelité, & de l'inconſtance des amis, des artifices & des piéges des ennemis, de ſa propre foibleſſe, de la miſere, & de la brieveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachez aux plaiſirs criminels, & enfin de l'éternelle condamnation de Dieu.

Le chrétien eſt délivré de cette multitude innombrable de maux, puiſque mettant ſa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut; & il trouve ainſi ſa conſolation par la foi, & par conſéquent par l'eſperance au milieu de toutes ſes peines. Quelle foibleſſe ſeroit-ce donc de craindre de ſe donner à Dieu, & de s'engager trop avant dans un état ſi deſirable!

Heureux ceux qui ſe jettent tête baiſſée, & les yeux fermez entre les bras du pere des miſericordes, & du Dieu de toute conſolation, comme parle ſaint Paul: Alors on ne deſire plus rien que de connoître ce que l'on doit à Dieu, & on ne craint rien davantage, que de ne voir pas aſſez ce qu'il demande. Si-tôt qu'on découvre une

lumiere nouvelle dans sa Loi, on est transporté de joïe, comme un avare qui a trouvé un trésor.

Le vrai Chrétien de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, & ne veut rien de tout ce qui lui manque. Plus il aime Dieu, plus il est content; & la plus haute perfection loin de le surcharger, rend son joug plus leger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu. C'est craindre d'être trop heureux. C'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses. C'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolation dans l'amour de Dieu, & trop de détachement pour les passions qui nous rendent miserables.

Méprisons donc les choses de la terre, pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument; car quand on est déja dans une vie honnête & reglée, il n'y qu'à changer le fond de son cœur, en aimant, & nous ferons à peu près les mêmes choses que nous faisions; car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées; mais nous ferons pour servir

Dieu ce que nous faisons pour servir & pour plaire au monde, & pour nous contenter nous-même. Il y aura seulement cette difference, qu'au lieu d'être devoré par nôtre orgüeil, par nos passions tyranniques, & par la censure maligne du monde; nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec esperance en Dieu; la confiance nous animera. L'attente des biens éternels qui s'approchent pendant que ceux d'ici-bas nous échapent, nous soûtiendra au milieu des peines. Nôtre amour pour Dieu qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des aîles pour voler dans sa voïe, & pour nous élever au-dessus de toutes nos miseres. Si nous avons de la peine à le croire, l'experience nous en convaincra. *Venez, voïez, & goûtez*, dit David, *combien le Seigneur est doux.*

Quand la pieté est prise par le principe fondamental de la conformité à la volonté de Dieu sans consulter le goût, ni le temperamment, ni les saillies d'un zele excessif; elle est simple, douce, commode, aimable, discrete, & libre dans toutes ses démarches; on vit à peu prés comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austerité, d'une

d'une maniere loüable & aisée, mais avec une sujettion perpetuelle à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu, à qui l'on sacrifie tous les mouvemens irreguliers de la nature. C'est là l'adoration en esprit & en verité, que JESUS-CHRIST & son Pere cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, & plûtôt l'ombre que la verité.

Le Fils de Dieu dit en general à tous les Chrétiens sans exception, *que celui qui veut être mon Disciple, porte sa croix, & qu'il me suive*. La voïe large conduit à la perdition. Il faut suivre la voïe étroite, où le petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence, qui emportent le roïaume du Ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, n'être point du monde qui est maudit à cause de ses scandales.

Ces veritez éfraïent bien des gens; & cela, parce qu'ils connoissent simplement ce que la religion fait faire, sans connoître ce qu'elle inspire; ils ignorent l'esprit d'amour, qui rend le joug leger. Et ils ne sçavent pas que cette Religion nous conduit à la plus haute per-

fection par un sentiment de paix, & d'amour qui en adoucit tous les maux.

Ceux qui sont à Dieu sans partage, sont toûjours heureux, ils éprouvent que le joug de JESUS-CHRIST est doux & leger ? qu'on trouve en lui le repos de l'ame, & qu'il soulage ceux qui sont chargez & fatiguez, comme il l'a promis lui-même. Mais quel malheur à ces ames lâches & timides qui sont partagées entre Dieu & le monde. Elles veulent, & ne veulent pas. Elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions & par leurs remords. Elles craignent les jugemens de Dieu, & ceux des hommes. Elles ont horreur du mal, & honte du bien. Elles ont les peines de la vertu sans en goûter les consolations. Ah ! si elles avoient un peu de courage pour mépriser les vains discours, les froides railleries, & les témeraires censures des hommes, quelle paix ne goûteroient-elles pas dans le sein de Dieu.

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu & de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de nôtre cœur de vouloir toûjours demeurer où l'on est : La vie entiere ne nous est donnée que pour nous avan-

cer à grand pas vers nôtre patrie celeste. Le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse, & l'éternité s'avance déja pour nous recevoir. Pourquoi tardons-nous à marcher. Pendant que la lumiere du Pere des misericordes nous éclaire, hâtons-nous d'arriver au roïaume de Dieu.

Le seul premier commandement de la Loi suffit pour faire évanoüir en un moment tous les prétextes qu'on pourroit prendre de faire des réserves avec Dieu. *Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de toutes vos forces, & de toutes vos pensées.* Voïez combien de termes joints ensemble par le saint Esprit, pour prévenir toutes les réserves que l'ame pourroit vouloir faire au préjudice de cet amour jaloux & dominant. Tout n'est pas trop pour lui. Il faut bien l'aimer, & non seulement de toute l'étenduë, & de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourrat-on donc croire qu'on l'aime, si on ne peut se resoudre de penser à sa Loi, & de s'appliquer de suite à accomplir sa sainte volonté.

Ceux qui craignent de découvrir trop

clairement ce que cet amour demande ; se mocquent, s'ils veulent nous faire accroire qu'ils ont cet amour si vigilant & si appliqué.

Il n'y a qu'une seule maniere d'aimer Dieu, c'est de ne faire aucune démarche qu'avec lui, & pour lui, & de suivre avec un cœur genereux tout ce qu'il inspire.

Ceux qui vivent dans des retranchemens, mais qui voudroient bien être un peu du monde, croïent que ce n'est rien ; cependant ils courent risque d'être du nombre de ces tiédes, dont il est dit que Dieu les vomira.

Dieu supporte impatiemment ces ames lâches, qui disent en elles-mêmes ; j'irai jusques-là, & jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son Créateur ! Que diroit un Roi d'un sujet, ou un Maître des gens qui les servent, s'ils ne vouloient les servir qu'à leur mode, s'ils craignoient de trop s'affectionner à leur service, & à leurs interêts, & s'ils avoient honte de paroître aux yeux du public, s'attacher à eux. Mais plûtôt que dira le Roi des Rois, si nous faisons comme ces lâches serviteurs. N'est-il pas horrible que les hommes veüillent tout ha-

zarder pour l'Eternité, plûtôt que de se gêner dans leurs mauvaises inclinations. Cependant rien n'est plus ordinaire. Le tems s'approche, il vient, le voilà, hâtons-nous de le prévenir. Aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point, & qui empêche de vieillir tous ceux qui n'aiment qu'elle. Méprisons ce monde malheureux, qui tombe déja en ruine de toutes parts. Ne voïons-nous pas depuis tant d'années les personnes qui étoient dans les premieres places, surprises par la mort? Ce monde auquel on est si attaché, on en va sortir. Il est lui-même la misere, la vanité, la folie. Ce n'est qu'un fantôme & qu'une figure qui passe, comme dit S. Paul.



DE LA SIMPLICITÉ.

IL y a une ſimplicité qui eſt un défaut ; & il y a une ſimplicité qui eſt une merveilleuſe vertu.

La ſimplicité eſt ſouvent un défaut de diſcernement, & une ignorance des égards qu'on doit à chaque perſonne. Quand on parle dans le monde d'une perſonne ſimple ; on veût dire un eſprit court, credule & groſſier.

La ſimplicité qui eſt une vertu, loin d'être groſſiere, eſt quelque choſe de ſublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, ſentent quand ils la bleſſent, la remarquent en autrui, & ſentent ce qui eſt neceſſaire pour la pratiquer ; mais ils auroient de la peine à dire préciſément ce que c'eſt que cette vertu.

On peut dire là-deſſus, ce que le petit livre de l'Imitation dit de la componction du cœur, il vaut mieux la pratiquer que ſçavoir la définir.

La ſimplicité eſt une droiture de l'ame qui ôte tout retour inutile ſur elle-même, & ſur ſes actions. Elle eſt differente de la ſincerité. La ſincerité eſt une

vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sinceres sans être simples. Ils ne disent rien qu'ils ne croïent vrai. Ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont ; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas. Ils sont toûjours à s'étudier eux-mêmes , à compasser toutes leurs paroles & toutes leurs pensées , & à repasser tout ce qu'ils ont fait , dans la crainte d'avoir fait trop , ou trop peu.

Ces gens là sont sinceres , mais ils ne sont pas simples. Ils ne sont pas à leur aise avec les autres , & les autres ne sont pas à leur aise avec eux. On n'y trouve rien d'aisé , rien de libre , rien d'ingenu , rien de naturel. On aimeroit mieux des gens moins reguliers & plus imparfaits , qui fussent moins composez. Voilà le goût des hommes , & celui de Dieu même. Il veut des ames qui ne soient point occupées d'elles-mêmes avec inquiétude , & comme toûjours au miroir pour se composer.

Etre tout occupé des créatures sans faire jamais aucune réflexion sur soi , c'est l'état d'aveuglement de certaines personnes étourdies , que le présent &

le ſenſible entraînent toûjours. C'eſt l'extrêmité oppoſée à la ſimplicité. Etre toûjours occupé de ſoi dans tout ce qu'on a à faire, ſoit pour les créatures, ſoit pour Dieu; c'eſt l'autre extrêmité, qui rend l'ame ſage à ſes propres yeux, toûjours reſervée, pleine d'elle-même, inquiéte ſur les moindres choſes qui peuvent troubler la complaiſance, qu'elle a en elle-même. Voilà la fauſſe ſageſſe, qui n'eſt avec toute ſa gravité gueres moins vaine, & gueres moins folle que la folie des gens qui ſe jettent tête baiſſée dans tous les plaiſirs. L'une eſt enyvrée de tout ce qu'elle voit au-dehors; l'autre eſt enyvrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au-dedans. Mais, enfin, ce ſont deux yvreſſes.

L'yvreſſe de ſoi-même eſt encore pire que celle des choſes exterieures. Par ce qu'elle paroît une ſageſſe, & qu'elle ne l'eſt pas; on ſonge moins à s'en guérir, on s'en fait honneur; elle eſt approuvée, on y met une force qui éleve au-deſſus du reſte des hommes. C'eſt une maladie ſemblable à la freneſie, on ne la ſent pas, on eſt à la mort, & on dit je me porte bien.

Quand on ne fait point de retours

ſur ſoi, à force d'être entraîné par les objets exterieurs, on eſt étourdi; au contraire quand on en fait trop, c'eſt une conduite forcée, & contraire à la ſimplicité.

La ſimplicité conſiſte en un juſte milieu, où l'on n'eſt ni étourdi, ni trop composé. L'ame n'eſt point entraînée par l'exterieur, en ſorte qu'elle ne puiſſe pas faire les réflexions qu'il faut faire; mais auſſi elle retranche les retours ſur ſoi, qu'un amour propre inquiet & jaloux de ſa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une ame qui voit immédiatement devant elle, pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point ſon tems à trop raiſonner ſur ſes pas, à les étudier, à regarder ſans ceſſe ceux qu'elle a déja faits, eſt la veritable ſimplicité.

Voici donc le progrés de l'ame. Le premier degré eſt celui, où elle ſe déprend des choſes exterieures, pour rentrer au-dedans d'elle-même, & pour s'occuper de ſon état pour ſon propre interêt. Juſques-là, il n'y a encore rien que de naturel, c'eſt un amour propre, ſage, qui veut ſortir de l'enyvrement des choſes exterieures.

Dans le ſecond degré, l'ame joüit

de la vûë d'elle-même, & de celle de Dieu qu'elle craint. Voilà un foible commencement de la véritable ſageſſe ; mais elle eſt encore enfoncée en elle-même, elle ne ſe contente pas de craindre Dieu, elle veut être aſſurée qu'elle le craint ; elle craint de ne le pas craindre ; ſans ceſſe elle revient ſur ſes propres actes. Ces retours ſi inquiets, & ſi multipliez ſur ſoi-même, ſont encore bien éloignez de la paix, & de la liberté qu'on goûte dans l'amour ſimple ; mais ce n'eſt pas encore le tems de goûter cette liberté ; il faut que l'ame paſſe par le trouble ; & qui voudroit d'abord la mettre dans la liberté de l'amour ſimple, courreroit riſque de l'égarer.

Le premier Homme voulut d'abord ſortir de lui-même ; c'eſt ce qui le fit tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il a fait en s'égarant ; c'eſt-à-dire, qu'aïant paſſé de Dieu aux objets exterieurs ; en rentrant d'abord en ſoi-même, il repaſſe auſſi des objets exterieurs en Dieu, en rentrant au fond de ſon cœur.

Il faut donc dans la conduite ordinaire laiſſer quelque tems une ame pé-

nitente aux priſes avec elle-même dans une rigoureuſe recherche de ſes miſeres, avant que de l'introduire dans la liberté des enfans de Dieu bien-aimez. Tant que l'attrait & le beſoin dure, il faut nourrir l'ame de ce pain de tribulation & d'angoiſſe. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque choſe de plus pur, il faut ſuivre ſans perdre le temps, & comme pas à pas l'operation de ſa grace; alors l'ame commence à entrer dans la ſimplicité.

Dans le troiſiéme dégré, elle n'a plus ſes retours inquiets ſur elle-même; elle commence à regarder Dieu plus ſouvent qu'elle ne ſe regarde elle-même; & inſenſiblement elle tend à s'occuper de Dieu par un amour véritable & ſincere; ainſi l'ame qui ne penſoit point autrefois à elle-même, parce qu'elle étoit toûjours entraînée par les objets exterieurs qui excitoient ſes paſſions, & qui dans la ſuite a paſſé par une ſageſſe qui la rappelloit ſans ceſſe à elle-même d'une maniere inquiéte, vient enfin peu à peu à un autre état, où Dieu fait ſur elle ce que les objets exterieurs faiſoient autrefois; c'eſt-à-dire qu'il l'entraîne, & la déſoccupe

des ſoins exceſſifs qu'elle avoit d'elle-même en l'occupant de lui.

Plus l'ame eſt docile & ſouple pour ſe laiſſer entraîner ſans reſiſtance, ni retardement, plus elle avance dans la ſimplicité; ce n'eſt pas qu'elle devienne aveugle ſur ſes défauts, & qu'elle ne ſente ſes infidelitez; elle les ſent plus que jamais; elle a horreur des moindres fautes; ſa lumiere augmente toûjours pour découvrir ſa corruption; mais cette connoiſſance ne lui vient plus par des retours inquiets ſur elle-même; c'eſt par la lumiere de Dieu préſent, qu'elle ſe voit contraire à ſa pureté infinie.

Ainſi elle eſt libre dans ſa courſe, parce qu'elle ne s'arrête point pour ſe compoſer avec art. Encore une fois, cette ſimplicité merveilleuſe ne convient point aux ames qui ne ſont point encore purifiées par une ſolide pénitence; car elle ne peut être que le fruit du détachement total de ſoi-même, & d'un amour pour Dieu ſans reſerve; mais on y parvient peu à peu; & quoique les ames qui ont beſoin de pénitence pour s'arracher aux vanitez du monde, doivent faire beaucoup de réflexions ſur elles-mêmes, je

crois néanmoins, que selon les ouvertures que la grace donne, il faut les empêcher de tomber dans une certaine occupation excessive, & inquiéte d'elles-mêmes, qui les gênent, qui les troublent, qui les embarassent, & qui les retardent dans leurs courses. Elles sont enveloppées, comme un voïageur qui seroit enveloppé de tant de manteaux l'un sur l'autre, qu'il ne pourroit marcher. Les trop grands retours sur soi produisent dans les ames foibles la superstition & le scrupule, qui sont pernicieux; & dans les ames qui sont naturellement fortes, une sagesse présomptueuse, qui est incompatible avec l'esprit de Dieu. Tout cela est contraire à la simplicité, qui est libre, droite & genereuse, jusqu'à s'oublier presque elle-même, pour se livrer à Dieu sans reserve.

O que les démarches d'une ame délivrée de ces retours, bas, & inquiets sont nobles, qu'elles sont grandes, qu'elles sont hardies.

Si un homme veut que son ami soit simple & libre avec lui, ensorte qu'il semble s'oublier lui-même dans ce commerce d'amitié, à combien plus forte raison Dieu qui est le vrai ami, veut-il

que l'ame ſoit preſque ſans retour, ſans inquiétudes, ſans gêne, ſans reſerve dans cette douce & intime familiarité qu'il lui prépare.

C'eſt cette ſimplicité qui fait la perfection des vrais enfans de Dieu ; c'eſt le but auquel on doit tendre, & auquel on doit ſe laiſſer conduire. Le grand obſtacle à cette bienheureuſe ſimplicité eſt la fauſſe ſageſſe du ſiecle, qui ne veut confier rien à Dieu ; qui veut tout faire par ſon induſtrie, tout arranger pour elle-même, & ſe mirer ſans ceſſe dans ſes ouvrages. Cette ſageſſe eſt une folie, ſelon ſaint Paul ; & la vraïe ſageſſe qui conſiſte à ſe livrer à l'eſprit de Dieu ſans retours inquiets ſur ſoi, eſt une folie aux yeux des inſenſez mondains.

Quand un Chrétien n'eſt pas encore pleinement converti, il faut ſans ceſſe lui demander d'être ſage ; quand il eſt pleinement converti, il faut commencer à craindre qu'il ne ſoit trop ſage, il faut lui inſpirer cette ſageſſe ſobre & temperée, dont parle ſaint Paul ; enfin s'il veut s'avancer vers Dieu, il faut qu'il ſe perde pour ſe retrouver, il faut dompter cette ſageſſe propre qui ſert d'apui à la nature dé-

ſiente ; il faut avaler le calice amer de la folie de la croix , qui tient lieu de martyre aux ames genereuſes qui ne ſont point deſtinées à répandre leur ſang , comme les premiers Chrétiens. Le retranchement des retours inquiets & intereſſez ſur ſoi , met l'ame dans une paix & dans une liberté inexplicable , c'eſt la ſimplicité. Il eſt aiſé de voir de loin qu'elle doit être merveilleuſe; mais la ſeule experience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On eſt comme un petit enfant dans le ſein de ſa mere ; on ne veut plus , & on ne craint plus rien pour ſoi en ce monde. On ſe laiſſe tourner en tous ſens avec cette pureté de cœur. On ne ſe met plus en peine de ce que les autres croiront de nous , ſi ce n'eſt qu'on évite par charité de les ſcandaliſer. On fait dans le moment toutes ſes actions , le mieux qu'on peut , avec une attention douce , libre , gaïe , & on s'abandonne pour le ſuccés. On ne ſe juge plus ſoi-même , & on ne craint point d'être jugé , comme ſaint Paul le dit lui-même.

Tendons donc à cette aimable ſimplicité ; qu'il nous reſte de chemin pour y parvenir. Plus nous en ſommes éloi-

gnez, plus il nous faut hâter pour avancer à grand pas vers elle. Bien-loin d'être ſimples, la plûpart des Chrétiens ne ſont point ſinceres ; ils ſont non ſeulement composez, mais faux & diſſimulez avec le prochain, & avec eux-mêmes. Mille petits détours, mille inventions pour donner indirectement des contorſions à la verité. Hélas! *tout homme eſt menteur*, ceux-mêmes qui ſont naturellement droits, ſinceres, ingenus, & qui ont ce qui s'appelle un naturel ſimple & aiſé en tout, ne laiſſent pas d'avoir une application délicate & jalouſe ſur eux-mêmes, qui nourrit ſecretement l'orgüeil, & empêche la vraïe ſimplicité.

Mais, dira-t-on, comment pourrai-je m'empêcher d'être occupé de moi ; c'eſt une foule de retours ſur moi-même, qui m'inquiétent, qui me tyranniſent, & qui me cauſent une tres-vive ſenſibilité.

Je ne demande que ce qui eſt volontaire. Ne ſoiez jamais volontairement dans les retours inquiets & jaloux, cela ſuffira, vôtre fidelité à y renoncer toutes les fois que vous les appercevrez, vous en délivrera peu à peu ; mais n'allez pas attaquer de fond ces pen-

ſées, ne cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre ; vous les irriteriez.

Un effort continu, pour répouſſer les penſées qui nous occupent trop vivement de nous, & de nos interêts, ſeroit une occupation de nous-mêmes continuelle, qui nous diſtrairoit de la préſence de Dieu, & des devoirs qu'il nous veut faire accomplir.

Le principal eſt d'avoir ſincerement abandonné entre les mains de Dieu tous nos interêts, de plaiſirs, de commoditez, de réputation. Quiconque met tout au pis aller, & qui accepte ſans reſerve tout ce que Dieu peut lui donner dans ce monde d'humiliation ; de peines, & de preuves, ſoit au-dehors, ſoit au-dedans, commence à s'endurcir contre ſoi-même; il ne craint point de n'être pas approuvé, & de ne pouvoir éviter la critique des hommes ; il n'a plus de délicateſſe ; & s'il en a une involontaire, il la mépriſe, & la gourmande ; il l'a traite ſi rudement pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminuë bien-tôt.

Cet état de paix, d'acceptation, & d'acquieſcement perpetuel, fait la vraïe liberté ? & cette liberté produit la ſimplicité parfaite.

Une ame qui ne se soucie point d'elle avec trop d'inquiétude, n'a plus que de la candeur, elle va tout droit sans s'embarasser; sa voïe va toûjours s'élargissant à l'infini, à mesure que son renoncement & son oubli d'elle-même s'augmente, sa paix est profonde comme les abîmes de la mer au milieu de ses peines.

Mais tandis qu'on tient encore trop à soi, on est toûjours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour propre. Heureux celui qui n'est plus à soi, mais à Dieu.

J'ai déja remarqué que le monde est de même goût que Dieu, pour s'accommoder d'une noble simplicité qui s'oublie elle-même.

Le monde goûte dans ses enfans corrompus comme lui, les manieres libres & aisées, d'une personne qui ne paroît point occupée de soi; c'est qu'en effet, rien n'est plus grand que de se perdre de vûë soi-même pour Dieu, & pour se considerer en lui.

Mais cette simplicité est déplacée dans les enfans du siécle; car ils ne sont distraits d'eux-mêmes, qu'à force d'être entraînez par des objets encore plus vains.

Cependant cette ſimplicité, qui n'eſt qu'une fauſſe image de la veritable, ne laiſſe pas d'en repréſenter la grandeur.

Ceux qui ne peuvent trouver le corps courent aprés l'ombre, & cette ombre, toute ombre qu'elle eſt, les charme, parce qu'elle reſſemble un peu à la verité qu'ils ont perduë. Voilà ce qui fait le charme de la ſimplicité, lors même qu'elle eſt hors de ſa place.

Une perſonne pleine de défauts, qui n'en veut cacher aucuns; qui ne cherche jamais à éblouïr, qui n'affecte jamais ni talens, ni vertu, ni bonne grace; qui paroît ne ſonger pas plus à elle-même qu'à autrui; qui ſemble avoir perdu le *moi*, dont on eſt ſi jaloux; & qui eſt comme étrangere à l'égard de ſoi-même; eſt une perſonne qui plaît infiniment malgré ſes défauts; c'eſt que l'homme eſt charmé par l'image d'un ſi grand bien: Cette fauſſe ſimplicité eſt priſe pour la veritable. Au contraire une perſonne pleine de talens, de vertus acquiſes, & de graces exterieures; ſi elle eſt trop compoſée, ſi elle paroît toûjours attentive à elle-même, ſi elle affecte les meilleures choſes, c'eſt une perſonne dégoûtante, ennuïeuſe, & contre laquelle chacun ſe revolte.

Rien n'eſt donc ni meilleur, ni plus grand que d'être ſimple ; c'eſt-à-dire, jamais occupé de ſoi ſans neceſſité. Les créatures à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous font jamais véritablement ſimples.

On peut par naturel être moins jaloux ſur certains honneurs, & ne ſe gêner point dans ſes actions par certaines réflexions ſubtiles & inquiétes ; mais enfin on ne cherche les créatures que pour ſoi, & on ne s'y oublie jamais veritablement ſoi-même, car on ne s'y attache que pour en joüir, c'eſt-à dire les rapporter à ſoi.

Mais dira-t-on, faudra-t-il ne ſonger jamais à ſoi, ni à aucune des choſes qui nous interreſſent, & ne parler jamais de nous. Non, non, il ne faut point ſe mettre dans cette gêne ; en voulant être ſimple, on s'éloigneroit de la ſimplicité, en s'attachant ſcrupuleuſement à la pratique de ne jamais parler de ſoi, par la crainte de s'en occuper, & d'en dire quelques paroles.

Que faut-il donc faire ? ne rien faire de reglé là-deſſus, mais ſe contenter de n'affecter rien. Quand on a envie de parler de ſoi, par une recherche de ſoi-

même, il n'y a qu'à mépriser cette vaine démangeaison, en s'occupant simplement, ou de Dieu, ou des choses qu'il veut qu'on fasse ; ainsi la simplicité consiste à n'avoir point de mauvaises hontes, ni de fausses modesties, non plus que de complaisances vaines, & d'attention sur soi-même. Quand la pensée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laisser tomber tout court ce vain retour sur soi-même. Quand au contraire, on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il ne faut point trop raisonner, il n'y a qu'à aller droit au but. Mais que pensera-t-on de moi ; on croira que je me vante sottement ; mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre interêt. Toutes ces réflexions inquiétes ne méritent pas de nous occuper un seul moment ; parlons genéreusement & simplement de nous comme d'autrui, quand il en est question ; c'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui dans ses épîtres ; pour sa naissance il déclare qu'il est Citoïen Romain, il en fait valoir les droits, jusqu'à faire peur à son Juge ; il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les Apô-

tres ; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçû pour le Ministere ; qu'il a plus travaillé & plus souffert qu'eux ; qu'il a resisté en face à saint Pierre, parce qu'il étoit reprehensible ; qu'il a été ravi jusqu'au troisiéme Ciel, qu'il n'a rien à se réprocher dans sa conscience ; qu'il est un vase d'élection pour éclairer les Gentils ; enfin il dit aux Fideles, *soïez mes imitateurs, comme je le suis de* Jesus-Christ. Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi. Saint Paul en dit les choses les plus hautes, sans en paroître ni ému, ni occupé de lui. Il se raconte, comme on raconteroit une histoire depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire & de faire de même ; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire simplement. Tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, & il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le tems, mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment, & ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte qui vient d'une mauvaise gloire : la mauvaise gloire se

cache souvent sous un air modeste & reservé. On ne veut pas montrer ce qu'on a de bon, mais on est bien aise que les autres le découvrent pour avoir l'honneur tout ensemble, & de ses vertus, & du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi, ou de parler de soi, il faut prendre conseil de la personne qui peut connoître le degré de grace, où l'on est. Par-là vous éviterez de vous conduire, & de vous juger vous-même, ce qui est une source de benedictions.

C'est donc à l'homme pieux & éclairé, dont nous prenons conseil à décider, si le besoin de parler de soi est veritable ou imaginaire; son examen & sa décision nous épargnent beaucoup de retours sur nous-mêmes. Il examinera, si le prochain à qui nous devons parler, est capable de porter sans scandale cette liberté, & cette simplicité à parler de nous avantageusement, & sans façon dans le vrai besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, & faire selon sa lumiere présente ce qu'on croit le meilleur, mais sans hesiter; car l'hesita-

tion embroüilleroit. Il faut d'abord prendre ſon parti, quand même on le prendroit mal, le mal ſe tourneroit à bien par la droite intention, & Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait faute de conſeil, en nous abandonnant à la ſimplicité de ſon eſprit.

Pour toutes les manieres de parler contre ſoi-même, je n'ai garde ni de les blâmer, ni de les conſeiller. Quand elles viennent par voïe de ſimplicité, de la haine & du mépris que Dieu nous inſpire pour nous-mêmes, elles ſont merveilleuſes, & c'eſt ainſi que je les regarde dans un ſi grand nombre de Saints.

Mais communément le plus ſimple & le plus ſûr, eſt de ne parler jamais de ſoi ni en bien, ni en mal ſans beſoin ; l'amour propre aime mieux les injures que le mépris & le ſilence.

Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de ſoi, on eſt bien prêt à ſe racommoder avec ſoi-même, comme les amans inſenſez qui ſont prêts à recommencer leurs folies, lorſqu'ils paroiſſent dans le plus horrible déſeſpoir contre la perſonne, dont ils ſont paſſionnez.

Pour

Pour les défauts nous devons être attentifs à les corriger ſuivant l'état interieur où nous ſommes. Il y a autant de manieres différentes à veiller pour ſa correction, qu'il y a de differens états de la vie interieure. Chaque travail doit être proportionné à l'état où l'on ſe trouve, mais en genéral, il eſt certain que nous deracinerons plus nos défauts par le recüeillement, par l'extinction de tous deſirs trop violens & exceſſifs, & de toutes repugnances volontaires; enfin par l'amour & par l'abandon à Dieu, que par les réflexions inquiétes ſur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle, & que nous ne retardons point ſon action, l'ouvrage va bien vîte.

Cette ſimplicité ſe répand juſques ſur l'exterieur. Comme on eſt interieurement dépris de ſoi-même, par le retranchement de tous les détours volontaires & trop grands, on agit plus naturellement.

L'art tombe avec les réflexions. On agit ſans penſer preſque à ſoi ni à ſon action, par une certaine droiture de volonté, qui eſt inexplicable à ceux qui n'ont pas l'experience.

Alors les défauts se tournent à bien ; car ils humilient sans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque action au-dehors, ou il ôte ces défauts, ou il les met en œuvre par ses desseins, ou il empêche que les gens sur qui on doit agir, n'en soient rebutez.

Mais enfin, quand on est veritablement dans cette simplicité interieure, tout l'exterieur en est plus ingenu, plus naturel ; quelquefois même il paroît moins modeste que certains exterieurs plus graves & plus composez : mais cela ne paroît qu'aux personnes d'un mauvais goût, qui prennent l'affectation du monde pour la modestie même, & qui n'ont pas l'idée de la vraïe simplicité.

Cette vraïe simplicité paroît quelquefois un peu negligée & moins reguliere, mais elle a un goût de candeur & de verité qui se fait sentir. Je ne sçai quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de guai, de paisible qui charme, quand on le voit de prés, de suite, avec des yeux purs.

O qu'elle est aimable cette simplicité ! Qui me la donnera ? je quitte tout

pour elle, c'eſt la perle de l'Evangile; O qui la donnera à tous ceux qui ne veulent qu'elle! Sageſſe mondaine vous la mépriſez, & elle vous mépriſe; folle ſageſſe vous ſuccomberez, & les enfans de Dieu déteſteront cette prudence, qui n'eſt que mort, comme dit l'Apôtre.

Que le cœur eſt à l'aiſe, quand Dieu ouvre à une ame la voïe de ſimplicité; on eſt content d'être libre, content d'être aſſujetti; on eſt prêt à parler; on eſt prêt à ſe taire. Quand on ne peut dire des choſes édifiantes, on dit des riens d'auſſi bon cœur. Par là on ſe délaſſe, & on délaſſe les autres. Mais vous aimeriez mieux quelque choſe de plus ſolide, dites-vous; Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puiſqu'il choiſit ce que vous ne choiſiriez pas vous-même. Son goût eſt meilleur que le vôtre; c'eſt que les vertus même ont beſoin d'être purifiées dans leurs exercices, par les contre-tems que la Providence leur fait ſouffrir. C'eſt Dieu qui vous a donné le goût des choſes ſolides, & c'eſt le goût qu'il veut mortifier en vous. Portez cette volonté ſimple d'accomplir celle de Dieu, par tout où la Providence vous conduira;

Cherchez-le dans ces heures qui vous paroiſſent ſi vuides, & elles ſeront pleines pour vous de la douceur de ſa préſence qui ſe fera ſentir à vôtre cœur. Elle vous ſera plus agréable que tous les plaiſirs qui vous ſeront offerts.



SUR L'EXAMEN DE *la Conscience, & les actions de la Journée.*

SOïez fidele à l'examen de la conscience, & rendez-le tendre & attentif par des retours sur nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, à qui vous demanderez lumiere, contrition, & une conversion entiere par de courtes prieres. Faites-moi connoître, Seigneur, jusqu'aux moindres fautes, par lesquelles je vous ai offensé. Lavez-moi de plus en plus, ô mon Dieu, purifiez-moi encore une fois de mes offenses. Faites-moi part de l'horreur que vous avez pour le peché, & rendez-moi plus fort que jamais. Dans le cours de vos actions ordinaires, dites à Dieu quelque chose de tendre; il veut que vous l'aimiez, & que vous soiez plus rempli de lui que de tout le reste. O mon Dieu, qui est semblable à vous. O mon Dieu, que dois-je desirer ici-bas, sinon vous, vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour toûjours.

Sur tout agissez-en ainsi, dans les

rencontres fâcheuſes que la Providence vous envoïera. Que vous êtes bon, que vous êtes Sage, ô grand Dieu, que vos penſées ſont differentes des nôtres; vôtre ſaint Nom ſoit beni à jamais, que vôtre volonté ſoit faite, & non la mienne. Aimez vôtre meilleur ami, vôtre aimable Pere; dites-lui ſouvent que vous l'aimez, & que vous le préferez à tout; donnez-lui-en des preuves par vos actions, & qu'il voïe que c'eſt pour lui que vous agiſſez. Il veut vôtre cœur; tout ce que vous lui offrirez ſans cela, ne ſera point ce qu'il demande; *mon Enfant*, vous dit-il dans l'Ecriture, *donnez-moi vôtre cœur.*

Retomber dans ſon peché, c'eſt préferer le diable à JESUS-CHRIST, dit Tertullien. La pénitence humilie l'orgüeil, mais elle éleve l'ame. Dans le chriſtianiſme rien de plus grand que ce qui humilie, & qui nous rend ſemblables à JESUS-CHRIST anéanti, & penitent pour nous. La pénitence humilie nôtre amour propre, mais elle le guérit; elle nous releve, elle nous raproche de Dieu; elle fait deſcendre ſon eſprit dans nôtre ame; & quand elle eſt aſſez fervente pour réjoüir le

Ciel, elle met le pecheur au-dessus des Justes, dont la vie quoi qu'innocente, n'est pas toûjours assez fervente.

INSTRUCTION GENERALE, *pour avoir la Paix interieure.*

IL n'y aura jamais de Paix pour ceux qui resistent à Dieu. S'il y a quelque joïe au monde, elle est reservée à la conscience pure. Toute la terre est un lieu de tribulation & d'angoisse pour une mauvaise conscience. O que la paix qui vient de Dieu, est differente de celle qui vient du siécle; elle calme les passions; elle entretient la pureté de la conscience; elle est inséparable de la justice; elle unit à Dieu; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de conscience s'entretient par la frequentation des Sacremens; la tentation si elle ne nous surmonte point, porte toûjours son fruit avec elle. Dieu ne nous fait sentir nôtre foiblesse, que pour nous donner sa force. Tout ce qui est involontaire, ne doit jamais nous troubler. Le principal est de n'agir jamais contre la lumiere interieure, & de vouloir aller aussi loin

que Dieu veut nous conduire. La paix de l'ame consiste dans une entiere resignation à la volonté de Dieu.

Marthe, Marthe, vous vous inquiétez, & vous vous troublez pour bien des choses, il n'y en a qu'une de necessaire. Une vraïe simplicité, un certain calme d'esprit, qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut; une patience & un support pour les défauts du prochain que la présence de Dieu inspire; une candeur, & une docilité d'enfant, pour avoüer les fautes, pour vouloir en être repris, & pour se soumettre au conseil des personnes experimentées, seroient des vertus bien solides, utiles, & propres pour vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses, vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu tout ce qui peut vous arriver. Mettez donc toutes choses entre ses mains, & faites-en par avance le sacrifice entier dans vôtre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien selon vôtre propre sens, & que vous voudrez sans reserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets & de réflexions à faire

ſur ce qui vous regarde. Vous n'aurez rien à cacher ni à ménager ; juſques-là vous ſerez troublé, changeant dans vos vûës & dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réſerve & de défiance. Vôtre bon eſprit juſqu'à ce qu'il ſoit bien humilié & ſimple, ne ſervira qu'à vous tourmenter. Vôtre pieté, quoi que ſincere, vous donnera moins de ſoûtien & de conſolation, que de reproches interieurs. Si au contraire vous abandonnez tout vôtre cœur à Dieu, vous ſerez tranquille, & plein de la joïe du ſaint-Eſprit. La préſence de Dieu calme l'eſprit, donne un ſommeil tranquille & du répos, même pendant le jour au milieu des travaux ; mais il faut être à Dieu ſans reſerve. Malheur à vous ſi vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu. Quand il s'agit de choiſir un guide, il faut compter tous les hommes preſque pour rien. Le moindre reſpect humain fait tarir la grace, augmente les irréſolutions. On ſouffre beaucoup, & on déplait encore davantage à Dieu.

AVEC QUELS YEUX on doit regarder ses propres défauts, & ceux du Prochain.

SI l'on n'attendoit aucun bien des hommes, aucun mal ne nous étonneroit. Nôtre étonnement vient donc du mécompte d'avoir compté sur l'humanité pour quelque chose, au lieu qu'elle n'est rien, & pis que rien; l'arbre ne doit point surprendre, quand il porte ses fruits; mais on doit admirer JESUS-CHRIST, en qui nous sommes antez, comme dit saint Paul, lorsque nous autres sauvageons, nous portons en lui, à la place de nos fruits amers, les plus doux fruits de la vertu. Desabusez-vous de toute vertu humaine, qui est empoisonnée de complaisance & de confiance en soi-même; *ce qui est haut devant les hommes, est en abomination devant Dieu*, dit le S. Esprit; c'est une idolâtrie interieure dans tous les momens de la vie, & cette idolâtrie, quoique couverte de l'éclat des vertus, est plus horrible que les meurtres. C'est elle qui les commet quand nôtre orgüeil est irrité.

Il n'y a qu'une ſeule maniere de bien juger, qui eſt de juger comme Dieu-même. Devant Dieu les crimes monſtrueux commis par foibleſſe, par emportement, ou par ignorance, ſont moins crimes que les vertus, qu'une ame pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à ſa propre excellence, comme à ſa ſeule divinité; car c'eſt le renverſement total de tout le deſſein de Dieu dans la création.

Ceſſons donc de juger des vertus, & des vices par nôtre goût, que l'amour propre a rendu dépravé, & par nos fauſſes vûës de grandeur; il n'y a de grand, que celui qui ſe fait bien petit devant Dieu, l'unique & ſouveraine grandeur; voilà ce qui me fait tant deſirer une pieté de pure foi, & de mort ſans réſerve, qui arrache l'ame à elle-même, à ſes complaiſances, ſans eſperance d'aucun retour, & qui l'applique à contempler la grandeur de Dieu.

On trouve cette perfection trop haute & impratiquable; hé bien, qu'on retombe donc dans cet amour propre qui craint ſeulement Dieu, & qui va toûjours tombant & ſe relevant juſqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on

s'aime, on ne peut être que plein de miseres. On fait meilleure mine que les autres, quand on est plus glorieux & plus délicat dans sa gloire; mais ces dehors n'ont aucun veritable soûtient, & c'est cette devotion mélangée d'amour propre qui infecte toutes les vertus. C'est elle qui scandalise le monde, & que Dieu même vomit. Quand est-ce que nous la vomirons aussi, & que nons irons jusqu'à la source du mal?

Quand on pousse la pieté jusques-là, les gens en sont effraïez; ils trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusques-là, elle est molle, jalouse, délicate, interessée; peu de gens ont assez de courage & de fidelité pour se perdre en Dieu, & s'anéantir elles-mêmes, par consequent peu de personnes font à la pieté tout l'honneur qu'elles lui devroient faire.

Il y a des défauts de promptitude, & de fragilité que vous comprenez bien, qui ne sont pas incompatibles avec une pieté sincere; mais ne comprenez-vous pas aussi clairement, que d'autres défauts qui viennent de foiblesse, d'illusion, d'amour propre & d'habitude, pourvû qu'ils ne soient pas considerables, compatissent avec une vé-

ritable intention de plaire à Dieu. A la verité cette intention n'eſt pas aſſez pure, ni aſſez forte ; mais quoique foible & imparfaite, elle eſt ſincere dans ſon fond.

Je conclus que les gens de bien ſont pleins d'imperfections mêlangées avec leur bonne volonté ; parce que leur volonté, quoique bonne, eſt encore foible, partagée, & retenuë par les ſecrets reſſorts de la nature & de l'amour propre. Une trop grande ardeur contre les défauts d'autrui, eſt même un grand défaut. Le dédain des miſeres d'autrui, eſt une miſere qui ne ſe connoît pas aſſez elle-même. C'eſt une hauteur qui s'éleve au-deſſus de la foibleſſe, & de la baſſeſſe du genre humain, au lieu que pour la voir bien, il faudra la voir de plein pied.

Mon Dieu quand n'aurons-nous plus rien à voir ni chez nous, ni chez les autres ? Dieu tout bien, la créature tout mal ; mais en connoiſſant à fond tout ce mal, il faut connoître auſſi le bien que Dieu y mêle. C'eſt ce mêlange de bien & de mal ; qu'on a de la peine à ſe perſuader. C'eſt le bon & le mauvais grain, que l'ennemi a mis enſemble. Les ſerviteurs veulent le ſéparer, mais le Pere de famille s'écrie,

laiſſez-les croître enſemble juſqu'au jour de la moiſſon. Le principal eſt de ne ſe point decourager à la vûë d'un ſi triſte ſpectacle, de travailler à ſe corriger, & de ne pouſſer pas trop loin ſa défiance. Dieu s'eſt reſervé de vrais ſerviteurs; s'ils ne font pas tout, ils font beaucoup par comparaiſon au reſte du monde corrompu, & par rapport à leur naturel. Ils reconnoiſſent leurs imperfections, ils s'en humilient, ils les combattent. Ils s'en corrigent à la verité lentement, mais enfin ils s'en corrigent; ils loüent Dieu de ce qu'ils font, ils ſe condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente, contentez-vous en; ſi vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devroit être mieux ſervi; aſpirez donc ſans borne, & ſans meſures à ce culte de verité, où Dieu ſeul eſt tout à une ame, & où la créature regarde comme une vraïe infidelité, de ne pas ſans ceſſe adorer la grandeur de Dieu, & le ſouverain domaine qu'il a ſur elle.

Qui n'eſt plus à ſoi, eſt en Dieu, qui eſt encore à ſoi, n'eſt ni à Dieu, ni au prochain, qu'avec une meſure courte, & à proportion de l'attachement qui reſte encore à ſoi-même. Que la paix,

la verité, la ſimplicité, la liberté, la foi, l'amour faſſent de vous un holocauſte parfait.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

SUR LA DOUCEUR *du joug de Jesus-Christ.*

DIeu donne par ſa grace interieure de vouloir & de faire ce qu'il commande. Il fait aimer ſon joug; il l'adoucit par le charme interieur de la juſtice & de la verité. Il répand ſes chaſtes délices ſur les vertus, & dégoûte des faux plaiſirs. Il ſoûtient l'homme contre lui-même; l'arrache à ſa corruption, & le rend fort malgré ſa foibleſſe. O homme de peu de foi, que craignez-vous donc? laiſſez faire Dieu; abandonnez-vous à lui; vous ſouffrirez, mais vous ſouffrirez avec amour, paix & conſolation. Vous combattrez, mais vous remporterez la victoire; & Dieu lui-même aprés avoir combattu avec vous, vous couronnera de ſa propre main. Vous pleurerez, mais vos larmes ſeront douces, & Dieu lui-même viendra avec complaiſance les eſſuïer: vous ne ſerez plus libre pour vous abandonner à vos paſſions tyranni-

ques ; mais vous ſacrifierez librement vôtre liberté , vous entrerez dans une liberté nouvelle & inconnuë au monde ; & vous ne ferez rien que par amour. De plus conſiderez quel eſt vôtre eſclavage. Dans le monde que n'avez-vous point à ſouffrir , pour reprimer vos paſſions , quand elles vont trop loin , pour contenter celles auſquelles vous voulez ceder pour éviter vos peines ; eſt-ce donc là cette liberté que vous avez tant de peine à ſacrifier à Dieu. On ſe refuſe à Dieu , qui ne nous veut que pour nous ſauver. On ſe livre au monde , qui ne nous veut que pour nous tyranniſer & pour nous perdre. O mon Dieu , préſervez-moi de ce funeſte eſclavage. C'eſt en vous qu'on eſt libre , c'eſt vôtre verité qui nous délivrera ; vous ſervir , c'eſt regner.

Mais quel aveuglement de craindre d'aller trop avant dans l'amour de Dieu ; plongeons-nous-y ; plus on l'aime , plus on aime auſſi tout ce qu'il nous fait faire ; c'eſt cet amour qui nous conſole de nos pertes , qui nous adoucit nos croix , qui nous détache de tout ce qui eſt dangereux d'aimer , qui nous préſerve de mille paſſions ,

qui nous montre une misericorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire & une felicité éternelle; c'est cet amour qui change tous nos maux en bien. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de celui que nous aimons. Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrez de nous-mêmes. Que tardons-nous à nous jetter avec une pleine confiance entre les bras du Pere des misericordes, & du Dieu de toute consolation. Il nous aimera, nous l'aimerons. Son amour croissant, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplîra lui-seul nôtre cœur. Il ne nous fera mépriser que ce monde que nous méprisons déja. Il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux. Il ne nous fera faire que ce que nous faisons tous les jours. Les actions les plus simples & raisonnables que nous faisons mal, faute de les faire pour lui, il nous les fera faire bien, en nous inspirant de les faire pour lui obéïr. Jusqu'aux moindres actions d'une vie simple & commune, tout se tournera en mérite, en consolation, en paix & récompense. Nous verrons en assûrance venir la

mort. Elle ſera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépoüiller, elle nous revêtira de tout, comme dit S. Paul, ô que la réligion eſt aimable !

Mais ce qui nous oblige à aimer Dieu, c'eſt qu'il nous a aimé le premier, & aimé d'un amour tendre comme celui d'un Pere qui a pitié de ſes enfans, parce qu'il connoît leur extrême fragilité, & la bouë dont il les a pêtris. Il nous a cherché dans nos propres voïes qui ſont celles du peché. Il a couru comme un Paſteur qui ſe fatigue pour retrouver ſa brebis égarée. Il ne s'eſt pas contenté de nous chercher, mais aprés nous avoir trouvé, il s'eſt chargé de nous & de nos langueurs, il a été obéïſſant juſqu'à la mort de la Croix. On peut dire de même qu'il nous a aimez juſqu'à la mort de la Croix, & que la meſure de ſon obéïſſance a été celle de ſon amour. Quand cet amour remplit bien une ame, elle goûte la paix de la conſcience, elle eſt contente & heureuſe, il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaiſir, rien de tout ce que le tems emporte ſans en laiſſer aucunes traces ; elle ne veut que la volonté de Dieu, & elle veille inceſſamment dans l'heureuſe attente de ſon Epoux.

DE LA MORTIFICATION.

DIeu nous fait exercer la mortification à toute heure, & à tout moment ; mais rien n'eſt plus faux que la maxime, qu'il faut choiſir ce qui mortifie le plus. Par cette regle on ruineroit bien-tôt ſa ſanté, ſa réputation, ſes affaires, ſes commerces avec ſes parens & amis, & les bonnes œuvres dont la Providence nous charge. Je ne doute point que vous ne deviez éviter certaines choſes, que vous avez éprouvées qui nuiſent à vôtre ſanté, comme le vent, certains alimens, cela ſans doute vous épargnera bien quelques ſouffrances ; mais cela ne va pas à flatter le corps, ni ne demande pas l'uſage des choſes exquiſes ; au contraire cela conduit à une vie ſobre, & par conſequent mortifiée dans bien des choſes.

L'infirmité & le régime ſont deux bonnes pénitences. C'eſt par immortification que l'on manque au régime ; ce n'eſt ni courage contre la douleur, ni détachement de la vie, mais foibleſſe pour le plaiſir, & impatience contre tout ce qui gêne ; c'eſt une gran-

de contrainte de s'assujettir à un régime pour éviter de détruire la santé. On craindroit moins de souffrir & d'être malade, que d'être toûjours aux prises avec soi-même pour combattre ses goûts. On aime encore mieux la liberté & le plaisir que la santé; mais Dieu redresse tout dans un cœur dès qu'il le possede, il fait qu'on s'accoûtume doucement à la regle; il ôte une certaine roideur dans la volonté, & une dangereuse confiance qu'on avoit en son propre sens. Dieu émousse les desirs, il attiédit les passions, il détache l'homme non-seulement des objets exterieurs, mais encore de soi-même; il le rend doux, aimable, simple, petit, prêt à croire ou à ne croire pas, à vouloir, & à ne vouloir pas selon son bon plaisir. Soïons ainsi, Dieu le veut, & le veut faire en nous; n'y résistons pas. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu, est plus utile que la douceur de la priere, qui seroit de nôtre choix & de nôtre goût.

Pour les austeritez, il faut avoir égard à l'attrait, à l'état, aux besoins, & au temperamment de chaque personne. Souvent une mortification simple, qui consiste dans une continuelle fidelité à

l'égard des croix de Providence, est au-dessus de la recherche des grandes austeritez, qui rendent la vie plus singuliere, & tentent de vaines complaisances. Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu, & ne recherche rien hors de cet ordre, ne finit jamais sa journée sans avoir part à la Croix de JESUS-CHRIST. Il y a une Providence necessaire pour les croix comme pour les choses necessaires à la vie. C'est le pain quotidien. Dieu ne nous en laisse jamais manquer. Quelquefois même c'est une mortification tres-pure pour les ames ferventes, de ne se point mortifier à leur mode, & de se laisser mortifier de momens à autres selon les desseins de Dieu. Quand on n'est pas fidele dans les mortifications de Providence, il y a sujet de craindre beaucoup d'illusion dans les autres qu'on recherche par ferveur. Cette ferveur est souvent trompeuse, & je croi qu'il est bon de commencer à éprouver une ame dans cette fidelité aux croix journalieres & de providence. Quand une personne est également prête à rechercher les austeritez, ou à ne les rechercher pas, on peu ou la laisser faire, ou la retenir, ou l'exciter selon les besoins qu'elle a

de se précautionner, mais toûjours en ménageant son corps & son esprit. Je dis son esprit; car l'esprit goûte quelquefois une paix douce, & une certaine joïe dans la vertu, qu'il n'est pas à propos de troubler par une conduite trop dure: il faut laisser cette joïe en liberté; la gêne & la contrainte n'entrent point au roïaume des Cieux, où tout est paix, joïe & amour.

Rien n'est plus vrai, que le veritable amour ne se distingue des ferveurs passageres de la nature, que par la fidelité dans les petites choses. On aimeroit cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, & pouvoir se dédommager par la liberté de suivre son goût dans je ne sçai combien de petites occasions. Jugez-vous par vous-même, vous accommoderiez-vous d'un ami qui voudroit se contenter de vous servir dans les occasions rares & extraordinaires, mais qui dans le commerce journalier, n'auroit pour vous ni égard, ni ménagement, ni complaisance. Tout ce qui peut plaire ou déplaire au bien-aimé, doit toûjours paroître considerable. Les hommes sont inexorables sur certains défauts qui les incommodent; Dieu ne s'offense que

de la mauvaiſe volonté. Vouloir l'aimer, c'eſt l'aimer. Deſirer de le ſervir, c'eſt le ſervir. Il ne demande ni talens ni ſuccés. N'être propre à rien & accepter humblement cet état d'incapacité & d'inutilité, c'eſt être le meilleur ſerviteur de ſa maiſon.

SUR L'ABANDON à Dieu.

NE craignez rien, vous feriez une grande injure à Dieu, ſi vous vous défiez de ſa bonté. Il ſçait mieux ce que vous pouvez, & ce que vous êtes capable de porter que vous même. Encore un coup, ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voïez tous les jours par l'experience de vôtre foibleſſe, combien vous devez être deſabuſée de vous-même, & de vos meilleures réſolutions. A voir les ſentimens, où l'on eſt quelquefois, on croiroit que rien ne ſeroit capable de nous ébranler ; & aprés avoir dit avec ſaint Pierre, *quand même il me faudroit mourir cette nuit avec vous, je ne vous abandonerai point* ; on fait comme lui : On a peur d'une ſervante, & on renie lâchement le Sauveur.

O qu'on est foible! Mais autant que nôtre misere est déplorable, autant l'experience nous en est utile, pour nous ôter tout appui & ressource au-dedans de nous. Une misere que nous sentons qui nous humilie, nous vaut bien mieux qu'une vertu Angelique que nous nous approprions avec complaisance. Soïez donc foible & découragé, si Dieu le permet, mais humble, ingenu & docile dans le découragement. Consultez Dieu le premier sur vôtre état, il le connoît mieux que vous. Souvenez-vous de ce que je vous dis, vous rirez un jour des fraïeurs que vôtre sagesse vous donne maintenant, & vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit, pour vous faire renoncer à vôtre sagesse timide. Vous ne devez point vous embarasser de vos défauts, pourvû que vous ne les aimiez pas, & qu'il n'y en ait aucun que vous aïez un secret desir d'épargner. Il n'y a que les réserves qui arrêtent la grace, & qui font languir une ame sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille ; mais avant que de vous en délivrer, il s'en servira

pour vous délivrer de vous-même ; il les emploïera à vous humilier, à vous confondre, à vous crucifier, à vous arracher toute reſſource & toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges aprés vous en avoir frappé, pour vous faire mourir à l'amour propre. Courage, aimez, ſouffrez, ſoïez ſouple & conſtant ſous la main de Dieu. Nos prévoïances trop inquiétes ſur l'avenir ne ſervent de rien. Ce n'eſt pas toûjours par les endroits prévûs que Dieu nous prend ; la prévoïance adoûciroit le coup ; c'eſt par des choſes que nous n'aurions jamais crûës, & que nous aurions ſouvent compté pour rien. Souvent celles dont nous nous faiſons des fantômes s'évanoüiſſent ; ainſi ces prévoïances ne ſont bonnes qu'à nous inquieter. Obéïſſez chaque jour. L'obéïſſance de chaque jour eſt le veritable pain quotidien. Nous ſommes nourris comme JESUS-CHRIST, de la volonté de ſon Pere, que la Providence nous apporte dans le moment préſent. Ce pain céleſte eſt comme la manne ; on ne pouvoit en faire proviſion. L'homme inquiet, & défiant qui en prenoit pour le lendemain, la voïoit auſſitôt ſe corrompre. Ploïez-vous à tout

ce qu'on veut. Soïez ſouple & petit ſans raiſonner, ſans vous écouter vous-même; prêt à tout, & ne tenant à rien; haut & bas, aimé, haï, loüé, contredit, emploïé, inutile, aïant la confiance, l'envie ou le ſoupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvû que vous n'aïez ni hauteur, ni ſageſſe propre ſur aucunes choſes, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'eſt pas trop. Soïez en ſilence le plus que vous pourrez. Nourriſſez vôtre cœur, & faites jeûner vôtre eſprit.

Je vous ſouhaite tous les biens que vous devez chercher dans la retraite; le principal eſt la paix dans une conduite ſimple, où on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir eſt à Dieu & point à vous. Dieu l'aſſaiſonnera, comme il faut ſelon vos beſoins; mais ſi vous voulez pénétrer cet avenir par vôtre propre ſageſſe, vous ne tirerez aucun fruit que l'inquiétude, & la prévoïance de certains maux inévitables. Songez ſeulement à profiter de chaque jour. Chaque jour a ſon bien & ſon mal, en ſorte même que le mal devient ſouvent un bien, pourvû qu'on laiſſe faire Dieu, & qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors tout le tems qu'il faudra pour aller à lui; il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez pour vous occuper ſelon vôtre goût, & pour vivre à vous-même ſous prétexte de perfection; mais vous ne manquerez ni de tems, ni d'occaſions de renoncer à vous-même, & à vos inclinations. Tout autre tems au-delà de celui-là, eſt perdu, quelque bien emploïé qu'il paroiſſe. Soïez-même perſuadez, que vous trouverez ſur toutes ces choſes, des facilitez convenables à vos vrais beſoins; car autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant ſoûtiendra-t-il vôtre foibleſſe. Ne craignez rien, & laiſſez-le faire. Evitez ſeulement par une occupation douce, tranquille, & reglée, la triſteſſe & l'ennui, qui ſont la plus dangereuſe tentation pour vôtre naturel. Vous ſerez toûjours libre en Dieu, pourvû que vous ne vous imaginiez point d'avoir perdu vôtre liberté.



DE LA PRESENCE de Dieu.

LA principale ressource pour nôtre perfection, est renfermée dans cette parole que Dieu dit autrefois à Abraham : *Marchez en ma presence, & vous serez parfait.*

La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille, & du repos même pendant le jour, au milieu de tous les travaux.

Quand on a trouvé Dieu, il n'y a plus rien à chercher dans les hommes ; il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au-dedans du cœur ; c'est l'époux qui est jaloux, & qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de tems pour aimer Dieu, pour se renouveller en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait, & ce que l'on souffre ; voilà le vrai roïaume de Dieu au-dedans de nous, que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens, & la

vivacité de l'imaginarion, empêchent l'ame de se recüeillir d'une maniere douce & sensible, il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté ; alors le desir du recüeillement est une espece de recüeillement, qui suffit ; il faut se tourner vers Dieu, & faire avec une droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse.

Il faut tacher de reveiller en soi de tems en tems, le desir d'être à Dieu ; de toute l'étenduë des puissances de nôtte ame ; c'est-à-dire, de nôtre esprit pour le connoître, & pour penser à lui, de nôtre volonté pour l'aimer: Desirons aussi que nos sens exterieurs lui soient consacrez dans toutes leurs operations.

Prenons garde de n'être point trop long-tems occupez volontairement, soit au-dehors, soit au-dedans, à des choses inutiles, qui causent une si grande distraction au cœur & à l'esprit, & qui tirent tellement l'un & l'autre hors d'eux-mêmes, qu'ils aïent peine à y rentrer pour trouver Dieu.

Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne du plaisir & de la joïe, séparons-en nôtre cœur ; & pour l'empêcher de prendre son re-

pos dans cette créature, présentons-lui aussi-tôt son véritable objet, & son souverain bien qui est Dieu même. Pour peu que nous soïons fideles à rompre interieurement avec les créatures, c'est-à-dire, à empêcher qu'elles n'entrent jusques dans le fond de l'ame, que nôtre Seigneur s'est reservé pour y habiter, & pour y être respecté, adoré, & aimé; nous goûterons bien-tôt la joïe pure, que Dieu ne manquera pas de donner à une ame libre & dégagée de toute affection humaine.

Quand nous appercevons en nous quelques desirs empressez pour quelque chose que ce puisse être, & que nous voïons que nôtre humeur nous porte avec trop d'activité dans tout ce qu'il y a à faire, ne fusse que pour dire une parole, voir un objet, faire une démarche; tâchons de nous moderer, & demandons à nôtre Seigneur, qu'il arrête la précipitation de nos pensées, & l'agitation de nos actions exterieures; puisqu'il a dit lui-même, que son esprit n'habite point dans le trouble.

Aïons soin de ne prendre pas trop de part à tout ce qui se dit & se fait, & de ne nous en pas trop remplir; car c'est une grande source de distractions.

Dès que nous avons vû ce que Dieu demande de nous dans chaque chose qui se présente, bornons-nous-là, & séparons-nous de tout le reste ; par-là nous conserverons toûjours le fond de nôtre ame libre & égal, & nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarassent nôtre cœur, & qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moïen de se conserver dans la solitude interieure, & dans la liberté de l'esprit, c'est à la fin de chaque action de terminer là toutes les réflexions qui en proviennent, les retours de l'amour propre, tantôt de vaine joïe, tantôt de tristesse ; parce qu'ils sont un de nos plus grands maux. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que le necessaire, & qui ne pense à chaque chose que quand il est tems d'y penser. Alors c'est plûtôt Dieu qui en réveille les especes par l'impression, & par la vûë de sa volonté qu'il faut accomplir, que nôtre esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir, & de les chercher. Enfin accoûtumons-nous à nous rappeller à nous-mêmes durant la journée, & dans le cours de nos emplois

par une simple vûë de Dieu. Tranquillisons par-là tous les mouvemens de nôtre cœur, dès que nous le voïons agité. Séparons-nous de tout plaisir qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées & les rêvêries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au-dedans de nous, & nous le trouverons infailliblement, & avec lui la joïe & la paix.

Dans nos occupations exterieures, soïons encore plus occupez de Dieu que tout le reste. Pour les bien faire, il les faut faire en sa présence, & les faire toutes pour lui. A l'aspect de la Majesté de Dieu, nôtre interieur doit se calmer & demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer agitée, un regard de lui vers nous, & de nous vers lui, devroit faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu : il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'étoit la pratique journaliere du saint Prophete David. *J'avois toûjours*, dit-il, *le Seigneur devant mes yeux*. Disons encore souvent ces belles paroles du même Prophête. *Qui est ce que je dois chercher dans le Ciel & sur la terre,*

terre, ſinon vous, ô mon Dieu, vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour jamais.

Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puiſſe fermer ſa porte. Le moment qui fait regretter le recüeillement, peut le faire pratiquer auſſitôt. Il faut tourner ſon cœur vers Dieu d'une maniere ſimple, familiere, & pleine de confiance. Tous les momens les plus entrecoupez ſont bons en tous tems, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des hiſtoires inutiles & ennuïeuſes, au lieu de fatiguer, ſoulagent en donnant des intervales, & la liberté de ſe recüeillir. Ainſi tout tourne à bien, pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut ſouvent faire des lectures proportionnées à ſon goût, & à ſon beſoin; mais ſouvent interrompuës pour faire place à l'eſprit interieur qui met en recüeillement: Deux mots pleins de l'eſprit de Dieu, ſont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles operent ſecretement. L'ame s'en nourrit, & en eſt engraiſſée.

Il faut tacher d'avoir un continuel commerce avec Dieu. Perſuadons-nous que l'état le plus avantageux de cette

vie & le plus désirable, c'est celui de la perfection chrétienne, qui consiste dans l'union de l'ame avec Dieu ; union qui renferme en soi l'abondance de tous les biens spirituels, une familiarité si grande avec Dieu, qu'il n'y a point d'amis sur la terre qui conversent ensemble, ni plus souvent, ni plus tendrement, ni avec plus de facilité, de franchise, & d'ouverture de cœur. C'est une merveilleuse liberté d'esprit, qui nous éleve au-dessus de tous les évenemens de la vie, qui nous affranchit de la tyrannie du respect humain ; une force extraordinaire pour bien faire toutes nos actions, & nous bien acquitter de nos emplois ; une prudence vraïment chrétienne, dans toutes nos entreprises ; une paix & une tranquillité profonde en toutes sortes d'états ; & enfin une victoire continuelle sur nôtre amour propre & sur nos passions. C'est à cet heureux état que nous sommes appellez ; nous que Dieu a séparez de la corruption du monde. Si nous ne participons pas à ces biens célestes, c'est nôtre faute, puisque l'esprit de Dieu nous y dispose, & nous excite continuellement à y aspirer : mais nous lui resistons souvent, ou

par une répugnance ouverte, ou par un refus secret, ou manque de résolution & de courage, ou pour nous laisser volontairement tromper par les prétextes, & par les artifices de nôtre amour propre, qui nous inspire mille lâchetez & mille faux ménagemens. Ne nous y laissons plus séduire, & devenons sages, comme dit l'Apôtre, afin de ne nous détourner jamais du bien.

DE L'EMPLOI DU TEMS.

JE comprends que ce que vous désirez de moi, n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la necessité de bien emploïer le tems; il y a long-temps que la grace vous en a persuadé: On est heureux, quand on trouve des ames, avec qui il y a pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait; mais que cette parole ne paroisse pas vous flâter; il en reste encore beaucoup à faire, & il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, & même la bonne disposition du cœur, jusqu'à une pratique exacte & fidelle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les tems, & rien ne l'est plus encore

aujourd'hui, que de rencontrer des ames parfaites, & saintes en speculation. *Vous les connoîtrez par leurs œuvres, & par leur conduite*, dit le Sauveur du monde. Et c'est la seule regle qui ne trompe point, pourvû qu'elle soit bien développée. C'est par là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a plusieurs tems à distinguer dans nôtre vie; mais la maxime qui se doit répandre universellement sur tous les tems, c'est qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles; qu'ils entrent tous dans l'ordre & dans l'enchaînement de nôtre salut; qu'ils sont tous chargez de plusieurs devoirs, que Dieu y a attachez de sa propre main, & dont il nous doit demander compte: car depuis les premiers instans de nôtre être, jusqu'au dernier moment de nôtre vie, Dieu n'a point prétendu nous laisser de tems vuide, & qu'on puisse dire qu'il ait abandonné à nôtre discretion, ni pour le perdre. L'importance est de connoître ce qu'il desire que nous en fassions, & on y parvient, non par une ardeur empressée & inquiete, qui seroit plûtôt capable de tout broüiller, que de nous éclairer sur nos devoirs; mais par une soûmission sincere, à ceux

qui nous tiennent la place de Dieu. En ſecond lieu par un cœur pur & droit, qui cherche Dieu dans la ſimplicité, & qui combat ſincerement toutes les duplicitez, & les fauſſes adreſſes de l'amour propre, à meſure qu'il les découvre; car on ne perd pas ſeulement le tems en ne faiſant rien, ou en faiſant le mal; mais on le perd auſſi en faiſant autre choſe que ce que l'on devroit, quoi que ce que l'on fait, ſoit bon. Nous ſommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpetuellement; & ce que les ames mondaines font groſſiérement & ſans ſe cacher, les perſonnes qui ont le deſir d'être à Dieu, le font ſouvent plus finement, à la faveur de quelque prétexte qui leur ſert de voile, les empêchant de voir la diformité de leur conduite.

Un moïen general pour bien emploïer le tems, c'eſt de s'accoûtumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'eſprit de Dieu, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner; le conſultant dans les doutes, où il faut prendre nôtre parti ſur le champ; recourant à lui dans les affoibliſſemens, où la vertu

tombe comme en défaillance ; l'invoquant & s'élevant vers lui , lorsque le cœur entraîné par les objets sensibles , se voit conduit imperceptiblement hors de sa route ,& se surprend dans l'oubli, & dans l'éloignement de Dieu.

Heureuse l'ame qui par un renoncement sincere à elle-même , se tient sans cesse entre les mains de son Créateur , prête à faire tout ce qu'il voudra , & qui ne se lasse point de lui dire cent fois le jour , *Seigneur , que voulez-vous que je fasse. Enseignez-moi à faire vôtre sainte volonté , parce que vous êtes mon Dieu.* Vous montrerez que vous êtes mon Dieu en me l'enseignant ; & moi que je suis vôtre créature en vous obéïssant. En quelles mains , grand Dieu , serois-je mieux que dans les vôtres. Hors de-là mon ame est toûjours exposée aux attaques de ses ennemis , & mon salut toûjours en danger. Je ne suis qu'ignorance , & que foiblesse , & je tiendrois ma perte assurée , si vous me laissiez à ma propre conduite , disposant à mon gré des tems précieux que vous me donnez pour me sanctifier , & marchant aveuglement dans les voïes de mon propre cœur. En cet état que pourrois-je faire à toute

heure qu'un mauvais choix, & que ferois-je capable d'operer en moi qu'un ouvrage d'amour propre, de peché, & de damnation. Envoïez donc, Seigneur, vôtre lumiere pour guider mes pas. Distribuez-moi vos graces en toutes occasions selon mes besoins, comme l'on distribuë la nourriture aux enfans, selon leur âge & selon leur foiblesse. Aprenez-moi par un saint usage du tems présent que vous me donnez, à réparer le passé, & à ne compter jamais follement sur l'avenir.

Le tems des affaires & des occupations exterieures n'a besoin pour être bien emploïé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est-elle qui nous les prépare, & qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre avec docilité, & soûmettre entierement à Dieu nôtre humeur, nôtre volonté propre, nôtre délicatesse, nôtre inquiétude, les retours sur nous-mêmes, ou bien l'épanchement, la précipitation, la vaine joïe, & les autres passions qui viennent à la traverse, selon que les choses que nous avons à traiter, nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne se pas laisser acca-

bler par ce qui vient du dehors, & à ne se pas noïer dans la multitude des occupations exterieures, quelles qu'elles puissent être.

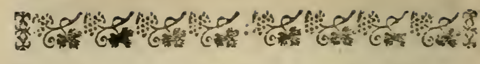
Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises, dans la vûë de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, & les finir sans empressement, & sans impatience.

Le tems des entretiens, & des divertissemens, est le plus dangereux pour nous, & peut-être le plus utile pour les autres. On y doit être sur ses gardes, c'est-à-dire, plus fidele en la présence de Dieu. La pratique de la vigilance chrétienne tant recommandée par nôtre Seigneur, les aspirations, & les élevations d'esprit & de cœur vers Dieu, non-seulement habituelles, mais actuelles, autant qu'il est possible par les vûës simples que la foi donne, la dépendance douce & paisible que l'ame garde envers la grace qu'elle reconnoît pour le seul principe de sa sûreté & de sa force; tout cela doit être mis alors en usage pour se préserver du poison subtil, qui est souvent caché sous les entretiens & les plaisirs, & pour sçavoir placer avec sagesse ce qui peut instruire & édifier les autres, & sur tout

ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir, & dont la volonté peut faire, ou tant de bien, ou tant de mal.

Les tems libres ſont ordinairement les plus, doux & plus utiles pour nous-mêmes. Nous ne pouvons guéres en faire un meilleur emploi que de les conſacrer à réparer nos forces corporelle. Je dis même nos forces; car par elles dans un commerce plus ſecret & plus intime avec Dieu. La priere eſt ſi neceſſaire & eſt la ſource de tant de biens, que l'ame qui a trouvé ce tréſor, ne peut s'empêcher d'y revenir, dès qu'elle eſt laiſſée à elle-même.

Il y auroit d'autres choſes à vous dire ſur ces trois tems. Peut être pourrois-je en dire encore quelque choſe, ſi les vûës qui me frappent préſentement ne ſe perdent pas; en tout cas c'eſt une fort petite perte. Dieu donne d'autres vûës quand il lui plaît; s'il n'en donne pas, c'eſt une marque qu'elles ne ſont pas neceſſaires; & dès qu'elles ne ſont pas neceſſaires pour nôtre bien, nous devons être bien-aiſes qu'elles ſoient perduës.



SUJETS POUR UNE RETRAITE DE DIX JOURS.

I. JOUR.

Seigneur, à qui irons-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle? S. Pierre.

C'Eſt JESUS-CHRIST, qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutez & crus, qu'autant qu'ils nous aprennent l'Evangile. Allons donc à cette ſource ſacrée. JESUS-CHRIST n'a parlé & n'a agi qu'afin que nous l'écoutions, & que nous conſiderions attentivement le détail de ſes actions & de ſa vie. Malheureux que nous ſommes, nous courons aprés nos propres penſées, qui ne ſont que vanité, & nous négligeons la verité même, dont toutes les paroles ſont capables de nous faire vivre éternellement.

II. JOUR.

Cherchez premierement le roïaume de Dieu, & toutes choſes vous ſeront données par ſurcroit. Jeſus-Chriſt.

N'avons-nous point de honte, de chercher quelque choſe avec Dieu. Quand nous avons la ſource de tous biens, nous nous croïons encore pauvres. On cherche dans la pieté même les commoditez & les conſolations temporelles. On regarde la pieté comme un adouciſſement aux peines qu'on ſouffre, & non comme un état d'adouciſſement, de renoncement, & de ſacrifice. De-là viennent tous nos découragemens. Commençons par nous abandonner à Dieu. En le ſervant ne nous mettons jamais en peine d'une maniere inquiete, de ce qu'il fera pour nous. Un peu plus ou un peu moins ſouffrir dans une vie ſi courte, ce n'eſt pas grand choſe, quand on a devant les yeux un roïaume éternel.

III. JOUR.

Le moment si court & si leger des tribulations de la vie, operera en nous un poids immense de gloire. S. Paul.

Quelle proportion entre nos maux présens, & les biens que nous esperons. Les premiers Chrétiens se réjoüissoient sans cesse à la vûë de leur esperance. A tout moment ils croïoient voir le Ciel ouvert. Les croix, les infamies, les supplices les plus cruels, tout étoit doux pour eux. Ils connoissoient la liberalité infinie, qui doit païer de telles douleurs. Ils ne comptoient jamais assez souffrir. Ils étoient transportez de joïe, lorsqu'ils étoient jugez dignes de souffrir; & nous ames lâches, nous ne sçavons pas souffrir, parce que nous ne sçavons pas aimer, ni esperer. Nous sommes accablées par les moindres croix; souvent même par celles qui nous viennent de nôtre vanité, de nôtre imprudence, & de nôtre délicatesse.

IV. JOUR.

Croïez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre y trouve de la Foi? Jesus-Christ.

Où sont les marques de nôtre foi? Croïons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure. Songeons-nous qu'il faut souffrir avec JESUS-CHRIST, avant que de regner avec lui. Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, qui passe, & la mort comme l'entrée dans tous les veritables biens. Vivons-nous de la Foi. Nous anime-t-elle. Goûtons-nous les veritez éternelles qu'elle représente. En nourrissons-nous nos ames comme nos corps des alimens grossiers. Nous accoûtumons-nous à ne regarder toutes choses que selon les vûës de la Foi. Corrigeons-nous tous nos jugemens qui n'y sont pas conformes. Bien loin de vivre de la Foi, nous la faisons mourir en nous. Nous jugeons en païens. Nous agissons de même. Qui croiroit ce qu'il faut croire, feroit-il ce que nous faisons. Nous travaillons pour cette vie, pour nos plaisirs, pour nos amusemens, pour

nôtre vanité, & pour nôtre fantaiſie. Eſt-ce là croire le chriſtianiſme.

V. JOUR.

Ceux qui ſement avec larmes, recüeilleront une moiſſon de joïe. David.

Il faut ſemer pour recüeillir. Cette vie eſt deſtinée à ſemer, dans l'autre nous vivrons des fruits de nos travaux. La nature lâche & impatiente voudroit recüeillir avant que d'avoir ſemé. Nous voulons que Dieu nous conſole, & qu'il nous applaniſſe les voïes pour nous mener a lui. Nous voudrions le ſervir pourvû qu'il nous en coûta peu. Eſperer beaucoup, & ne ſouffrir guéres, c'eſt à quoi l'amour propre tend. Aveugles que nous ſommes, ne verrons-nous jamais que le roïaume des Cieux ſouffre violence, & qu'il n'y a que les ames violentes & courageuſes pour ſe vaincre elles-mêmes, qui ſoient dignes de le conquerir. Pleurons-donc ici-bas, puiſque bienheureux ſont ceux qui pleurent. Malheur à ceux qui rient & qui ont leur conſolation en ce monde. Il viendra un tems où leurs vaines joïes ſeront confonduës. Le monde pleurera à ſon tour, & Dieu lui-mê-

me essuïera les larmes de mes yeux.

VI. JOUR.

Seigneur, vous sçavez bien que je vous aime. S. Pierre.

Saint Pierre le disoit à nôtre Seigneur, mais oserions-nous le dire. Aimons-nous Dieu pendant que nous ne pensons point à lui. Quel est l'ami à qui nous n'aimons pas mieux parler qu'à lui. Où nous ennuïons-nous davantage qu'aux pieds des Autels. Que faisons-nous pour plaire à nôtre Maître, & pour nous rendre tels qu'il veut. Que faisons-nous pour sa gloire. Que lui avons-nous sacrifié pour accomplir sa Loi. La préferons-nous à nos moindres interêts, aux amusemens les plus indignes. Où est donc cet amour que nous pensons avoir. Malheur pourtant à celui qui n'aime pas le Seigneur JESUS, qui nous a tant aimez. Donnera-t-il son Roïaume éternel à ceux qui ne l'aiment pas. Si nous l'aimions, pourrions-nous être insensibles à ses bienfaits, à ses inspirations, à ses graces. Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance ne pourra désormais me sé-

parer de la charité de J. C.

VII. JOUR.

Celui qui me mange, doit vivre pour moi. Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST est toute nôtre vie. C'est la verité éternelle dont nous devons être nourris. Quel moïen de prendre un aliment si divin & de languir toûjours. Ne croître point dans la vertu ; n'avoir ni force, ni santé ; se répaître de mensonge ; fomenter dans son cœur des passions dangereuses ; être dégoûtez des vrais biens ; est-ce là la vie d'un Chrétien qui mange le pain du Ciel. JESUS-CHRIST ne veut s'unir & s'incorporer avec nous, que pour vivre dans le fond de nos cœurs; il faut qu'il se manifeste dans nôtre chaire mortelle ; que Jesus-Christ paroisse en nous, puisque nous ne faisons qu'une même chose avec lui. Je vis, mais ce n'est plus moi qui vit, c'est JESUS-CHRIST qui vit dans sa créature, déja morte à toutes les choses humaines.

VIII. JOUR.

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. S. Jean.

Que ces paroles ont d'étenduë. Le monde est cette multitude aveugle & corrompuë, que JESUS-CHRIST maudit dans l'Evangile, & pour lequel il ne veut pas même prier en mourant. Chacun parle contre le monde, & chacun a pourtant le monde dans son cœur. Le monde n'est que l'assemblage des gens qui s'aiment eux-mêmes, & qui aiment les créatures sans rapport à Dieu. Nous sommes donc le monde nous-mêmes, puisqu'il ne faut pour cela que s'aimer, & que chercher dans les créatures ce qui n'est qu'en Dieu. Avoüons donc que nous appartenons au monde, & que nous n'avons point l'esprit de JESUS-CHRIST. Quelle pitié de renoncer en apparence au monde, & d'en conserver les sentimens. Si jaloux pour l'autorité, amour pour la réputation qu'on ne mérite pas, dissipation dans les compagnies, recherches des commoditez qui flatent la chair, lâcheté dans les exercices chrétiens, inaplication à étu-

dier les veritez de l'Evangile. Voilà le monde ; il vit en nous, & nous voulons vivre en lui, puisque nous desirons qu'on nous aime, & que nous craignons qu'on nous oublie. Heureux le saint Apôtre, pour qui le monde étoit crucifié, & qui l'étoit aussi pour le monde.

IX. JOUR.

Je vous donne la paix, non comme le monde la donne. Jesus-Christ.

Quel bonheur de sçavoir combien le monde est méprisable. C'est sacrifier à Dieu peu de chose que de lui sacrifier ce fantôme. Qu'on est foible quand on ne le méprise pas autant qu'il le mérite. Qu'on est à plaindre, quand on croit avoir beaucoup quitté en le quittant. Tout chrétien y a renoncé par son batême. Les personnes Religieuses & rétirées, ne font que suivre cet engagement avec plus de précaution que les autres. C'est chercher le port que de fuir la tempête. Le monde promet la paix, il est vrai, mais il ne la donne jamais, il cause quelques plaisirs passagers; mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Je-

sus-Christ seul peut mettre l'homme en paix; il l'accorde avec lui-même, il lui soûmet ses passions, il borne ses desirs, il le console par l'esperance; il lui donne la joïe dans la peine même; ainsi cette joïe ne peut lui être ôtée.

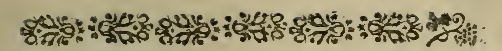
X. JOUR.

Faites ceci, & vous vivrez. Jesus-Christ.

Souvent l'on dit qu'on voudroit sçavoir ce que l'on a à faire pour se perfectionner, mais dès que l'esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous manque pour l'executer. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voïons toutes nos miseres; elles se renouvellent tous les jours: cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sauver. Ne comptons pour rien toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier tout ce qui nous arrête dans la voïe de Dieu. En verité est-on digne des biens éternels, quand on ne fait que les vouloir d'une maniere vague. Pourroit-on prétendre à ce prix les moindres fortunes temporelles. O folie de l'homme qui a

crû avoir le Ciel pour rien. On passe sa vie à parler de Dieu, & à faire de beaux projets. La mort vient, & nous trouvera les mains vuides de bonnes œuvres. Seigneur, qui me donnera des aîles de colombe pour m'élever au-dessus de moi-même, & pour chercher mon répos dans le sein de mon Dieu.





AVIS

A une personne engagée à la Cour.

LEs chaînes d'or ne ſont pas moins chaînes, que les chaînes de fer. L'on eſt expoſé à l'envie, & l'on eſt digne de compaſſion. Vôtre captivité n'eſt en rien préferable à celle d'une perſonne qu'on tiendroit injuſtement en priſon. La ſeule choſe qui doit vous donner une ſolide conſolation, c'eſt que Dieu vous ôte vôtre liberté ; & c'eſt cette conſolation même, qui ſoûtiendroit dans la priſon, la perſonne innocente dont je viens de parler. Ainſi vous n'avez rien au-deſſus d'elle qu'un fantôme de gloire, qui ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être éblouïs & trompés

Mais cette conſolation de vous trouver par un ordre de Providence, dans la ſituation où vous êtes, eſt une conſolation inépuiſable ; avec elle rien ne peut jamais vous manquer ; par elle les chaînes de fer ſe changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous

avons vû combien les chaînes d'or ſont mépriſables, mais en bonheur & en liberté. A quoi nous ſert cette liberté naturelle dont nous ſommes jaloux à ſuivre nos inclinations mal reglées; mais dans les choſes innocentes à flater nôtre orgüeil qui s'enyvre d'indépendance, à faire nôtre propre volonté, ce qui eſt le plus mauvais uſage que nous puiſſions faire de nous-mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre volonté, pour les attacher à la ſienne. Autant que ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs paſſions ſont miſerables, autant ceux que Dieu prend plaiſir à enchaîner de ſes propres mains ſont-ils heureux & libres. Dans cette captivité apparente, ils ne font plus ce qu'ils voudroient, tant mieux; ils font depuis le matin juſqu'au ſoir ce que Dieu veut qu'ils faſſent; il les tient comme pieds & mains liez dans les liens de ſa volonté; il ne les laiſſe jamais un ſeul moment à eux-mêmes; il eſt jaloux de ce moi tyrannique qui veut tout pour lui-même; il mene ſans relâche de ſujetion en ſujetion, d'importunité en importunité, & nous fait

accomplir ses plus grands desseins par des états d'ennuis, de conversations pueriles, & d'inutilitez dont l'on est honteux ; il presse l'ame fidelle, & ne la laisse plus respirer. A peine un importun s'en va, que Dieu en envoïe un autre pour avancer son œuvre. On voudroit être libre pour penser à Dieu, mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante, qu'en se consolant par des pensées douces, & affectueuses de ses bontez. On voudroit être à soi pour être plus à Dieu ; & on ne songe pas, que rien n'est moins propre peut-être à Dieu, que de vouloir encore être à soi. Ce *moi* dans lequel on veut rentrer pour servir Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule ; car il y a dans ce *moi* un venin subtil, qui n'est point dans les amusemens de l'enfance.

Il est vrai que l'on doit profiter de tous les momens qui sont libres pour se dégager. Il faut même par préference à tout le reste se réserver des heures pour se délasser l'esprit & le corps, dans un état de recüeillement ; mais pour le reste de la journée que le torrent emporte malgré nous, il faut

ſe laiſſer entraîner ſans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement, & vous le trouverez d'une maniere d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choiſi cette maniere de le chercher. La peine que l'on trouve dans cet état de ſujetion, eſt une laſſitude de la nature, qui voudroit ſe conſoler, & non un attrait de l'eſprit de Dieu. On croit regretter Dieu, & c'eſt ſoi-même qu'on regrette; car ce que l'on trouve de plus penible dans cet état gênant & agité, c'eſt qu'on ne peut jamais être libre avec ſoi-même; c'eſt le goût de *moi* qui nous reſte, & qui demanderoit un état plus calme pour joüir à nôtre mode de nôtre eſprit, de nos ſentimens, & de toutes nos bonnes qualitez dans la ſocieté de certaines perſonnes délicates, qui ſeroient propres à nous faire ſentir tout ce que le *moi* a de flatteur, ou bien on voudroit joüir en ſilence de Dieu, & des douceurs de la pieté; au lieu que Dieu veut joüir de nous, & nous rompre pour nous accommoder à toutes ſes volontez.

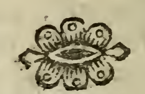
Il mene les autres par l'amertume des privations. Pour vous, il vous conduit par l'accablement des joüiſſances

des vaines prosperitez. Il rend vôtre état dur & pénible, à force d'y mettre ce que les aveugles croïent, qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainsi il fait deux choses salutaires en vous; il vous instruit par experience, & vous fait mourir par les choses, qui entretiennent la vie corrompuë & maligne du reste des hommes. Vous êtes comme ce Roi qui ne pouvoit rien toucher qu'il ne le convertit en or sous sa main. Tant de richesses le rendoient malheureux. Pour vous, vous serez heureux en laissant faire Dieu, & en ne voulant le trouver que dans les choses, où il veut être pour vous.

En pensant à la misere de vôtre état, à la servitude dont vous gémissez, les paroles de Jesus-Christ à saint Pierre, me sont revenuës dans l'esprit; *autrefois tu marchois comme tu voulois, mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre plus fort que toi te meneras où tu ne voudras pas aller*; Laissez-vous aller, & mener, n'hesitez pas dans la voïe; vous irez, comme saint Pierre où la nature jalouse de la vie & de la liberté, ne veut point aller; vous irez à l'amour de Dieu, au parfait renoncement, à la mort totale de vôtre

propre volonté, en accomplissant celle de Dieu qui vous mene selon son bon plaisir.

Il ne faut pas attendre la liberté & la retraite pour se détacher de tout, & pour vaincre le vieil homme. La vûë d'une situation libre n'est qu'une belle idée; peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de nôtre état, si la Providence prévient nos projets de retraite. Nous ne sommes point à nous, & Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israëlites dans Babylone soupiroient aprés Jerusalem, mais combien y en eût-il qui ne revirent jamais Jerusalem, & qui finirent leur vie à Babylone. Quelle illusion, s'ils eussent toûjours differé jusqu'à ce tems de leur retour dans leur patrie à servir fidelement le vrai Dieu, & à se perfectionner! peut-être serons-nous comme ces Israëlites.



DE L'HUMILITE'.

IL faut imiter JESUS, vivre comme il a vêcu, penſer comme il a penſé, & ſe conformer à ſon image, qui eſt le ſceau de nôtre ſanctification.

Quelle difference de conduite, le néant ſe croit quelque choſe, & le Tout-puiſſant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur. Je vous ferai un ſacrifice entier de mon orgüeil, & de la vanité qui m'a poſſedé juſqu'à préſent. Aidez ma bonne volonté. Eloignez de moi les occaſions où je tomberois. Détournez mes yeux, afin que je ne regarde point la vanité. Que je ne voïe que vous, & que je me voïe devant vous. Ce ſera alors, que je connoîtrai ce que je ſuis, & ce que vous êtes.

Jeſus-Chriſt naît dans une étable; il eſt contraint de fuir en Egypte, il paſſe trente ans ſa vie dans la boutique d'un artiſan; il ſouffre la faim, la ſoif, la laſſitude; il eſt pauvre, mépriſé & abject; il enſeigne la doctrine du Ciel, & perſonne ne l'é-

coute ; tous les Grands & les Sages le poursuivent, le prennent, lui font souffrir des tourmens effroïables, le traitent comme un esclave, le font mourir entre deux voleurs, aprés avoir préferé à lui un voleur ; voilà la vie que JESUS-CHRIST a choisie ; & nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations, les moindres mépris nous sont insupportables. Comparons nôtre vie à celle de JESUS-CHRIST. Souvenons-nous qu'il est le Maître, & que nous sommes les esclaves ; qu'il est Tout-puissant ; & que nous ne sommes que foiblesse ; il s'abaisse, & nous nous élevons. Accoûtumons-nous à penser si souvent à nôtre misere, que nous n'aïons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres, & considerer leurs défauts, quand nous en sommes nous-mêmes remplis. Commençons à marcher par le chemin que JESUS-CHRIST nous a tracé, puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver JESUS-CHRIST, si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle ; c'est-à-dire, dans la so-

litude, dans le silence, dans la pauvreté & la souffrance, dans les persécutions & les mépris, dans la Croix & les anéantissemens. Les Saints le trouvent dans le Ciel, dans les splendeurs de la gloire, & dans les plaisirs ineffables; mais c'est aprés être demeurez avec lui en terre dans les opprobres, les douleurs, & les humiliations. Etre Chrétiens, c'est être imitateurs de JESUS-CHRIST. Et en quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations. Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme Tout-puissant nous devons l'adorer; comme juste nous devons le craindre, comme bon & misericordieux nous devons l'aimer de toutes nos forces, comme humble, soûmis, abject, & mortifié, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état. Tout ce qui est en nous, y resiste; mais consolons-nous dans la présence de Dieu. JESUS-CHRIST a voulu sentir toutes nos foiblesses. Il est un Pontife compatissant, qui a voulu être tenté comme nous; prenons donc toute nôtre force en lui. Devenu volontairement foible pour nous fortifier, en-

richiſſons-nous par ſa pauvreté, & diſons avec confiance, *je puis tout en celui qui me fortifie.*

Je veux ſuivre, ô JESUS, le chemin que vous avez pris. Je vous veux imiter. Je ne le puis que par vôtre grace. O Sauveur abject & humble, donnez-moi la ſcience des véritables Chrétiens, & le goût du mépris de moi-même, & que j'apprenne la leçon incomprehenſible à l'eſprit humain, qui eſt de mourir à ſoi-même par la mortification, par la veritable humilité.

Mettons la main à l'œuvre ; & changeons ce cœur ſi dur & ſi rebelle au cœur de JESUS-CHRIST, approchons-nous du cœur ſacré de JESUS, qu'il anime le nôtre, qu'il détruiſe toutes nos répugnances. O bon Jeſus, qui avez ſouffert pour l'amour de moi tant d'opprobres & d'humiliations, imprimez-en puiſſamment l'eſtime & l'amour dans mon cœur, & faites-m'en deſirer les pratiques.

Que l'humiliation eſt un grand bien pour le progrés d'une ame qui la ſoûtient de bonne foi. On y trouve mille benedictions pour ſoi, & pour ſa conduite à l'égard des autres ; car nôtre Seigneur donne ſa grace aux humbles.

L'humilité produit le support d'autrui. La vûë seule de nos miseres peut nous rendre compatissans & indulgens pour celles d'autrui. Deux choses mises ensemble produiront l'humilité ; la premiere est l'abîme de misere, d'où la puissante main de Dieu nous a tirez, & au-dessus duquel il nous tient encore comme suspendus en l'air. La seconde est la présence de ce Dieu qui est tout. Ce n'est qu'en voïant Dieu, & en l'aimant sans cesse qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit éblouïs, & qu'on s'accoûtume à s'appetisser avec consolation sous cette haute Majesté qui engloutit tout. Aimons Dieu, & nous serons humbles. Aimons Dieu, & nous ne nous aimerons plus nous-mêmes d'un amour dereglé. Aimons Dieu, & nous aimerons tout ce qu'il veut que nous aimions pour l'amour de lui.

Les fautes les plus ameres à supporter tournent à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remedie à rien ; ce n'est qu'un désespoir de l'amour propre dépité. Le vrai moïen de profiter de l'humiliation de nos fau-

tes, est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'esperance en Dieu, & sans esperer jamais rien de soi-même. Nous avons de pressans besoins d'être humiliez par nos fautes. Ce n'est que par là que Dieu écrasera nôtre orgüeil, & confondera nôtre sagesse présomptueuse. Quand Dieu aura ôté toute ressource en nous-mêmes, il bâtira son édifice ; jusques-là ils foudroïera tout par nos fautes. Laissons-le faire, travaillons humblement, sans nous rien promettre de nos seules forces.

Il faut se supporter soi-même sans se flâter ni se décourager ; mais c'est un milieu qu'on trouve rarement. On se promet beaucoup de soi & de sa bonne intention ; ou bien on désespere de tout. N'esperons rien de nous. Attendons tout de Dieu. Le désespoir de nôtre foiblesse qui est incorrigible, & la confiance sans réserve en la toute puissance de Dieu, sont les vrais fondemens de l'édifice spirituel.

C'est une fausse humilité, que de se croire avec trop de trouble indigne des bontez de Dieu, & de n'oser les attendre avec confiance. La vraïe humilité consiste à voir toute son indignité, & à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant

point qu'il ne puiſſe faire en nous les plus grandes choſes. Si Dieu pour ſes ouvrages avoit beſoin de trouver en nous des fondemens déja poſez, nous aurions raiſon de croire que nos pechez ont tout détruit, & que nous ne pouvons être choiſis par la ſageſſe divine; mais Dieu n'a beſoin de rien trouver en nous; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis en lui-même par ſa grace. On peut dire même que le néant de toutes créatures, joint au peché dans une ame infidelle, eſt le ſujet le plus propre à recevoir ſes miſericordes. C'eſt là qu'elles prennent plaiſir à couler pour ſe manifeſter plus ſenſiblement. Ces ames pechereſſes qui n'ont jamais ſenti en elles qu'infirmité, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu. C'eſt ainſi que Dieu choiſit les choſes les plus foibles du monde pour confondre, comme dit S. Paul, les plus fortes.

Ne craignons donc point d'une maniere inquiete que nos infidelitez puiſſent nous rendre indignes de la miſericorde de Dieu. Rien n'eſt ſi digne de ſa miſericorde qu'une grande miſere. Il eſt venu du Ciel en terre pour les pecheurs, & non pour les juſtes. Il eſt venu chez

cher ce qui étoit perdu ſans lui. Le medecin cherche les malades & non les ſains. O que Dieu aime ceux qui ſe préſentent hardiment a lui avec leurs haillons les plus ſales & les plus déchirez, & qui lui demandent comme à leur Pere un vêtement digne de lui. Vous attendez que Dieu vous montre un viſage doux & riant, pour vous familiariſer avec lui; & moi je dis que quand vous lui ouvrirez ſimplement vôtre cœur avec une entiere familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du viſage avec lequel il ſe préſentera à vous. Qu'il vous montre tant qu'il lui plaira un viſage ſévere & irrité; laiſſez-le faire, il n'aime jamais tant que quand il menace; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Eſt-ce la conſolation ſeule que Dieu donne, ou Dieu lui-même ſans conſolations ſenſibles que vôtre cœur cherche? Si c'eſt la conſolation ſeule, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous; en ce cas vous ne méritez rien de lui. Si au contraire vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus, quand il vous éprouve, que quand il vous conſole. Quand il vous

console vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui. Quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer uni à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas qu'on se trompe ! On s'enyvre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soûtenu par un goût sensible. On s'imagine être déja ravi au troisiéme Ciel, & on ne fait rien de solide ; mais quand on est dans la foi séche & nuë, alors on se décharge, on croit que tout est perdu. En verité c'est alors que tout se perfectionne, pourvû qu'on ne se décourage pas. Laissez donc faire Dieu. Ce n'est pas à vous à regler les traitemens que vous en devez recevoir. Il sçait mieux que vous ce qu'il vous faut, vous méritez bien un peu de sécheresse & d'épreuve ; souffrez-les patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient, quand il vous repousse. De vôtre côté, faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour sensible. Vôtre amour vous répondra du sien. Vôtre confiance le désarmera, & changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devroit point s'adoucir, vous devez-vous aban-

donner à sa conduite juste, & adorer ses desseins de vous faire expirer sur la Croix dans le délaissement avec son Fils bien-aimé. Voilà le pain solide de pure foi, & l'amour genereux dont vous devez nourrir vôtre ame, qui la rendra robuste & vigoureuse.

Les personnes veritablement humbles, ne sçauroient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Ceux qui possedent vraïement cette vertu, sont doux & paisibles; ont le cœur contrit & humilié, porté à la misericorde & à la compassion. Ils sont tranquiles, gais, obéïssans, vigilans, pleins de ferveur, & incapables de contradictions. Ils se mettent toûjours au dernier rang; se réjoüissent, quand on les méprise; regardent tous les autres au-dessus d'eux. Ils sont indulgens aux foiblesses d'autrui à la vûë des leurs, & trés-éloignez de se préferer à personne. C'est par l'épreuve des humiliations & des mépris, que nous pouvons connoître si nous avançons dans l'humilité.

Il n'y a que deux veritez au monde, celle du tout de Dieu, & du rien de la créature. Afin que l'humilité soit véritable, il faut qu'elle nous fasse ren-

dre un hommage continuel à Dieu par nôtre basseſſe, demeurer dans nôtre place qui eſt d'aimer à n'être rien. Cette vertu naît de l'onction de la grace. Elle ne conſiſte point préciſement comme l'on s'imagine, à faire des actes exterieurs d'humilité, quoique cela ſoit bon, mais à demeurer à ſa place. Celui qui s'eſtime quelque choſe, n'eſt pas véritablement humble. Celui qui veut quelque choſe pour ſoi-même ſans le rapporter à Dieu, ne l'eſt pas non plus; mais celui qui au-dedans n'eſt que baſſeſſe, & qui n'eſt bleſſé de rien, ſans affecter la patience au-dehors; qui parle de ſoi comme d'un autre, qui ſe livre aux exercices de charité envers ſes freres, qui eſt trés-content de paſſer pour être ſans humilité; enfin celui qui eſt plein de charité, eſt véritablement humble, s'il cherche les interêts de Dieu pour le tems, & pour l'éternité. Plus on aime Dieu, plus l'humilité eſt parfaite. Ne meſurons donc point l'humilité ſur l'exterieur composé. Ne la faiſons point dépendre d'une action ou d'une autre, mais de la charité qui dépoüille l'homme de l'amour dereglé de lui-même, & le revêt de JESUS-CHRIST, ce qui

fait que nous ne vivons plus, mais que c'est JESUS-CHRIST qui vit en nous.

Nous tendons toûjours à être quelque chose. Nous faisons souvent du bruit dans la dévotion, aprés en avoir fait dans les choses que nous avons quittées. Et pourquoi, c'est que l'on veut être distinguez en toutes sortes d'états ; mais celui qui est humble, ne cherche rien ; il lui est égal d'être loüé ou méprisé, parce qu'il ne prend rien pour soi-même, & qu'il laisse faire de lui tout ce que l'on veut. En quelque lieu qu'on le mette, il s'y tient, il ne comprend pas même qu'il lui en faille un autre.

Celui qui s'apperçoit qu'il s'abaisse, n'est point encore à sa place, qui est au-dessous de tout abaissement. Ces personnes qui croïent s'abaisser beaucoup, marquent beaucoup d'élevation. Aussi dans le fond cette maniere d'humilité, est souvent une recherche subtile d'élevation. Ces sortes d'humilitez n'entreront point dans le Ciel, qu'elles ne soient reduites à la charité, source de la veritable humilité, seule digne de Dieu, qui prend plaisir de remplir de lui-même ceux qui en sont remplis.

Ceux qui ſont dans cette diſpoſition, croïent ne pouvoir s'humilier, ni s'abaiſſer, ſe trouvant au-deſſous de tout abaiſſement. S'ils vouloient s'abaiſſer, il faudroit qu'ils s'élevaſſent auparavant, & ſortiſſent par là de l'état qui leur eſt propre. Auſſi ſont-ils perſuadez que pour s'humilier, il faut ſe mettre au-deſſous de ce que l'on eſt & ſortir de ſa place, ce qu'ils ne croïent pas jamais pouvoir faire. Ils ne ſe trouvent point humiliez par tous les mépris, & toutes les contradictions des hommes. De même qu'ils ne prennent aucune part à tout l'aplaudiſſement qu'on pourroit leur donner, ils croïent ne meriter rien ; auſſi ils n'attendent rien, ne prennent part à rien, ils comprennent qu'il n'y a que le Verbe de Dieu, qui en s'incarnant s'eſt abaiſſé au-deſſous de ce qu'il étoit ; c'eſt pourquoi l'écriture dit qu'il s'eſt anéanti, ce qu'elle ne dit jamais d'aucune créature.

Tout doit être ſacrifié à la ſouveraineté de Dieu ſeul. Pluſieurs ſe méprennent en ce point, ſoûtenant leur humilité par leur ſeule volonté, & manquant à la réſignation & au parfait renoncement d'eux-mêmes. Ils offenſent la charité divine, croïant favoriſer

l'humilité. Si l'on avoit de la lumiere pour discerner cela, on verroit que par où l'on croit s'humilier, on s'éleve ; qu'en pensant s'anéantir, on cherche sa propre subsistance ; & qu'enfin l'on veut goûter, posseder seulement la gloire de l'humilité dans les actes que l'on en pratique.

Le vrai humble ne fait rien de lui-même, mais en même tems, il ne s'oppose à rien. Il se laisse conduire & mener où l'on veut. Il croit que Dieu peut tout faire de lui, ainsi qu'il pourroit tout faire d'une paille, & il y a plus d'humilité à cela, qu'à s'opposer par humilité, ou plûtôt sous prétexte d'humilité aux desseins de Dieu.

Celui qui prefere le mépris par son choix à l'élevation, n'est peut-être pas encore aussi veritablement humble qu'il le paroît, quoi qu'il ait le goût de l'humilité. Enfin celui qui se laisse placer où l'on veut, haut & bas ; qui ne sent pas cette difference, qui n'apperçoit pas si on le loüe, ou si on le blâme, est véritablement humble, quoi qu'il ne le paroisse pas aux yeux des hommes, qui ne jugent pas de la veritable vertu, par ce qu'elle est en elle-même, mais bien par les idées qu'ils s'en sont faites.

Celui

Celui qui est véritablemnnt humble, est parfaitement obéïssant, parce qu'il a renoncé à sa propre volonté, il se laisse conduire, comme l'on veut, d'une façon ou d'une autre. Il plie à tout. Il ne resiste à rien, parce qu'il ne seroit pas humble, s'il avoit un choix & une volonté, ou raisonnement sur ce qu'on lui ordonne. Il n'a de penchant propre pour aucune chose, mais il se laisse pancher de quel côté l'on veut.

L'humble veritable est un de ces enfans, dont JESUS-CHRIST a dit, que le Roïaume des Cieux lui appartenoit. Un enfant se laisse conduire. Abandonnons-nous donc avec courage. Si Dieu ne faisoit rien de nous, il nous rendroit justice, puisque par nous-mêmes nous ne sommes bons à rien ; mais si nous nous jettons entre ses bras, & que nous mettions nôtre confiance en lui, il fera par nous & pour nous de grandes choses. Ce sera sa gloire, & nous dirons avec Marie, Dieu a fait de grandes choses en nous, parce qu'il a regardé nôtre bassesse.

SUR LA MORT.

L'On ne peut trop déplorer l'aveuglement des Hommes, de ne vouloir pas penser à la mort, & de se détourner d'une chose inévitable, que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. Rien n'est si terrible que la mort, pour ceux qui sont attachez à la vie.

La mort ne trouble que les personnes charnelles. *Le parfait amour chasse la crainte.* Ce n'est pas par se croire juste qu'on cesse de craindre, c'est par aimer simplement, & s'abandonner sans retour trop inquiet sur soi, à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce & précieuse. Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de la grace.

Combien est-il étrange, que tant de siécles passez, ne nous fassent pas juger solidement du présent & de l'avenir.

L'on évite la pensée de la mort pour ne se pas attrister. Elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé.

Elle arrivera enfin cette mort, & éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant sa vie. On aura à la mort une lumiere trés-distincte de tout ce que nous aurons fait, & de tout ce que nous aurions dû faire. Nous verrons clairement l'usage que nous aurions dû faire des graces reçûës, des talens, des biens, de la santé, du tems, & de tous les avantages ou malheurs de nôtre vie.

La pensée de la mort est la meilleur regle que nous puissions prendre pour toutes nos actions, & nos projets. Il la faut desirer, mais il la faut aussi attendre avec la même soûmission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reste. On doit la desirer, puisqu'elle est la fin de nos peines, la consommation de nôtre pénitence, l'entrée de nôtre bonheur, & nôtre éternelle récompense.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence, puisque la mort est la meilleure que nous puissions faire. Nos pechez seront purgez plus purement, & expiez plus efficacement par nôtre mort, que par toutes nos pénitences. Elle sera aussi douce pour les gens de bien, qu'elle sera

amere pour les méchans. Nous la demandons tous les jours dans le Pater. Il faut que tous demandent que le Roïaume de Dieu leur arrive. Il faut donc le desirer, puisque la priere n'est que le desir du cœur, & que ce Roïaume ne peut venir pour nous, que par nôtre mort. Saint Paul recommande aux Chrétiens de se consoler ensemble dans la pensée de la mort.





SUR LES CROIX.

LEs choſes penibles qui ſe mettent entre Dieu & nous, ce ſont des croix qu'il faut porter patiemment, & qui ſeront des moïens pour nous unir à lui, ſi nous les ſouffrons humblement. Les choſes qui confondent & qui accablent nôtre orgüeil, nous font encore plus de bien, que celles qui nous animent à la vertu. Nous avons beſoin d'être abbatus, comme ſaint Paul aux portes de Damas, & de ne trouver plus de reſſource en nous-mêmes, mais en Dieu.

La nature n'inſpire qu'un courage fier & dédaigneux, & s'irrite contre les perſonnes dont Dieu ſe ſert pour nous humilier.

Il faut porter ſes croix en ſilence, avec un courage humble, paiſible; être grand en Dieu, & point en ſoi; grand par la douceur & la patience, & petit par l'humilité.

Quand Dieu touche au vif en humiliant, tant mieux; c'eſt le medecin charitable, qui applique un remede à

nos maux qu'il veut guérir. Taisons-nous. Adorons celui qui nous frappe. N'ouvrons la bouche que pour dire, je l'ai bien merité. Quelque amer que soit le Calice, il faut l'avaler jusqu'à la lie, comme JESUS-CHRIST. Il est mort pour ceux qui le faisoient mourir; & il nous a enseigné à aimer, à benir, & à prier pour ceux qui nous font souffrir.

Il faut redoubler ses prieres, dans les tems de troubles & de tentations. On trouvera dans le cœur de JESUS-CHRIST mourant sur la Croix, tout ce qui manque au nôtre, pour aimer ceux que nôtre orgüeil voudroit haïr.

Tirons de nos croix une source d'amour, de consolation, & de confiance. Disons avec saint Paul, nos peines qui sont si courtes, n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire, qui en doit être la récompense. Heureux ceux qui pleurent, & qui sement en versant des larmes, puisqu'ils recüeilleront avec une joïe ineffable une moisson d'une vie éternelle.

La Croix aimée n'est qu'une demie-Croix, parce que l'amour adoucit tout, & l'on ne souffre beaucoup que parce que l'on aime peu. O que l'on est heu-

reux de bien ſouffrir, & qu'on eſt malheureux de ne ſouffrir pas avec JESUS-CHRIST, puiſqu'on n'eſt en ce monde que pour ſe purifier en ſouffrant.

Dieu éprouve par les maladies & par les ſujetions du dehors. Il faut mettre tout à profit. Nous avons beſoin de toutes nos croix. Quand nous ſouffrons beaucoup, c'eſt que nous avons beaucoup d'attachemens qu'il faut retrancher. Nous reſiſtons ; nous retardons l'operation divine ; nous repouſſons la main ſalutaire, & c'eſt toûjours à recommencer. Nous en ſerions quittes à meilleur marché, ſi nous nous livrions d'abord ſans réſerve à Dieu. Les Croix ſont le pain quotidien. Nôtre ame a beſoin tous les jours d'une certaine meſure de ſouffrances pour ſe détacher ; comme le corps a beſoin d'une certaine quantité d'alimens. Nous avons beſoin de croix. Nous ne vaudrions rien, ſi Dieu n'avoit ſoin de nous tourner en amertume le monde & la vie pour nous en détacher.

La Croix n'eſt jamais ſans fruit, quand on la reçoit en eſprit de ſacrifice. Il faut l'accepter en adorant la main de Dieu qui nout en charge, afin de nous ſanctifier. Heureux qui eſt

prêt à tout, qui ne dit jamais, c'eſt trop ; qui compte, non ſur ſoi-même, mais ſur le Tout-puiſſant ; qui ne veut de conſolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, & qui ſe nourrit de ſa pure volonté.

Il y a dans les Croix tant de marques de miſericordes, & une ſi grande moiſſon de graces pour les ames fidelles, que ſi la nature s'en afflige, la Foi doit s'en réjoüir. On y trouve la paix par la ſoûmiſſion, & par le ſacrifice ſans réſerve des plus purs plaiſirs. C'eſt juſques-là que Dieu pouſſe une ame, pour la détacher de tout ce qui n'eſt point lui-même. Que reſte-t-il à faire, que d'embraſſer la Croix qu'il préſente, & ſe laiſſer crucifier. Quand il a bien crucifié, il conſole. Mais il ne fait pas comme les créatures, qui donnent des conſolations empoiſonnées pour nourrir le venin de l'amour propre, il ne conſole que d'une maniere ſolide & veritable.

La paix que l'on trouve dans la ſoûmiſſion, ſans aucun adouciſſement exterieur, eſt un grand don. Par-là Dieu nous accoûtume à être exercez, ſans être abbatus. Quoique la nature lâche & ſenſible s'abbatte, le fond demeure ſoûtenu ;

ſoûtenu. C'eſt une paix d'autant plus pure qu'elle eſt ſéche. La vûë de Dieu qui a tout droit ſur ſa créature, & celle de nos miſeres qui ne méritent qu'humiliations & croix, ſont le pain dont il faut nous nourrir dans les épreuves. Laiſſons faire Dieu, les hommes ne peuvent rien. Quand tout ſemble perdu, tout eſt quelquefois ſauvé. Dieu ſe plait à nous précipiter, & à nous relever du précipice par ſa ſeule main.

Qu'on eſt heureux quand on ſouffre, pourvû qu'on veüille bien ſouffrir, & ſatisfaire à la juſtice de Dieu ! Que ne lui devons-nous pas, & quelles peines ne mériterions-nous pas en rigueur ! une éternité de ſupplices changée en quelques infirmitez ; la perte de Dieu, la rage & le déſeſpoir des démons, changez en une ſouffrance tranquille & courte, où l'on adore la main dont on eſt frappé par miſericorde. De telles croix méritent des remercimens & non pas des plaintes ; ce ſont des graces qu'il faut ſentir avec un cœur attendri ſur les bontez de Dieu : nous eût-il couvert de la lépre, il nous épargne encore. La lépre de l'orgüeil, du peché, & de l'idolâtrie de ſoi-

même eſt bien plus affreuſe.

Les croix que l'on choiſit, ne ſont preſque rien, il n'y a que Dieu qui ſçache crucifier. Les croix que Dieu nous donne, & ſous leſquelles il veut nous courber, ne réprimeront point nôtre hauteur ; ce ne ſera qu'à force de renoncer à nôtre propre eſprit dans le ſilence devant Dieu, que nous pourrons être appetiſſez, & adoucis par ſa grace.

Les croix de prévoïances inquietes, ſont vûës au-delà de l'ordre de Dieu : on les voit ſans onction pour les ſupporter ; on les voit même par une infidelité qui éloigne la grace : ainſi tout y eſt amer & inſupportable, tout y eſt noir, tout y eſt ſans reſſource ; & l'ame qui a voulu goûter par curioſité le fruit défendu, ne trouve que mort & revolte, ſans conſolation au-dedans d'elle-même.

Voilà ce que c'eſt de ne ſe fier pas à Dieu, & d'oſer violer ſon ſecret dont il eſt jaloux.

Fermons donc les yeux ſur ce que Dieu nous cache, & qu'il tient en reſerve dans les tréſors de ſon profond conſeil ; adorons ſans voir ; taiſons-nous ; demeurons en paix. Les croix

du moment préſent, apportent toûjours leurs graces, & par conſéquent leur adouciſſement avec elles ; on y voit la main de Dieu qui s'y fait ſentir.

A chaque jour, dit JESUS-CHRIST, *ſuffit ſon mal* ; le mal de chaque jour devient un bien, lorſqu'on laiſſe faire Dieu. Qui ſommes-nous pour lui dire, par quel motif faites-vous cela ? Il eſt le Seigneur, & cela ſuffit. Il eſt le Seigneur, qu'il faſſe tout ce qui eſt bon à ſes yeux ; qu'il éleve, ou qu'il abaiſſe ; qu'il frappe, ou qu'il conſole, qu'il briſe, ou qu'il guériſſe toutes les bleſſures ; qu'il donne la mort ou la vie, il eſt toûjours le Seigneur ; nous ne ſommes que l'ouvrage, & par conſéquent le joüet de ſes mains : qu'importe, pourvû qu'il ſe glorifie, & que ſa volonté s'accompliſſe en nous. Ce qui nous doit conſoler, c'eſt qu'il eſt ſûr qu'il nous veut ſauver.

Sortons de nous-mêmes ; ne nous aimons plus d'un amour déreglé, & la volonté de Dieu qui ſe développera à chaque moment en tout, nous conſolera auſſi à chaque moment ; de tout ce que Dieu fera autour de nous ou en nous : les contradictions des

hommes, leurs inconſtances, leurs injuſtices mêmes, nous paroîtront les effets de la ſageſſe, de la juſtice, & de la bonté immuable de Dieu. Nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui ſe cache ſous les foibleſſes des hommes aveugles & corrompus; ainſi cette figure trompeuſe du monde, qui paſſe comme une décoration de théatre, nous deviendra un ſpectacle trés-réel & digne d'éternelles loüanges du côté de Dieu.

Qu'attendons-nous des hommes; ils ſont foibles, inconſtans, aveugles: les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent ce qu'ils veulent, La nature eſt un roſeau caſſé; ſi on veut s'appuïer deſſus, le roſeau plie, ne peut nous ſoûtenir, & nous perce la main. Quelques grands que paroiſſent les hommes, ils ne ſont rien en eux-mêmes; mais quand Dieu eſt grand en eux, c'eſt lui qui fait ſervir l'humeur bizare, l'orgüeil chagrin, la diſſimulation, la vanité, & toutes les folles paſſions, au conſeil éternel qu'il a ſur les élûs; il emploïe & le dedans & le dehors, la corruption des autres hommes, nos propres imperfections, & nôtre propre ſenſibilité; en un mot il

emploïe tout à nôtre sanctification ; il remuë le Ciel & la terre pour sauver ce qui lui est cher ; rien ne se fait que pour nous purifier, & nous rendre dignes de lui. Réjoüissons-nous donc lors que nôtre Pere céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations interieures & exterieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors, & tout douloureux au-dedans : réjoüissons-nous ; car c'est par de telles douleurs que nôtre foi plus prétieuse que l'or est purifiée. Réjoüissons-nous d'éprouver ainsi le néant & le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu, car c'est par cette experience crucifiante, que nous sommes arrachez à nous-mêmes, & aux desirs du siécle. Réjoüissons-nous ; car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau, naît en nous. Quoi nous nous décourageons, & c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre : c'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse ; & dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons ; nôtre lâcheté & nôtre impatience arrêtent la main de Dieu.

Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu, & ne recherche rien hors

de cet ordre, ne finit jamais ſa journée ſans avoir part à la Croix de Jeſus-Chriſt. Une pieté ſans croix eſt une pieté en idée.

Tandis que nous demeurons renfermez en nous-mêmes, nous ſommes en but à la contradiction des hommes, à leur malignité & à leur injuſtice; nôtre humeur nous expoſe à celle d'autrui; nos paſſions s'entre-choquent avec celles de nos voiſins; nos deſirs ſont autant d'endroits par où nous donnons priſe à tous le reſte des hommes; nôtre orgüeil qui eſt incompatible avec celui du prochain, s'éleve comme les flôts de la mer agitée; tout nous combat; tout nous repouſſe; tout nous attaque; nous ſommes ouverts de toutes parts, par la ſenſibilité de nos paſſions, & par la jalouſie de nôtre orgüeil; il n'y a nulle paix à eſperer en ſoi, où l'on vit à la merci d'une foule de deſirs avides & inſatiables, & où l'on ne ſçauroit jamais contenter ce *moi* ſi jaloux, ſi délicat, ſi ombrageux ſur tout ce qui le touche De-là vient que l'on eſt dans le commerce du prochain, comme les malades, qui ont langui long-tems dans un lit; il n'y a aucune partie du corps, où l'on puiſſe

les toucher ſans les bleſſer : l'amour propre malade eſt attendrie ſur elle-même, elle ne peut être touchée ſans crier les hauts cris ; touchez-là du bout du doigt, elle ſe croit écorchée. Joignez à cette délicateſſe la groſſiereté du prochain, plein d'mperfections qu'il ne connoît pas lui-même : joignez-y la revolte du prochain contre nos défauts, qui n'eſt pas moins grande que la nôtre contre les ſiens. Voilà tous les enfans d'Adam qui ſe ſervent de ſupplices les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui eſt renduë malheureuſe par l'autre, & qui la rend miſérable à ſon tour ; voilà dans toutes les Nations, dans toutes les Villes, dans toutes les Communautez, dans toutes les Familles, & juſqu'entre deux amis, le martyre de l'amour propre.

L'unique remede pour trouver la paix, eſt de ſortir de ſoi. Il faut ſe renoncer & perdre tout interêt criminel, pour n'avoir plus rien de vicieux à perdre, ni à craindre, ni à ménager : Alors on goûte la vraïe paix reſervée aux hommes de bonne volonté, c'eſt-à-dire, à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui de-

vient la leur : alors les hommes ne peuvent plus rien ſur nous ; car ils ne peuvent plus nous prendre par nos deſirs, ni par nos craintes : alors nous voulons tout, & nous ne voulons rien ; c'eſt être inacceſſible à l'ennemi ; c'eſt devenir invulnerable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de pouvoir & de volonté de faire contre nous, & tout ce que Dieu lui donne de pouvoir & de volonté de faire contre nous étant la volonté de Dieu, eſt auſſi la nôtre ; en cet état on a mis ſon tréſor ſi haut, que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera nôtre réputation, mais nous y conſentons ; car nous ſçavons, combien il eſt bon d'être humilié, quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiez, tant mieux ; c'eſt le ſeul véritable ami qui eſt jaloux de tous les autres, & qui nous en détache pour purifier nos attachemens. On eſt importuné, aſſujeti, gêné ; mais Dieu le fait, & c'eſt aſſez ; on aime la main qui écraſe, & la paix ſe trouve dans toutes ces peines : Heureuſe paix qui nous ſuit juſqu'à la croix ! on veut ce que l'on a, & l'on ne veut rien de ce que l'on n'a pas. Plus cet abandon eſt parfait, plus

la paix eſt profonde ; s'il reſte quelques attaches & quelque deſir, la paix n'eſt qu'à demie ; ſi tous liens étoient rompus, la liberté ſeroit ſans bornes. Que l'opprobre, la douleur, & la mort viennent fondre ſur moi, j'entends JESUS-CHRIST qui me dit, *ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui enſuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils ſont foibles, lors même qu'ils ôtent la vie ! que leur puiſſance eſt courte ! ils ne peuvent que briſer un pot de terre, que faire mourir ce qui de ſoi-même meurt tous les jours ; qu'avancer un peu cette mort qui eſt une délivrance, aprés quoi on échape de leurs mains dans le ſein de Dieu, où tout eſt tranquille & inalterable.

Il faut porter la croix avec JESUS-CHRIST dans cette courte vie ; bientôt nous n'aurons plus le tems de ſouffrir ; ce ſera celui de regner avec un Dieu conſolateur, qui aura eſſuïé nos larmes de ſa propre main, & devant qui les douleurs & les gemiſſemens s'enfuïeront à jamais. Pendant qu'il nous reſte encore ce moment ſi court & ſi leger des épreuves, ne perdons rien du prix de la Croix, ſouffrons humblement & en paix. L'amour propre nous

exagere nos peines, & les groſſit dans nôtre imagination ; une croix portée ſimplement ſans ces retours d'un amour propre, ingenieux à les augmenter, n'eſt qu'une demie croix. Quand on ſouffre dans cette ſimplicité d'amour, non-ſeulement on eſt heureux malgré la croix, mais encore l'on eſt heureux par elle ; car l'amour ſe plaît à ſouffrir pour le bien-aimé, & la croix qui rend conforme au bien-aimé, eſt un lien d'amour qui conſole.

Nous ne ſommes ſur la terre que pour ſouffrir ; malheur à ceux qui ont leur conſolation en ce monde ; ils ne l'auront point dans l'autre. Cette vie n'eſt qu'un tems de tentation & d'épreuves pour nous corriger, pour nous purifier, pour nous détacher. Quand nous n'aurons plus à ſouffrir, nous n'aurons plus à vivre, comme l'on fait ſortir un malade de l'Hôpital dès qu'il eſt gueri ; ce n'eſt que par la ſouffrance que nôtre guériſon s'opere.

Il ne faut ſonger aux perſonnes qui nous font de la peine que pour leur pardonner : Il faut voir en elles Dieu qui s'en ſert pour exercer nôtre humilité, nôtre patience, nôtre amour pour la croix. On verra un jour de-

vant Dieu, combien les personnes qui nous crucifient nous sont utiles, en nous attachant sur la Croix avec Jesus-Christ. La peine qu'elles causent, passera bien-tôt, & le fruit qui en reviendra, sera éternel.

Dans la souffrance il n'y a qu'à se taire, & à souffrir. Dieu voit nôtre souffrance & nôtre soûmission. Heureuse l'ame que Dieu abbat, que Dieu écrase; à qui il ôte toute force en elle-même pour ne se plus soûtenir qu'en lui seul; qui voit sa pauvreté, qui en est contente; qui porte outre toutes les croix du dehors, les grandes croix interieures, sans lesquelles toutes les autres ne peseroient rien.



POUR LES PRINCIPALES FETES DE L'ANNE'E.

Durant l'Avent.

C'Eſt maintenant, ô mon Dieu, que je veux me recüeillir, pour adorer en ſilence les Myſteres de vôtre Fils, & pour attendre qu'il naiſſe au fond de mon cœur. Venez, Seigneur JESUS, venez, Eſprit de verité & d'amour qui le formâtes dans le ſein de la ſainte Vierge.

Je vous attends, divin JESUS, comme les Prophetes & les Patriarches vous ont attendu. Que volontiers je dis avec eux : *O Cieux, répandez vôtre roſée, & que les nuées faſſent deſcendre le Juſte, que la terre s'entr'ouvre, & qu'elle germe ſon Sauveur.* Vous êtes déja venu une fois. Les anciens Juſtes ont vû le déſiré des Nations ; mais les vôtres ne vous ont point connu. *La lumiere a luit au milieu des ténébres, & les ténébres ne l'ont point compriſe.* Que tardez-vous ? Revenez, Seigneur, revenez frapper la terre ingrate, & juger

les hommes aveugles. O Roi, dont les Princes de la terre ne ſont qu'une foible image, que vôtre Regne arrive. Quand viendra-t-il d'en-haut ſur nous ce regne de juſtice, de paix & de verité ? Vôtre Pere vous a donné toutes les Nations ; il vous a donné toute puiſſance & dans le Ciel, & ſur la terre ; & cependant vous êtes méconnu, mépriſé, offenſé, trahi ! Quand viendra donc le jugement de ce monde endurci, & le jour de vôtre triomphe ? Levez-vous, levez-vous, ô Dieu ! jugez vôtre propre cauſe, briſez l'impie du ſouffle de vos lévres, délivrez vos enfans, juſtifiez-vous en ce grand jour à la face de toutes les Nations ; c'eſt vôtre gloire, & non la nôtre que nous cherchons.

Mon Dieu, je vous aime pour vous, & non pour moi. Je ſouffre, je séche de triſteſſe, voïant prévaloir l'iniquité ſur la terre, & vôtre Evangile foulé aux pieds. Je ſouffre, me ſentant malgré moi aſſujeti à la vanité. Juſques à quand, Seigneur, laiſſerez-vous vôtre heritage déſolé ? Revenez donc, Seigneur JESUS, rendez-nous la lumiere de votre viſage. Je ne veux tenir à aucune des choſes qui m'envi-

ronnent ici-bas. Elles ménacent toutes ruine prochaine. Les voutes immenſes des Cieux s'écouleront dans les abîmes; cette terre couverte de pechez ſera conſumée, & renouvellée par le feu vengeur. Les aſtres tomberont, leur lumiére s'éteindra, les élemens embraſez ſe confondront, la nature entiere ſera bouleverſée. A ce ſpectacle, que l'impie fremiſſe. Pour moi; je m'écrie avec amour & confiance. Frappez, Seigneur, glorifiez-vous aux dépens de tout ce qui bleſſe vôtre Sainteté. Frappez ſur moi, ne m'épargnez point, pour me purifier, & pour me rendre digne de vous. Helas! ce monde inſenſé n'eſt occupé que du moment préſent, qui échappe. Tout ceci va perir, & on en veut joüir comme s'il devoit être éternel. Le Ciel & la terre paſſeront comme la fumée, vôtre parole ſeule demeure éternellement. O verité! on ne vous connoit point. Le menſonge eſt adoré, & remplit tout le cœur de l'homme. Tout eſt faux, tout eſt trompeur. Tout ce qui ſe voit, tout ce qui ſe touche, tout ce qui eſt ſenſible, tout ce qui eſt meſuré par le tems, n'eſt rien. Faut-il que ce vain fantome ſoit cru ſi ſolide, & que l'im-

muable verité passe pour un songe? Helas, Seigneur! pourquoi souffrez-vous cet enchantement? La terre entiere est plongée dans le sommeil de la mort, reveillez-là par vôtre lumiere. Pour moi, je ne veux que vous, je n'attends que vous. Je regarde la foudre prête à partir de vôtre main pour écraser les hommes superbes, & pour venger vôtre patience méprisée; & loin de craindre la mort, je la regarde comme la délivrance de vos enfans. Oüi, Seigneur, nous mourrons; & le charme funeste se rompra tout à coup. Vous ne serez plus offensé; je vous aimerai, je n'aimerai que vous, je ne m'aimera plus moi-même d'un amour dereglé. O que j'aime vôtre Avenement! Déja, selon vôtre précepte, je leve les yeux & la tête pour aller au-devant de vous. Par le transport de mon amour je m'élance au-devant du Seigneur, comme le premier de vos Apôtres me l'a enseigné. Je suis foible, miserable, fragile, il est vrai: j'ai tout à craindre, si vous me jugez dans la rigueur de vôtre justice, j'en conviens: Mais plus je suis fragile, plus je conclus que la vie est un danger, & que la mort est une grace.

O Seigneur, ôtez le peché, venez regner en moi ; arrachez-moi à moi-même, & je ferai pleinement à vous. Hé, qu'ai-je à faire fur la terre ? Que puis-je defirer dans cette vallée de larmes, où le mal paroît au comble, & où le bien eft fi imparfait ? Rien que vôtre volonté ne m'y peut retenir ; je n'aime rien de tout ce que je vois, je ne veux point m'aimer moi-même, je ne veux aimer que vôtre Avenement.



POUR LE JOUR DE S. Thomas.

O Mon Dieu ! ouvrez-moi les yeux, élargiſſez mon cœur, pour me faire comprendre & ſentir les dons que vous avez mis dans cet Apôtre. Eſprit qui l'avez envoïé, qui l'avez conduit, qui l'avez rempli, rempliſſez-moi, inſpirez-moi, transformez-moi en une créature nouvelle. O Pere des lumiéres & des miſericordes ! vous faites des hommes ce qu'il vous plaît. Ils ſemblent n'être plus hommes dès que vous parlez. Quel eſt donc cet homme foible, timide, vil, ſelon le monde, pauvre, groſſier, ignorant ? Où va-t-il? que prétend-t-il faire ? Changer la face des Nations les plus éloignées, vaincre par la ſeule verité les peuples, juſqu'auſquels les Rois conquerans n'ont jamais pénetré par leurs armes ; découvrir un nouveau monde, pour y porter une nouvelle loi. Entreprendre de telles choſes ſur le monde ; c'eſt être bien mort à ſa propre ſageſſe, c'eſt être bien enyvré de la folie de la Croix. C'eſt ainſi, eſprit deſtructeur, que

vous anéantissez dans vos parfaits enfans toute sagesse, tout esprit propre, toute regle humaine, tout moïen raisonnable. Vous appellez ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est. Vous vous plaisez à choisir ce qui est le plus vil, pour faire aux yeux du monde surpris ce qui est le plus grand & le plus impossible. Vous êtes jaloux de la gloire de vôtre ouvrage, & vous ne le voulez fonder que sur le néant. Vous creusez jusqu'au néant pour le fonder ; comme les hommes sages dans leurs bâtimens creusent jusqu'au rocher ferme. Creusez donc en moi, ô mon Dieu, jusqu'à l'anéantissement de tout moi-même. Esprit destructeur, renversez, mettez tout en désordre, n'épargnez aucun arrangement humain, défaites tout, pour tout refaire. Que vôtre créature soit toute nouvelle, & qu'il ne reste aucune trace de l'ancien plan. Alors aïant tout effacé, tout défiguré, tout réduit à un pur néant, je déviendrai en vous toutes choses, parce que je ne serai plus en moi rien de fixe. Je n'aurai aucune consistance, mais je prendrai dans vôtre main toutes les formes qui conviendront à vos desseins. C'est par l'anéantissement de

mon être propre & borné, que j'entrerai dans vôtre immensité divine. O qui le comprendra ! O qui me donnera des ames qui aïent le goût & l'attrait de la destruction ! Si peu que l'on reserve, on demeure borné. Quelque bonne que paroisse la reserve, quand c'est à l'égard de Dieu qu'on l'a fait, c'est un larcin ; car tout lui est dû, puisque tout vient de lui. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux de ne nous les point laisser posseder en propre. Il n'y a donc que l'entiere destruction qui nous rende ses vrais instrumens.

Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas vôtre Apôtre. Il étoit de ces hommes anéantis, dont il est dit qu'ils étoient livrez à vôtre grace. Il n'étoit rien ni par les richesses, ni par la réputation, ni par les talens, ni même par la vertu. C'étoit l'infirmité même, où vous avez pris plaisir de faire réluire vôtre force. Il a porté vôtre Nom jusqu'au fond de l'Orient, à ces peuples qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort, & qui n'avoient pas même des yeux pour voir la lumiere. Le monde, tout monde qu'il est, critique, malin, scandalisé de tout, indocile, endurci, faux &

trompeur, jusqu'à se tromper lui-même, dégoûté de la verité qui lui est odieuse, amateur insensé du mensonge qui le flate; ce monde n'a pas pû resister à celui qui n'étoit rien par lui-même, & qui par cet anéantissement étoit tout en Dieu. Dieu parle dans sa chetive créature; & cette parole qui a fait le monde, le renouvelle. O mon Dieu! je l'entends, & je trésaille de joïe au S. Esprit en le comprenant; vous l'avez caché aux grands & aux sages, jamais ils ne l'entendront : mais vous le revelez aux simples & aux petits. Tout consiste à s'appetisser & à s'anéantir. Tandis qu'on est encore quelque chose, on n'est encore rien, on n'est encore propre à rien. Ce qui reste même de plus caché, même de meilleur en apparence, resiste à tout ce que Dieu veut faire, & arrête sa main toute-puissante.

Mais quelle étenduë cette verité n'a-t-elle point? Hélas, où est l'ame courageuse qui veut bien n'être rien, & qui laisse tout tomber, tout perdre, talens, esprit, amitiez, réputation, honneur! Où sont-elles ces ames de foi? On fait comme Thomas incrédule; on veut voir, on veut toucher, on

veut s'assurer des dons de JESUS-CHRIST, & de son avancement, mais *bienheureux ceux qui croïent sans voir*, & qui adorent Dieu en esprit & en verité par le sacrifice d'holocauste, qui est la perte totale de tout ce qui est en nous ! Voilà ce qui fait la vie apostolique, transformée en JESUS-CHRIST.

POUR LE JOUR DE NOEL.

JE vous adore, Enfant JESUS, nud, pleurant, & étendu dans la Crêche. Je n'aime plus qne vôtre enfance & vôtre pauvreté. O qui me donnera d'être aussi pauvre & aussi enfant que vous ! O sagesse éternelle réduite à l'enfance ! ôtez-moi ma sagesse vaine & présomptueuse : faites-moi enfant avec vous. Taisez-vous, sages de la terre, je ne veux rien être, je ne veux rien sçavoir ; je veux tout croire, je veux tout souffrir, je veux tout perdre, jusqu'à mon propre jugement.

Bienheureux les pauvres, mais les pauvres d'esprit, que JESUS à faits semblables à lui dans sa Crêche, &

qu'il a dépoüillés même de leur propre raison ! O hommes qui êtes sages dans vos pensées, prévoïans dans vos desseins, composez dans vos discours, je vous crains, vôtre grandeur m'intimide, comme les enfans ont peur des grandes personnes. Il ne me faut plus que des enfans de la sainte Enfance Le Verbe fait chair, la parole toute-puissante du Pere se tait, bégaïe, pleure, pousse des cris enfantins; & moi je me piquerai d'être sage, & je me complairai dans les arrangemens que fait mon esprit, & je craindrai que le monde n'ait une assez haute idée de ma capacité? Non, non; je serai de ces heureux enfans, qui perdent tout pour tout gagner, qui ne se soucient plus de rien excepté leur salut, qui comptent pour rien qu'on les méprise, & qu'on ne daigne point se fier à leur discernement. Le monde sera grand tant qu'il lui plaira. Les gens de bien mêmes, à bonne intention, & par le zele des bonnes œuvres, croîtront chaque jour en prudence, en prévoïance, en mesures, en éclat de vertu; pour moi, tout mon plaisir sera de décroître, de m'appetisser, de m'avilir, de m'obscurcir, de me taire, de con-

ſentir à être imbecille & à paſſer pour tel ; de joindre à l'opprobre de JESUS crucifié l'impuiſſance, & le begaïement de JESUS enfant. On aimeroit mieux mourir avec lui dans les douleurs, que de ſe voir avec lui emmailloté dans le berceau. La petiteſſe fait plus d'horreur que la mort, parce que la mort peut être ſoufferte par un principe de courage & de grandeur : mais n'être plus compté pour rien : comme les enfans, & ne pouvoir plus ſe compter ſoi-même ; retomber dans l'enfance, comme certains viellards décrepits, dont les enfans dénaturez ſe joüent ; & voire d'une vûë claire & pénétrante toute la dériſion de cet état, c'eſt le plus inſupportable ſupplice pour une ame grande & courageuſe, qui ſe conſoleroit de tout le reſte par ſon courage & par ſa ſageſſe. O ſageſſe, ô courage, ô raiſon, vous êtes la derniere choſe dont l'ame mourante à elle-même a plus de peine à ſe dépoüiller. Tout le reſte qu'on quitte, ne tient preſque point. Ce ſont des habits qui ſe levent du bout du doigt, & qui ne tiennent point à nous. Mais nous ôter cette ſageſſe propre, qui fait la vie la plus intime de l'ame, c'eſt

arracher la peau, c'eſt nous écorcher tout vif, c'eſt nous déchirer juſques dans la moëlle des os. Hélas! j'entends ma raiſon qui me dit: Quoi donc? faut-il ceſſer d'être raiſonnable? faut-il devenir comme les fous, qu'on eſt contraint de renfermer? Dieu n'eſt-il pas la ſageſſe même? la nôtre ne vient-elle pas de la ſienne? & par conſéquent ne faut-il pas que nous la ſuivions? Mais il y a une extrême difference entre être raiſonnans & être raiſonnables. Nous ne ſerons jamais ſi raiſonnables, que quand nous ceſſerons d'être ſi raiſonnans. En nous livrant à la pure raiſon de Dieu, que la nôtre foible & vaine ne peut comprendre, nous ſerons délivrés de nôtre ſageſſe égarée depuis le peché, incertaine, courte & préſomptueuſe, ou plûtôt nous ſerons délivrez de nos erreurs, de nos indiſcretions de nos entêtemens. Plus une perſonne eſt morte à elle-même par l'Eſprit de Dieu, plus elle eſt diſcrete ſans faire trop d'efforts pour l'être: car on ne tombe dans l'indiſcretion que pour vivre encore à ſon propre eſprit, à ſes vûës, & à ſes inclinations naturelles, c'eſt qu'on veut, qu'on penſe, & qu'on parle encore à ſa mode. La mort totale de nôtre

nôtre propre ſens feroit en nous la vraïe & la conſommée ſageſſe du Verbe de Dieu. Ce n'eſt point par un effort de raiſon au-dedans de nous que nous nous éleverons au-deſſus de nous-mêmes ; c'eſt au contraire par l'anéantiſſement de nôtre propre être, & ſur-tout de nôtre propre raiſon, qui eſt la partie la plus eſſentielle de l'homme, que nous entrerons dans cet être nouveau, où, comme dit S. Paul, JESUS-CHRIST fait nôtre vie, nôtre juſtice, & nôtre ſageſſe. Nous ne nous égarons qu'à force de nous conduire par nous-mêmes. Donc nous ne ſerons à l'abri de l'égarement qu'à force de nous laiſſer conduire, d'être petits, ſimples, livrez à l'Eſprit de Dieu, ſouples, & prêts à toute ſorte de mouvemens, n'aïant aucune conſiſtance propre, ne reſiſtant à rien, n'aïant plus de volonté, plus de jugement ; diſant naïvement ce qui nous vient, & n'aimant qu'à ceder aprés l'avoir dit. C'eſt ainſi qu'un petit enfant ſe laiſſe porter, reporter, lever, coucher : il n'a rien de caché, rien de propre. Alors nous ne ſerons plus ſages ; mais Dieu ſera ſage en nous &

pour nous. JESUS-CHRIST parlera en nous, pendant que nous croirons bégaïer. O JESUS, Enfant! il n'y a que les enfans qui puissent regner avec vous.



POUR LE JOUR DE S. *Jean l'Evangeliſte.*

O JESUS, je deſire me repoſer avec Jean ſur vôtre poitrine, & me nourrir d'amour en mettant mon cœur ſur le vôtre! Je veux être comme le diſciple bien-aimé, inſtruit par vôtre amour. Il diſoit, ce Diſciple, pour l'avoir éprouvé, que *l'onction enſeigne toutes choſes.* Cette onction interieure de vôtre Eſprit inſtruit dans le ſilence. On aime, & on ſçait tout ce qu'il faut ſçavoir: on goûte, & on n'a beſoin de rien entendre. Toute parole humaine eſt à charge, & ne fait que diſtraire, parce qu'on a audedans la parole ſubſtantielle qui nourrit le fond de l'ame. On trouve en elle toute verité. On ne voit plus qu'une ſeule choſe, qui eſt la verité ſimple & univerſelle. C'eſt Dieu, devant qui la créature, ce rien trompeur, diſparoît, & ne laiſſe aucune trace de ſon menſonge.

O Amour, vrai docteur des ames, on ne veut point vous écouter! On écoute

de beaux discours ; on écoute sa propre raison : mais le vrai Maître qui enseigne sans raisonnemens & sans paroles, n'est point écouté. On craint de lui ouvrir son cœur. On ne lui offre qu'avec reserve ; on craint qu'il ne parle, & ne demande trop. On voudroit bien le laisser dire ; mais à condition de ne prendre ce qu'il diroit que suivant la mesure reglée par nôtre sagesse: ainsi ce seroit nôtre sagesse qui jugeroit celui qui la doit juger.

O Amour, vous voulez des ames livrées à vos transports ; des ames qui ne craignent, non plus que les Apôtres, d'être insensées aux yeux du monde. Il ne suffit pas, ô divin Esprit, de se remplir de vous ; il faut en être enyvré. Que n'apprendroit-on point sans raisonnement, sans science, si on ne consultoit plus que l'amour de Dieu qui met la verité du regne de Dieu dans le fond de l'ame ? L'amour décide tous les cas, & ne s'y trompe point ; car il ne donne rien à l'homme, & raporte tout à Dieu seul. C'est un feu consumant, qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. O, qu'il fait bon connoître

Dieu ! car il ne laiſſe plus voir que lui, mais d'une vûë bien differente de celle des hommes, qui ne le conſiderent que dans une froide & ſéche ſpeculation. Alors on aime tout ce qu'on voit, & c'eſt l'amour qui donne des yeux perçans pour le voir. Un moment de paix & de ſilence fait voir plus de merveilles que les profondes réflexions de tous les ſçavans.

Mais encore, ô Amour, comment eſt-ce que vous enſeignez toutes choſes, vous qui n'en pouvez ſouffrir qu'une ſeule, & qui fermez les yeux à tout le reſte, pour les attacher immuablement à un ſeul objet ! O j'entends ce ſecret ! c'eſt que la vraïe maniere de bien ſçavoir tout le reſte, *pendant cette vie*, eſt de l'ignorer par mépris. On ſçait de Dieu ce qu'on en peut ſçavoir, en ſçachant qu'il eſt *Tout* : on ſçait de la créature entiere tout ce qu'il en faut ſçavoir, en ſçachant qu'elle n'eſt *rien*. Voilà donc la toute ſcience, inconnuë aux ſçavans du ſiécle, & reſervée aux pauvres d'eſprit inſtruits par l'onction du pur amour : ils pénétrent au fond tout ce qui eſt créé, en ne daignant pas même y faire attention, ni ouvrir les

yeux pour le voir. Qu'importe qu'ils ne ſçachent point raiſonner ſur Dieu ? Ils ſçavent l'aimer, c'eſt aſſez. Bienheureuſe ſcience, qui éteint toute curoſité, qui raſſaſſie l'ame de la verité pure, qui non-ſeulement lui montre toute verité en l'occupant de Dieu ; mais qui porte cette verité ſimple & unique dans le fond de cette ame, pour n'être plus qu'une même choſe avec elle.

Hélas, combien de grands Docteurs qui ne voient goûte, croïant tout ſçavoir ! ils ne veulent rien ignorer, ni ſur la nature de divers êtres, ni ſur leurs proprietés, ni ſur l'ordre de l'Univers, ni ſur l'hiſtoire du genre humain, ni ſur les ouvrages des hommes, ni ſur les arts qu'ils ont inventez, ni ſur leurs diverſes langues, ni ſur les regles de conduite qu'ils ont entre eux. O qu'ils feroient dégoûtez de toutes ces recherches curieuſes, s'ils connoiſſoient bien l'homme ! S'amuſe-t-on à un ver de terre ? & le néant même n'eſt-il pas encore plus indigne de nous occuper ? Hé, que peut-on apprendre de ce qui n'eſt rien ? Il n'y a qu'une ſeule verité infinie, qui abſorbe tout, & qui ne laiſſe aucune cu-

riosité hors d'elle. Tout le reste n'est que néant, & par consequent mensonge. Qu'on s'instruise pour le besoin des conditions ; c'est bien fait. Mais qu'on croïe sçavoir quelque chose, quand on ne sçait que ce *rien*, qu'on espere en orner son esprit, qu'on cherche à le nourrir & à le satisfaire, en l'occupant de la créature vaine & creuse, ô folie ! ô ignorance de ceux qui veulent tout sçavoir !

O JESUS, je n'ai plus d'autre Docteur que vous, plus d'autre livre que vôtre poitrine. Là j'apprends tout en ignorant tout, & en m'anéantissant moi-même. Là je vis de la même vie dont vous vivez dans le sein de vôtre Pere. Je vis d'amour ; l'amour fait tout en moi. Ce n'est que pour l'amour que je suis crée, & je ne fais ce que Dieu a prétendu que je fisse en me créant qu'autant que j'aime. Je sçai donc tout, & je ne veux plus sçavoir que vous. Taisez-vous, monde curieux & sage ; j'ai trouvé sur la poitrine de JESUS l'ignorance & la folie de sa Croix, en comparaison de laquelle tous vos talens ne sont qu'ordure. Méprisez-moi autant que je vous méprise.

POUR LE JOUR DE LA Circoncision.

MOn Dieu, je viens vous adorer, & me tenir à vos pieds comme Marie sœur de Marthe. O que vôtre présence est douce ! Heureux qui goûte cette manne ! Elle rassasie mon cœur. Je croi, Seigneur, j'aime, j'attends ; faites en moi selon vos desseins. O bon Esprit, venez, ôtez-moi le mien.

O JESUS ! je vous adore sous le couteau de la Circoncision. Que je vous aime dans cette abjection & dans cette foiblesse ! Je vous vois tout couvert de honte, mais au rang des pecheurs, assujeti à une loi humiliante, souffrant de vives douleurs, & répandant déja dès les premiers jours de vôtre enfance les prémices de ce Sang, qui sera sur la Croix le prix du monde entier.

Vous n'entrez donc dans le monde que pour souffrir. Vous y prenez d'abord le Nom de JESUS, qui signifie SAUVEUR ; & c'est pour sauver les pecheurs que vous vous mettez au nom-

bre des pecheurs ſouffrans. Avec quelle conſolation, ô Enfant JESUS, vois-je couler vos larmes & vôtre Sang! C'eſt ici le commencement du Myſtere de douleur & d'ignominie. O précieuſe Victime! Vous croîtrez, mais vous ne croîtrez que pour faire croître avec vous les marques de vôtre amour. Vous ne retardez vôtre Sacrifice que pour le rendre plus grand & plus rigoureux.

Mais hélas, ô JESUS! que vois-je dans vos douleurs? Eſt-ce un objet qui doive exciter en moi une compaſſion tendre! Non, car c'eſt ſur moi, & non ſur vous, que je dois pleurer. Je ne puis conſiderer vos humiliations, & vos ſouffrances, ſans appercevoir auſſitôt que vous ne vous humiliez, & ne ſouffrez que pour mes beſoins. C'eſt pour expier mes pechez d'orgüeil & de molleſſe, c'eſt pour m'enſeigner à ſouffrir & à porter la confuſion que je mérite. La nature vaine & lâche frémit à la vûë de ſon Sauveur, qui eſt anéanti & ſouffrant; elle ſe ſent écraſée par l'autorité de cet exemple.

Il faut donc préparer ſon cœur à la confuſion & à l'amertume. Oüi, je le veux, ô JESUS! Je prends la Croix

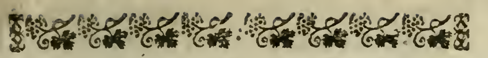
pour marcher après vous. Qu'on me méprise, on aura raison. Le mépris que j'ai pour moi, n'est sincere qu'autant qu'il me fait consentir à être méprisé par les autres. Quelle injustice de vouloir que ce qui paroît bas & indigne, éblouïsse nôtre prochain! Je me livre donc, ô JESUS, à tout opprobre que vous m'envoïerez, je n'en refuse aucun: & il n'y en a aucun que je ne mérite. O ver de terre! est-ce à toi que l'honneur est dû! O ame pecheresse, qu'as-tu merité, sinon d'être la balieure du monde! Puis-je jamais être mis trop bas, moi qui ne suis par ma nature que néant, & par ma propre volonté que peché? Ame vaine, & ingrate à ton Dieu, porte donc sans murmurer la confusion qui est ton partage. Plus d'honneur, plus de bienséance, plus de réputation. Tous ces beaux noms doivent être sacrifiez à un Sauveur rassassié d'opprobres. Qu'as-tu en toi qui ne demande l'humiliation? Est-ce ton orgüeil? hé, c'est ton orgüeil même qui te rend encore plus miserable & plus indigne de tout honneur.

Mais hélas, ô JESUS! qu'il y a loin entre les sentimens generaux d'hu-

miliation, & la pratique! On saluë la Croix de loin, mais de près on en a horreur. Je vous promets maintenant de marcher sur les traces sanglantes que vous me laissez, afin que je vous suive portant la croix après vous: mais quand l'opprobre & la douleur de la croix paroîtront, tout mon courage m'abandonnera. Alors quels vains prétextes de bienséances! quelles délicatesses honteuses! quelles jalousies diaboliques! Mon Dieu; je parle magnifiquement de la Croix, & je n'en veux connoître que le nom. Je la crains, je la fuis, sa vûë seule me désole. Qu'avez-vous, ô mon ame! d'où vient que vous murmurez, que vous tombez dans le découragement, que vous allez mandier chez tous vos amis un peu de consolation? Ah! c'est que Dieu m'humilie, & me charge de croix. Hé, n'est-ce pas que vous lui avez promis d'aimer? Qu'avez-vous donc? qu'est-ce qui vous trouble? Le Chrétien doit-il être hors de lui, quand il a ce qu'il a voulu, & qu'il est fait semblable à JESUS souffrant! O JESUS Enfant! donnez-moi la simplicité de vôtre enfance dans la douleur. Si je

pleure, si je gémis, qu'au moins je je ne resiste jamais à vôtre main crucifiante. Couppez usqu'au vif, brûlez, brûlez : Plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.





POUR LE JOUR DE *l'Epiphanie, ou des Rois.*

O Créateur du Ciel & de la terre, Etre éternel & infini, Origine de tous les êtres, en qui nous existons, nous vivons, nous agissons, & hors duquel nous ne sommes rien! Comment se peut-il qu'étant par tout & & animant toutes choses, le monde ait demeuré si long-temps sans vous connoître? Comment pouvez-vous être ignoré de ceux qui n'ont rien qu'ils ne reçoivent de vous? O unique & intarissable source de tous les biens? Comment encore tous les jours n'êtes-vous pas apperçûë de ceux qui ne cessent point de puiser en vous? O vive & vivifiante clarté! quelle peut être l'obscurité qui empêche de vous voir? Qu'il faut que les ténebres de nos ames soient épaisses pour resister à vôtre éclat? Heureux ceux à qui vous daignez paroître, & à qui vous faites la grace de vous découvrir, comme vous avez fait aux saints Mages, dont vous avez sçû frapper les yeux au

travers des ſombres nuages de la plus aveugle Gentilité.

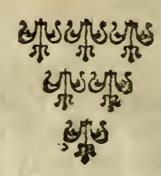
Briſez, ô mon Dieu, les voiles de mon ame. Détruiſez la forte muraille que le peché a bâtie entre vous & moi, & par laquelle il vient à bout de me dérober les raïons de vôtre ſainte lumiere. Soleil de Juſtice, ſurpaſſez les montagnes de mon orgüeil, qui retarde vôtre aurore. Pénetrez les forêts noires & confuſes de mes paſſions dans la ſombre nuit, deſquelles mon cœur demeure égaré. Ce ſont ces malheureuſes paſſions, ô mon Dieu, qui non-ſeulement ont voilé mes yeux, mais qui vous ont encore enveloppé vous-même des voiles mortels, ſous leſquels vous avez ſi long-tems gémi, à cauſe de moi dans vôtre vie de voïageur ſur la terre; & qui, quoi que pénetrez de la ſplendeur de vôtre Divinité, qui leur a été communiquée, ſont encore ſouvent pour mes foibles yeux un nuage qui me la fait méconnoître; au lieu qu'ils devroient toûjours contribuer à me la montrer, puiſque vôtre immenſe charité ne vous en a fait couvrir que pour vous proportioner à ma foible vüë, & la rendre capable de vous ſupporter.

Qui eſt-ce qui me délivrera du corps de cette mort, pour me rejoindre à la ſource de ma vie ? Hélas ! quand ſera-ce que viendra mon tour pour arriver à la connoiſſance de celui, qui ſeul peut faire ma ſouveraine felicité ? Quand verrai-je celui dont la vûë fait les deſirs des Anges ? Je ſouhaite que mes liens ſoient rompus, pour être avec mon Sauveur. Funeſtes chaînes, qui chargez mon ame, juſques à quand prolongerez-vous la miſere de mon exil ? Chaînes, qui nous attachant à ce ſéjour de ténebres, nous tenez abſens de celui de la lumiere éternelle, que vous êtes dignes de haine ! Liens, qui nous uniſſant à la créature, nous ſéparez du Créateur, quel cœur faut-il avoir pour vous aimer ? O éternelle Beauté ! que les objects après leſquels on court dans cette ombre de la mort, & qui ſemblent ſi aimables à des cœurs aveugles, deviennent horribles & inſupportables à ceux qui ſont éclairé du moindre de vos raïons ! Que je renonce de bon cœur à tout ce qui peut m'éloigner de vous ! que je mépriſe, en penſant à vous le faux faſte de tous ces pompeux néants que le monde appelle grandeurs. Que je ſens des dégoûts &

de soulevemens de cœur à la seule idée de ces plaisirs d'un moment, qui coutent ceux dont vous remplissez les ames durant une éternité ! Que j'abhore ces ombres de richesses passageres, qui font perdre le solide & éternel bien de vous posseder ! Que je hais, & que je déteste ces monstres, qui sous le nom de beautez ont l'insolence d'usurper vos titres, & d'exiger de nos cœurs séduits par une fausse apparence, les adorations qui ne sont dûës qu'à vous seul ! Qu'il est doux, quand on vous connoît, de ne desirer que vous, de ne posseder que vous, de ne voir que vous, de se séparer de toutes choses à cause de vous, de se quitter soi-même pour s'unir à vous, de s'oublier soi-même pour ne penser qu'à vous. Ou, si en quelque sorte que puisse être, on peut appeller un bonheur que desirer, aimer, posseder quelque autre chose que vous, de quelle maniere en est-ce un, sinon seulement par l'avantage de vous sacrifier ce desir, cet amour, & cette possession ? de vous immoler tout ce qui s'oppose à vous, tout ce qui est hors de vous, sa propre vie, ses sens, son être, en un mot tout ce qui se trouve en nous ou hors de nous, & qui n'est pas vous-mêmes. O

O Seigneur, que la même misericorde qui s'est servie d'un astre sensible & miraculeux, pour porter dans l'ame des Mages votre invisible & immortelle clarté, pénetre de la moindre de ses lueurs l'affreuse obscurité de mon esprit, afin qu'il puisse au moins sentir quelques étincelles de ce feu, qui embrase les Séraphins, qui détruise en lui ce qui l'empêche d'être uni à vous. Que tous ces obstacles perissent, & fassent de leur ruine un triomphe à vôtre amour. Et s'il faut, ô mon Dieu, que le malheureux éloignement où j'ai été jusqu'à présent de mon souverain bien, soit encore puni pendant quelque tems par sa propre durée, qui est pour moi le plus grand de tous les maux, diminuez du moins, Seigneur, cette cruelle séparation le plus qu'il sera possible. Si vous ordonnez que je reste encore dans ce séjour de ténebres, privé de la felicité de vous voir à découvert, ne me laissez de tous les voiles qui couvrent mes yeux, que celui de la foi, tout pénetré de vous-même, qui n'ait d'obscurité qu'autant qu'il est necessaire pour défendre la foiblesse de mes yeux charnels contre la trop grande vivacité de vôtre divine lumiere.

Aprés cela, Seigneur, continuez-moi tant qu'il vous plaira la douloureuse ardeur de mes impatiens desirs, consolée par une ferme esperance, jusqu'à ce que la ferveur de mes prieres, la violence de mes soupirs, la fidelité de perséverance, soûtenuë par vôtre grace, triomphant de vôtre justice & de la malice de mes pechez, force vôtre misericorde à me pardonner, & à me mettre dans un état où je joüisse du bonheur parfait de vôtre vûë, sans nulle apprehension de la perdre, comblé de biens, enyvré d'amour, occupé d'actions de graces & de loüanges, dans tous les siécles des siécles. Ainsi soit-il.



POUR LE MESME JOUR.

MOn Dieu, je viens à vous, je ne me laſſe point d'y venir. Je n'ai rien en moi, & je trouve tout en vous ſeul. O, que je ſuis pauvre ! O que vous êtes riche ! Mais qu'ai-je beſoin d'être riche de mon propre fond, puiſque vous l'êtes pour moi, & que vous voulez me communiquer vos richeſſes. Je les adore, & je les deſire: je me complais à n'être rien devant vous. Donnez-moi aujourd'hui vôtre Eſprit, pour contempler vôtre S. Fils JESUS adoré par les Mages. Je l'adore avec eux.

Ces Mages ſuivent l'Etoile ſans raiſonner, eux qui ſont ſi ſages; ils ceſſent de l'être, pour ſe ſoûmettre à une lumiere qui ſurpaſſe la leur. Ils comptent pour rien leurs commoditez, leurs affaires, les diſcours du peuple. Que peut-on penſer d'eux ? Ils vont ſans ſçavoir où. Qu'eſt devenuë la ſageſſe de ces hommes qui gouvernoient les autres ? quelle credulité, quelle indiſcretion, quel zele aveugle & fanatique ! C'eſt ainſi qu'on devoit parler

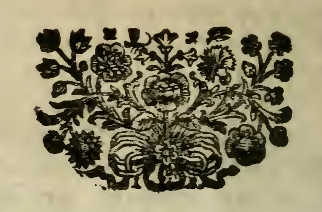
contre eux en les voïant partir. Mais ils ne comptent pour rien ni le mépris des hommes, ni leur réputation foulée aux pieds, ni même le témoignage de leur propre ſageſſe qui leur échappe. Ils veulent bien paſſer pour fous, & n'avoir pas même à leurs propres yeux dequoi ſe juſtifier. Ils entreprennent un long & penible voïage, ſans ſçavoir ce qu'ils trouveront. Il eſt vrai qu'ils voïent une étoile extraordinaire; mais combien y a-t-il d'autres hommes inſtruits du cours des aſtres, à qui cette étoile ne paroît avoir rien de ſurnaturel? Eux ſeuls ſont éclairez & touchez par le fond du cœur. Une lumiere interieure de pure foi les mene plus ſûrement que celle de l'étoile. Après cela, il ne faut plus s'étonner, s'ils adorent ſans peine un pauvre enfant dans une crêche. O qu'ils ſont devenus petits, ces grands de la terre! Que leur ſageſſe eſt confonduë & anéantie. Eſt-ce donc là, ô Mages, ce que vous êtes venu adorer du fond de l'Orient? Quoi, un enfant qui tête & qui pleure. Il me ſemble que je les entens répondre: C'eſt la ſageſſe de Dieu qui aveugle la nôtre. Plus l'objet ſemble mépriſable, plus il eſt digne de Dieu de nous ab-

baisser jusqu'à l'adorer. O Mages, il faut que vous soiez devenus vous-mêmes bien enfans pour trouver le vrai Dieu dans l'Enfant JESUS.

Mais qui me donnera cette sainte enfance, cette divine folie de Mages ! Loin de moi la sagesse impie & maudite d'Herode & de la ville de Jerusalem. On raisonne, on se complait dans sa sagesse, on se rend juge des conseils de Dieu, on craint même de voir ce qu'on ne peut pas connoître. O sagesse hautaine & profane, je te crains, je t'abhore ; je ne veux plus t'écouter. Il n'y a plus que l'enfance de JESUS que je prétens suivre. Que le monde insensé en dise tout ce qu'il voudra ; qu'il s'en scandalise même. Malheur au monde à cause de ses scandales. C'est l'opprobre & la folie du Sauveur que j'aime. Je ne tiens plus à rien. Nul respect humain, nulle crainte des railleries & de la censure des faux sages, les gens de bien même qui sont encore trop enfoncez par sagesse en eux-mêmes, ne m'arrêteront pas. Quand je verrai l'étoile, je leur dirai comme Saint Paul aux Fideles encore trop attachez aux bienséances mondaines, & à leur raison, *Vous êtes sages*

en JESUS-CHRIST; *& nous, nous ſommes inſenſez en lui.*

Heureux deſſein, mais comment l'accomplir? O vous, Seigneur, qui l'inſpirez, faites que je le ſuive. Vous qui m'en donnez le deſir, donnez-moi auſſi le courage de l'executer. Plus d'autre lumiere que celle d'enhaut! Plus d'autre raiſon que celle de ſacrifier tous mes raiſonnemens. Tais-toi, raiſon préſomptueuſe : je ne te puis ſouffrir. O Dieu, Verité éternelle, ſouveraine & pure raiſon, venez être l'unique raiſon qui m'éclaire dans les ténebres de la foi.



SUR LA CONVERSION de S. Paul.

JE viens à vos pieds, ô Seigneur JESUS, plus abatu que Saul ne le fut aux portes de Damas. C'eſt vôtre main qui me renverſe ; j'adore cette main, c'eſt elle qui fait tout. O toute-puiſſante main, ma joïe eſt de me voir à vôtre diſcretion. Frappez, renverſez, écraſez. Je viens, ô mon Dieu, ſous cette main terrible & miſericordieuſe. En me renverſant éclairez-moi, touchez-moi, convertiſſez-moi comme Saul. Mon premier cri dans cette chute, c'eſt de dire : *Seigneur, que voulez-vous que je faſſe* ? O que j'aime ce cri ! Il comprend tout ; il renferme lui ſeul toutes les plus parfaites prieres, & toutes les plus hautes vertus. Avec le maître point de conditions ni de bornes : Que voulez-vous que je faſſe ? je ſuis prêt à tout faire, & à ne faire rien ; à ne vouloir rien, & à vouloir tout ; à ſouffrir ſans conſolations, & à goûter les conſolations les plus douces. Je ne vous dis point, ô mon Dieu : Je ferai des grandes auſteritez, des renon-

cemens difficiles, des changemens étonnans dans ma conduite. Ce n'est point à moi à decider ce que je ferai. Ce que je ferai, c'est de vous écouter, & d'attendre la loi de vous. Il n'est plus question de ma volonté, elle est perduë dans la vôtre. Dites seulement *ce que vous voulez*; car je veux tout ce qu'il vous plaît de vouloir, non-seulement pénitences corporelles, mais humiliations de l'esprit, sacrifices de santé, de répos, d'amitié, de réputation, de consolation interieure, de vie temporelle, & même de ces consolations sensibles qui sont un avant goût de l'éternité. Tout cela est entre vos mains. Donnez, ôtez, qu'importe? Faites, Seigneur, & ne me consultez jamais. Ne me montrez que vos ordres, & ne me laissez qu'à obéir.

Qu'en quelque épreuve amere & douloureuse où vous me mettiez, il ne me reste que cette seule parole: *Que voulez vous*? Renversez-moi comme Saul, dans la poussiere, à la vûë de tout le genre humain: mais renversez-moi ensorte que je ne puisse me relever. Aveuglez-moi, comme lui, reprochez-moi mes infidelités, je veux bien qu'on les sçache, & je dirai volontiers, comme Saul, à la face de toutes

les

les Eglises : J'ai été infidéle, impie, blasphemateur, persecuteur de Jesus-Christ. Il m'a converti pour ranimer l'esperance des pecheurs les plus endurcis, & pour donner un exemple touchant de la patience, avec laquelle il attend les ames les plus égarées. Venez donc me voir, ô vous tous, qui oubliez Dieu, qui violez sa loi, qui insultez à la vertu; venez, & voïez cette main charitable qui m'aveugle pour m'éclairer, & qui me renverse pour me relever. Venez admirer avec moi cette misericorde qui se plaît à éclater dans l'abîme de mes miseres. Seigneur, loin de murmurer dans ma chûte, je baise & j'adore la main qui me frappe. Voulez-vous me faire tomber plus bas ? je le veux, si vous le voulez ; *Que voulez-vous que je fasse.*

Je sens, ô mon Dieu, la verité & la force de cette parole : *Il est dur de regimber contre l'éguillon.* O qu'il est dur de resister à l'attrait interieur de vôtre grace ! *Qui est-ce qui vous a jamais resisté, & qui a pû trouver la paix dans cette resistance ?* Non-seulement l'impie & le mondain ne goûtent aucune paix, jusqu'à ce qu'ils se tournent vers vous ; mais l'ame que vous

avez délivrée des liens du peché, ne peut joüir de la paix, si elle resiste encore par quelque reserve ou quelque retardement à cet éguillon perçant de vôtre Esprit, qui la pousse au dépoüillement, à l'enfance, à la mort interieure. La prudence resiste, elle assemble mille raisons; elle regarde comme un égarement la bienheureuse folie de la croix. Elle aimeroit mieux les plus affreuses austeritez, que cette simplicité & cette petitesse des Enfans de Dieu, qui aiment mieux être enfans dans son sein, que grands & sages en eux-mêmes. O que ce combat est rude! qu'il agite l'ame, qu'il lui en coûte pour sacrifier sa raison & tous ses beaux prétextes. Mais aussi, sans ce sacrifice nulle paix, nul avancement: au contraire, le trouble d'une ame que Dieu presse, & qui craint de voir jusqu'où Dieu la veut mener pour lui arracher tout appui d'amour propre. O Dieu, je ne veux plus vous resister. Je n'hésiterai plus, je craindrai toûjours plus de ne faire pas assez que de faire trop. Je veux être Saul converti. Aprés ce que vous avez fait pour ce Persecuteur, il n'y a rien que vous ne puissiez faire d'une ame pecheresse. C'est parce que

je suis indigne de tout, que vous prendrez plaisir à faire en moi les plus grandes choses. Mais grandes, ou petites, tout m'est égal, pourvû que je remplisse vos desseins. Je suis souple à tout entre les mains de vôtre providence. Je finis par où j'ai commencé: *que voulez vous que je faße?* point d'autre volonté, gardez-la, ô Dieu d'Israël, cette volonté que vous formez en moi.

POUR LE MESME JOUR

MOn Dieu, je vous rends mille graces, d'avoir mis devant mes yeux Saul persecuteur que vous convertissez, & qui devient l'Apôtre des Nations. C'est pour la gloire de vôtre grace que vous l'avez fait. Vous vous devez à vous-même un si grand exemple, pour consoler tous les pecheurs. Hélas, quels châtimens n'ai-je point merité de vôtre justice? Je vous ai oublié, ô vous qui m'avez fait, & à qui je dois tout ce que je suis: à l'ingratitude j'ai joint l'endurcissement; j'ai méprisé vos graces; j'ai été insensible à vos promesses, j'ai abusé de

vos miſericordes ; j'ai contriſté vôtre Eſprit Saint ; j'ai reſiſté à ſes mouvemens ſalutaires ; j'ai dis dans mon cœur rebelle : Non, je ne porterai point le joug du Seigneur. J'ai fui, quand vous me pourſuiviez ; j'ai cherché des prétextes pour m'éloigner de vous. J'ai craint de voir trop clair, & de connoître certaines verités que je ne voulois pas ſuivre. Je me ſuis irrité contre les croix qui ſervent à me détacher de la vie. J'ai critiqué la vertu, la ſuportant impatiemment comme étant ma condamnation. J'ai eu honte de paroître bon, & j'ai fait gloire d'être ingrat. J'ai marché dans mes propres voïes, au gré de mes paſſions & de mon orgüeil.

O mon Dieu, que me reſteroit-il à la vûë de tant d'infidelités, ſinon d'être ſaiſi d'horreur pour moi-même ! Non, je ne pourrois plus ſi aiſément me ſouffrir, ni eſperer en vous, ſi je ne voïois Saul incrédule, blaſphémateur, perſecutant vos Saints, dont vous faites un vaſe d'élection. Il tombe impie, & il ſe releve l'homme de Dieu. O Pere des miſericordes, que vous êtes bon, la malice de l'homme ne peut égaler vôtre bonté paternelle. Il eſt

donc vrai que vous avez encore des trésors de graces & de patience pour moi, pauvre pecheur, qui ai tant de fois foulé aux pieds le ſang de vôtre Fils. Vous n'êtes pas encore laſſé de m'attendre, ô Dieu patient, ô Dieu qui craignez de punir trop tôt, ô Dieu qui ne pouvez vous résoudre à frapper ce vaſe d'argile, formé de vos mains. Cette patience, qui flatoit mon impatience & ma lâcheté, m'attendrit. Hélas! ſerai-je donc toûjours méchant, parce que vous êtes bon? Eſt-ce à cauſe que vous m'aimez tant, que je me croirois diſpenſé de vous aimer? Non, non, Seigneur, vôtre patience m'excite: je ne puis plus me voir un ſeul moment contraire à celui qui me rend le bien pour le mal: je déteſte jusqu'aux moindres imperfections: je n'en reſerve rien: periſſe tout ce qui retarde mon ſacrifice! Ce n'eſt plus ce *demain* d'une ame lâche, qui fuit toûjours ſa converſion: *Aujourd'hui, aujourd'hui*; ce qui me reſte de vie, n'eſt pas trop long pour pleurer tant d'années perduës: je dis comme Saul, *Seigneur, que voulez-vous que je faße.*

Il me ſembe que je vous entens me

répondre, je veux que tu m'aimes; & que tu sois heureux en m'aimant: *Aime, & fais ce que tu voudras*: car en aimant veritablement, tu ne feras que ce que l'amour fait faire aux ames détachées d'elles-mêmes: tu m'aimeras, tu me feras aimer, tu n'auras plus d'autre volonté que la mienne. Par-là s'accomplira mon regne; par-là je serai adoré en esprit & en verité; par-là tu me sacrifieras & les delices de la chair corrompuë, & l'orgüeil de l'esprit agité par de vains fantômes: le monde entier ne sera plus rien pour toi; tu ne voudras plus être rien, afin que je sois moi seul toutes choses: voilà ce que je veux que tu fasse. Mais comment le ferai-je, Seigneur? cet œuvre est au-dessus de l'homme. Ah, vous me répondez au fond de mon cœur: Homme de peu de foi, regarde Saul, & ne doute de rien: il te dira: *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Lui qui ne respiroit que sang & carnage contre les Eglises, il ne respire plus que l'amour de JESUS-CHRIST: c'est JESUS-CHRIST qui vit triomphant dans son Apôtre mort à toutes les choses humaines: le voilà tel que Dieu l'a fait. La même main te feras tel que tu dois

être : ton orgüeil caché dans les derniers replis de ton cœur, se dérobe par toutes ses subtilitez à toutes les poursuites ; la vaine complaisance corrompt les meilleures actions ; la chair se revolte opiniâtrément ; l'esprit semble s'éteindre, la mauvaise honte retient ; les habitudes sont tyranniques ; l'humeur & le temperamment anéantissent les meilleures résolutions : mais Dieu peut tout ; & il veut tout pour te rendre à lui. Hé bien, Seigneur, faites en moi la conversion de Saul.

POUR LE JOUR DE LA Purification.

MOïse, pour conserver le souvenir des bienfaits de Dieu, avoit ordonné que les Israëlites offriroient leurs premiers-nés, & les racheteroient ensuite ; parce qu'il avoit conservé miraculeusement tous les premiers-nés d'Israël, tandis que l'Ange frappoit les premier-nés d'Egypte. Suivant cette loi, ô JESUS, vous êtes offert aujourd'hui dans le Temple ; & la régle qui n'est faite que pour les enfans des

hommes, eſt accomplie par le Fils de Dieu.

O Divin Enfant, ſouffrez que je me préſente avec vous. Je veux être, comme vous, dans les mains pures de Marie & de Joſeph; je ne veux plus être qu'un même enfant avec vous, qu'une même victime. Mais que vois-je? on vous rachete comme on racheteroit les enfans des pauvres; deux colombes ſont le prix de JESUS. O Roi immortel de tous les ſiécles! bientôt vous n'aurez pas même de lieu où vous puiſſiez repoſer vôtre tête. Vous enrichirez le monde de vôtre pauvreté, & déja vous paroiſſez au Temple en qualité de pauvre. Heureux quiconque ſe fait pauvre avec vous, heureux qui n'a plus rien, & qui ne veut plus rien avoir; heureux qui a perdu en vous & aux pieds de vôtre croix toute poſſeſſion, qui ne poſſede plus même ſon propre cœur, qui n'a plus de volonté propre; qui loin d'avoir quelque choſe, n'eſt plus à ſoi-même d'une maniere dereglée. O riche & bienheureuſe pauvreté, ô tréſor inconnu aux faux ſages, ô nudité qui eſt au-deſſus de tous les biens les plus ébloüiſſans! Graces à vous, Enfant JE-

SUS, je veux tout perdre, juſqu'à mon propre cœur, juſqu'au moindre deſir propre, juſqu'aux derniers reſtes de ma volonté propre, je cours aprés vous, nud & enfant, comme vous l'êtes vous-même.

Je comprends aſſez par l'horreur que j'ai de moi-même; combien je ſuis une victime impure, & indigne de vôtre Pere. Je n'oſe donc m'offrir qu'autant que je ne ſuis plus moi-même, & que je ne fais plus qu'une même choſe avec vous. O qui le comprendra! Mais il eſt pourtant vrai, qu'on n'eſt digne de Dieu qu'autant qu'on eſt hors de ſoi, & perdu en lui. Arrachez moi donc à moi-même. Plus de retours d'amour propre, plus de deſirs inquiets, plus de crainte ni d'eſperance trop inquietes pour mon propre interêt. Le *moi* à qui je rapportois tout autrefois, doit être anéanti pour jamais. Qu'on me mette haut, qu'on me mette bas; qu'on ſe ſouvienne de moi, qu'on m'oublie; qu'on me loüe, qu'on me blâme; qu'on ſe fie à moi, ou qu'on me ſoupçonne, même injuſtement; qu'on me laiſſe en paix, ou qu'on me traverſe, qu'importe; ce n'eſt plus mon affaire. Je ne ſuis plus à moi, pour m'intereſſer à tout

ce qu'on me fait. Je ſuis à celui qui fait faire toutes ces choſes ſelon ſon plaiſir : ſa volonté ſe fait, & c'eſt aſſez. S'il y avoit encore un reſte du *moi*, pour ſe plaindre & pour murmurer, mon ſacrifice ſeroit imparfait. Cette deſtruction de la victime, qui doit anéantir tout être propre, répond à toutes les revoltes de la nature.

Mais ce traitement qu'on me fait, eſt injuſte ; mais cette accuſation eſt eſt fauſſe & maligne ; mais cette ami eſt infidele & ingrat ; mais cette perte de biens m'accable ; mais cette privation de toute conſolation ſenſible eſt trop amere ; mais cette épreuve où Dieu me met, eſt trop violente ; mais les gens de bien de qui j'attendois du ſecours, n'ont pour moi que de la ſécherеſſe & de l'indifference ; mais Dieu lui-même ſemble me rejetter & ſe retirer de moi. Hé, bien, ame foible, ame lâche, ame de peu de foi, ne veux-tu pas tout ce que Dieu veut. Es-tu à lui ou à toi. Si tu es encore à toi, tu as raiſon de te plaindre, & de chercher ce qui te convient. Mais ſi tu ne veux plus être à toi, pourquoi donc t'écouter encore toi-même ? Que te reſte-il à dire en faveur de ce malheu-

reux *moi* auquel tu as renoncé ſans reſerve & pour toûjours ? Qu'il périſſe; que toute reſſource lui ſoit arrachée, tant mieux, c'eſt-là le ſacrifice de verité, tout le reſte n'en eſt que l'ombre. C'eſt par là que la victime eſt conſommée, & Dieu dignement adoré. O JESUS, avec qui je m'offre, donnez-moi le courage de ne me plus compter pour rien, & de ne laiſſer en moi rien de moi-même.

Vous fûtes racheté par deux colombes; mais ce rachat ne vous délivroit pas du ſacrifice de la Croix, où vous deviez mourir : au contraire, vôtre Préſentation étoit le commencement & les prémices de vôtre offrande au Calvaire. Ainſi, Seigneur, toutes les choſes exterieures que je vous donne ne pouvant me racheter, il faut que je me donne moi-même tout entier, & que je meure ſur la croix. Perdre le répos, la réputation, les biens, la vie, ce n'eſt encore rien; il faut ſe perdre ſoi-même en Dieu, ne ſe plus aimer d'un amour dereglé, ſe livrer ſans pitié à vôtre juſtice, devenir étranger à ſoi-même, & n'avoir plus d'autre interêt que celui de Dieu à qui on appartient.

POUR LE CARESME.

ME voici, mon Dieu, en un tems de privation & d'abſtinence : mais ce n'eſt rien que de jeûner des viandes groſſieres, qui nourriſſent le corps, ſi on ne jeûne auſſi de tout ce qui ſert d'aliment à l'amour propre. Donnez-moi donc, ô Epoux des ames, cette virginité interieure, cette pureté de cœur, cette ſéparation de toute créature, cette ſobrieté dont parle vôtre Apôtre, par laquelle on n'uſe d'aucune créature que pour le ſeul beſoin, comme les perſonnes ſobres uſent des viandes pour la neceſſité. O bienheureux jeûne, où l'ame tient tous les ſens dans la privation du ſuperflu. O ſainte abſtinence, où l'ame raſſaſiée de la volonté de Dieu, ne ſe nourrit jamais de ſa volonté propre. Elle a, comme JESUS-CHRIST, une autre viande dont elle ſe nourrit. Donnez-le moi, Seigneur, ce pain qui eſt au-deſſus de toute ſubſtance, ce pain qui appaiſera à jamais la faim de mon cœur, ce pain qui éteint tous les deſirs, ce pain qui eſt la vraie manne, & qui tient lieu de tout.

O mon Dieu, que les créatures se taisent donc pour moi, & que je me taise pour elles en ce saint tems, que mon ame se nourrisse dans le silence, en jeûnant de tous les vains discours. Que je me nourrisse de vous seul, & de la Croix de vôtre Fils JESUS.

Mais quoi, faudra-t-il que je sois dans une crainte continuelle de rompre ce jeûne interieur, par les consolations que je pourrois goûter au-dehors? Non, non, mon Dieu, vous ne voulez point cette gêne & cette inquiétude. Vôtre esprit est un esprit d'amour & de liberté, & non un esprit de crainte & de servitude. Je renoncerai donc à tout ce qui n'est point de vôtre ordre pour mon état, à tout ce que j'éprouve qui me dissipe trop, à tout ce que les personnes qui me conduisent à vous, jugent que je dois retrancher; enfin à tout ce que vous retrancherez vous-même par les évenemens de vôtre providence. Je porterai paisiblement toutes ces privations, & voici ce que j'ajoûterai encore: c'est que dans les conversations innocentes & necessaires, je retrancherai ce que vous me ferez sentir interieurement n'être qu'une recherche de moi-même. Quand je me

ſentirai porté à faire là-deſſus quelque ſacrifice, je le ferai gaïement. Mais d'ailleurs, ô mon Dieu, je ſçai que vous voulez qu'un cœur qui vous aime, ſoit au large. J'agirai avec confiance, comme un enfant qui joüe entre les bras de ſa mere; je me réjoüirai devant le Seigneur, je tâcherai de réjoüir les autres, j'épancherai mon cœur ſans crainte dans l'aſſemblée des Enfans de Dieu. Je ne veux que candeur, innocence, joïe du Saint Eſprit. Loin de moi donc, ô mon Dieu, cette ſageſſe triſte & craintive, qui ſe ronge toûjours elle-même, qui tient toûjours la balance en main pour peſer des atomes, de peur de rompre ce jeûne interieur. C'eſt vous faire injure que de n'agir pas avec vous ſimplement & en enfant; cette rigueur eſt indigne de vos entrailles. Vous voulez qu'on vous aime uniquement; voilà ſur quoi tombe vôtre jalouſie: mais quand on vous aime, vous laiſſez agir librement l'amour, & vous voïez bien ce qui vient véritablement de lui.

Je jeûnerai donc, ô mon Dieu, de toute volonté qui n'eſt point la vôtre; mais je jeûnerai par amour dans la liberté & dans l'abondance de mon

cœur. Malheur à l'ame retrécie & desséchée en elle-même, qui craint tout, & qui à force de craindre n'a pas le tems d'aimer, & de courir genereusement après l'Epoux.

O que le jeûne que vous faites faire à l'ame sans la gêner, est un jeûne exact! il ne reste rien au cœur que le Bien-aimé, & souvent encore il cache à l'ame ce Bien-aimé, pour la laisser comme défaillante, & prête à expirer. Voilà le grand jeûne, où l'homme voit sa pauvreté toute nuë; car on lui arrache jusqu'au moindre reste de vie en lui-même. O grand jeûne de la pure foi, qui vous comprendra! où est l'ame assez courageuse pour vous accomplir? O privation universelle! O renoncement à soi-même, comme aux choses les plus vaines au-dehors! O fidelité d'une ame qui se délaisse elle-même, pour vous suivre sans rélâche par l'amour jaloux, & qui souffre que tout lui soit ôté! Voilà, Seigneur, le sacrifice de ceux qui vous adorent en esprit & en verité; c'est par ces épreuves qu'on devient digne de vous. Faites, Seigneur, rendez mon ame vuide, affamée & défaillante, faites selon vôtre bon plaisir. Je me tais, j'adore,

je dis sans cesse : *Que vôtre volonté se fasse, & non la mienne*; je ne veux que vous seul, ô mon Dieu.

POUR LE JEUDI SAINT.

JEsus, Sagesse Eternelle, vous êtes caché dans ce Sacrement, & c'est-là que je vous adore aujourd'hui. O que j'aime ce jour, où vous vous donnâtes vous-même tout entier aux Apôtres ! Que dis-je, aux Apôtres ? Vous ne vous êtes pas moins donné à nous qu'à eux : Précieux don qui se renouvelle tous les jours depuis tant de siécles, & qui durera sans interruption autant que le monde. O gage des bontés du Pere des misericordes ! O Sacrement de l'amour ! ô pain au-dessus de toute substance ! Comme mon corps se nourrit du pain grossier & corruptible, ainsi mon ame doit se nourrir chaque jour de l'éternelle verité, qui s'est fait non-seulement chair pour être vie, mais encore pain pour être mangé, & pour nourrir les Enfans de Dieu.

Hélas, où êtes-vous donc, ô Sagesse profonde, qui avez formé l'Univers ?

vers ? Qui pourroit croire que vous fussiez sous cette vile apparence ? On ne voit qu'un peu de pain, & on reçoit avec la chair vivifiante du Sauveur tous les trésors de la Divinité. O Sagesse, ô Amour infini ! pour qui faites-vous de si grandes choses ? Pour des hommes ingrats, grossiers, aveugles, stupides, insensibles, incapables de goûter vôtre don. Où sont les ames qui se nourrissent de vôtre pure verité ? qui vivent de vous seul, qui vous laissent vivre en elles, & qui se transforment en vous ? Je le comprens, vous voulez faire ensorte, que par ce Sacrement nous n'aïons plus d'autre sagesse que la vôtre, ni d'autre volonté que vôtre volonté-même, qui doit vouloir en nous. Cette sagesse divine doit être cachée en nous, comme elle l'est sous le voile du Sacrement. Le dehors doit être simple, foible, méprisable à l'orgüeilleuse sagesse des hommes ; le dedans doit être tout mort à soi, tout transformé, tout divin.

Jusqu'ici, ô mon Sauveur, je ne me suis point nourri de vôtre verité ; je me suis nourri des cérémonies de la Réligion, de l'éclat de certaines ver-

tus qui élevent le courage ; de la bienſéance, de la regularité des actions exterieures, de la victoire que j'avois beſoin de remporter ſur mon humeur pour ne montrer rien qui ne fût parfait. Voilà le voile groſſier du Sacrement. Mais le fond du Sacrement même, mais cette verité ſubſtantielle, & au-deſſus de toute ſubſtance bornée & compriſe, où eſt-elle ? Hélas, je ne l'ai point cherchée. J'ai ſongé à regler le dehors, ſans changer le dedans. Cette adoration en eſprit & en verité, qui conſiſte en la deſtruction de toute volonté propre, pour laiſſer regner en moi celle de Dieu ſeul, n'eſt encore preſque inconnuë. Ma bouche a mangé ce qui eſt exterieur & ſenſible dans le Sacrement, & mon cœur n'a point été nourri de cette verité ſubſtantielle. Je vous ſers, mon Dieu, mais à ma mode, & ſelon les vûës de ma Sageſſe qui eſt une vraïe folie. Je vous aime; mais pour mon bien plus que pour vôtre gloire. Je deſire vous glorifier : mais avec un zéle qui n'eſt point abandonné ſans reſerve à toute l'étenduë de vos deſſeins. Je veux vivre pour vous ; mais renfermé en moi, & je crains de mourir à moi-même. Quelquefois je

crois être prêt à tous les plus grands ſacrifices ; & la moindre perte que vous exigez de moi un moment après, me trouble, me décourage.

O Amour, que ma miſere & mon indignité ne vous rebutent point. C'eſt ſous ce voile mépriſable que vous voulez cacher la vertu & la grandeur de vôtre Myſtere. Vous voulez faire de moi un ſacrement qui exerce la foi des autres, & la mienne même. En cet état de foibleſſe je me livre à vous : je ne puis rien, mais vous pouvez tout, & je ne crains point ma foibleſſe, ſentant ſi près de moi vôtre toute-puiſſance. Verbe de Dieu, ſoiez ſous cette foible créature comme vous êtes ſous l'eſpece du pain. O parole ſouveraine & vivifiante, parlez dans le ſilence de mon ame ; faites taire ce qui n'eſt point vous ; faites taire mon ame même, & qu'elle ne ſe parle plus interieurement, pour n'écouter que vous. O pain de vie, je ne me veux plus nourrir que de vous ſeul : tout autre aliment me feroit vivre à moi-même, me donneroit une force propre, & me rempliroit au dehors.

Que mon ame meure de la mort des juſtes, de cette bienheureuſe mort qui

doit prévenir la mort corporelle; de cette mort interieure, qui divise l'ame d'avec elle-même, qui fait qu'elle meure à ses desirs corrompus, & à tout l'amour propre qui est en elle. O Amour, vous tourmentez merveilleusement. Le même pain du Ciel fait mourir & fait vivre; il arrache l'ame à elle-même, & il la met en paix; il lui ôte tout, & il lui donne tout; il lui ôte tout en elle, & lui donne tout en Dieu, en qui seul les choses sont pures. O mon amour, ô ma vie, ô mon tout! je n'ai plus que vous. O divin pain, je vous mangerai tous les jours, & je ne craindrai rien tant, que d'être privé de cette celeste nourriture.



POUR LE VENDREDI SAINT.

LE mystere de la passion de JESUS-CHRIST est incomprehensible aux hommes. Il a paru *un scandale aux Juifs, & une folie aux Gentils*. Les Juifs étoient zelez pour la gloire de leur Réligion ; ils ne pouvoient souffrir l'opprobre de JESUS-CHRIST. Les Gentils, pleins de leur philosophie étoient sages, & leur sagesse se revoltoit à la vûë d'un Dieu crucifié ; c'étoit renverser la raison humaine, que de prêcher ce Dieu sur la Croix. Cependant cette Croix prêché dans tout l'Univers, surmonte le zele superbe des Juifs, & la sagesse hautaine des Gentils. Voilà donc à quoi aboutit le mystere de la Passion de JESUS-CHRIST, à confondre non-seulement la sagesse profane des mondains, qui, comme les Gentils, regardentla pieté comme une folie, si elle n'est toûjours revêtuë d'un certain éclat ; mais encore le zele superbe de certaines personnes pieuses, qui ne veulent rien voir dans la Réli-

gion qui ne ſoit ſoit conforme à leurs fauſſes idées.

O mon Dieu, je ſuis du nombre de ces Juifs ſcandaliſés ! Il eſt vrai, ô Jesus, que je vous adore ſur la Croix ; mais cette adoration n'eſt qu'en céremonie, elle n'eſt point en verité.

La veritable adoration de Jesus-Christ crucifié conſiſte à ſe ſacrifier avec lui, à perdre ſa raiſon dans la folie de la Croix ; à en avaler tout l'opprobre ; à vouloir être, ſi Dieu le veut, un ſpectacle d'horreur à tous les ſages de la terre ; à conſentir de paſſer pour inſenſé comme J. C.

Voilà ce qu'on dit volontiers de bouche ; mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuſe par de vains prétextes ; on frémit ; on recule lâchement dès qu'il faut paroître nud & raſſaſſié d'opprobres avec l'homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour, on vous aime pour ſe conſoler ; mais on ne vous aime point pour vous ſuivre juſqu'à la mort de la Croix ! Tous vous fuïent, tous vous abandonnent, tous vous méconnoiſſent, tous vous renient. Tant que la raiſon trouve ſon compte & ſon bon bonheur à vous ſuivre, on court avec empreſſe-

ment, & l'on ſe vante comme ſaint Pierre ; mais il ne faut qu'une queſtion d'une ſervante pour tout renverſer. On veut borner la Réligion à la courte meſure de ſon eſprit ; & dès qu'elle ſurpaſſe nôtre foible raiſon, elle ſe tourne en ſcandale.

Cependant la Réligion doit être dans la pratique ce qu'elle eſt dans la ſpeculation ; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'elle aille réellement juſqu'à faire perdre pied à nôtre raiſon, & à nous livrer à la folie du Sauveur crucifié. O qu'il eſt aiſé d'être Chrétien, à condition d'étre ſage, maître de ſoi, courageux, grand, régulier, & merveilleux en tout. Mais être Chrétien pour être petit, foible, mépriſable, & inſenſé aux yeux des hommes, c'eſt ce qu'on ne peut entendre ſans en avoir horreur. Auſſi l'on n'eſt Chrétien qu'à demi. Non-ſeulement on s'abandonne à ſon vain raiſonnement, comme les Gentils : mais encore on ſe fait honneur de ſuivre ſon zele comme les Juifs. C'eſt avilir la Réligion, dit-on, c'eſt la tourner en petiteſſe d'eſprit : il faut montrer combien elle eſt grande. Hélas, elle ne ſera en nous qu'autant qu'elle nous rendra humbles,

dociles, petits, & détachez de nous-mêmes.

On voudroit un Sauveur qui vint pour nous rendre parfaits à nôtre phantaisie, pour nous remplir de nôtre propre excellence, & pour remplir toutes les vûës les plus flateuses de nôtre sagesse ; au contraire, Dieu nous a donné un Sauveur qui renverse nôtre sagesse, qui nous met avec lui nud sur une infame Croix. O JESUS, c'est-là que le monde vous abandonne ! Il ne faut pas, dit-on, pousser les choses si loin : c'est outrer les verités Chrétiennes, & les rendre odieuses aux yeux du monde : hé quoi, ne sçavons-nous pas que les profanes seront scandalisez, puisque quelques gens de biens mêmes le sont ?

Comment le mystere de la Croix ne paroîtroit-il pas excessif à ces sages Gentils, puisqu'il scandalise les Juifs pieux & zelés ? O Sauveur, boive qui voudra vôtre Calice d'amertume ; pour moi, je le veux boire jusqu'à la lie la plus amere. Je suis prêt à souffrir la douleur, l'ignominie, la dérision, l'insulte des hommes au dehors ; & au-dedans, la tentation, & le délaissement du Pere celeste : je dirai, comme

me vous l'avez dit pour mon instruction ; *que ce Calice passe, & s'éloigne de vous* ; *mais*, malgré l'horreur de la nature, *que vôtre volonté se fasse, & non la mienne.* Ces veritez sont trop fortes pour les mondains, qui ne vous connoissent qu'à demi, & qui ne peuvent vous suivre que dans les consolations du Tabor : pour moi, je manquerois à l'attrait de vôtre amour, si je reculois. Allons à JESUS, allons au Calvaire : mon ame est triste jusqu'à la mort, mais qu'importe, pourvû que je meure percé des mêmes cloux, & sur la même Croix que vous, ô mon Sauveur.



POUR LE SAMEDI SAINT.

CE qui ſe preſente à moi aujourd'hui, c'eſt JESUS entre la mort qu'il a ſouffert, & la vie qu'il va réprendre. Sa Reſurrection ne ſera pas moins réelle que ſa mort, & ſa mort n'eſt qu'un paſſage de la miſerable vie à la vie bien-heureuſe. O Sauveur, je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous: je ne veux plus que le monde me voïe, je ne veux plus me voir moi-même, je deſcens dans les ténebres & la pouſſiere, je ne ſuis plus du nombre des vivans. O hommes, oubliez-moi, foulez-moi aux pieds; je ſuis mort; & la vie qui m'eſt préparée, ſera cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu.

Ces verités étonnent: à peine les gens de bien peuvent-ils les ſupporter. Que ſignifie donc le *Batême*, par lequel, comme l'Apôtre nous l'aſſure, *nous avons été tous enſevelis avec* JESUS-CHRIST *par ſa mort*? Où eſt-elle, cette mort, que le caractere de Chrétien doit operer en nous? où eſt-elle

cette ſepulture ? Hélas, je veux paroître, être approuvé, aimé, diſtingué ! Je veux occuper mon prochain, poſſeder ſon cœur, me faire une idole de la réputation & de l'amitié ! Dérober à Dieu l'encens groſſier qui brûle ſur ſes Autels, n'eſt rien en comparaiſon du larcin ſacrilége d'une ame qui veut enlever ce qui eſt dû à Dieu, & ſe faire l'idole des autres créatures.

Mon Dieu, quand ceſſerai-je de m'aimer juſqu'à vouloir qu'on ne m'aime, & qu'on ne m'eſtime plus ? A vous ſeul la gloire, à vous ſeul l'amour. Je ne dois plus rien aimer qu'en vous, pour vous, & de vôtre amour: je ne dois plus m'aimer moi-même que par charité, comme un étranger. Ne devrois-je donc pas avoir honte de vouloir qu'on m'aime ? Ma vaine délicateſſe ne ſe contente pas d'un amour de charité ; elle eſt bleſſée de n'avoir que ce qu'on lui accorde à cauſe de vous; ô injuſtice, ô revolte, ô aveugle & déteſtable orgüeil ! Puniſſez-le, mon Dieu, je ſuis pour vous contre moi ; j'entre dans les interêts de vôtre gloire, & de vôtre juſtice contre ma vanité. O folle créature, idolâtre de de toi-même ! qu'as-tu donc indépen-

damment de Dieu, qui mérite cette tendresse, cet attachement, cet amour indépendant de la charité ? O qu'il faut de charité pour te supporter dans cette injustice ! Vouloir que les autres fassent pour nous, ce que Dieu nous défend de faire pour nous-même. Amour que Dieu imprime dans le fond de ses créatures, est-ce-là l'usage qu'il en veut tirer ? Ne nous a-t-il fait capables de l'aimer, qu'afin que nous nous détournassions les uns les autres de l'unique terme de l'amour ? Non, mon Dieu, je ne veux plus qu'on m'aime : à peine faut-il qu'on me souffre pour l'amour de vous : plus je suis délicat & sensible sur cet amour du prochain, plus j'en suis indigne, & dans le besoin d'en être privé.

Il en est, ô Seigneur, de la réputation comme de l'amitié : donnez, ôtez selon vos desseins : que cette réputation, plus chere que la vie, devienne comme un linge sali : si vous y trouvez vôtre gloire, qu'on passe qu'on repasse sur moi comme sur les morts qui sont dans le tombeau ; qu'on ne me compte pour rien ; qu'on ait horreur de moi ; qu'on ne m'épargne en

rien, tout eſt bon : s'il me reſte encore quelque ſenſibilité volontaire, quelque vûë ſecrete ſur la réputation, je ne ſuis point mort avec JESUS-CHRIST, & je ne ſuis point en état d'entrer dans ſa vie reſſuſcitée.

Ce n'eſt qu'aprés l'extirpation de la vie maligne & corrompuë du vieil homme que nous paſſons dans la vie de l'homme nouveau. Il faut que tout meure, douceurs, conſolations, répos, tendres amitiez, honneur, réputation : tout nous ſera rendu au centuple ; mais il faut que tout meure, que tout ſoit ſacrifié. Quand nous aurons tout perdu en nous, nous retrouverons tout en Dieu. Ce que nous avions en nous avec l'impureté du vieil homme, nous ſera rendu avec la pureté de l'homme renouvellé, comme les métaux mis au feu, ne perdent point leur pure ſubſtance, mais ſont purifiez de ce qu'ils ont de groſſier. Alors, mon Dieu, le même eſprit, qui gemit & qui prie en nous, aimera en nous plus parfaitement. Combien nos cœurs ſeront-ils plus grands, plus tendres, & plus genereux ? Nous n'aimerons plus en foibles créatures, & d'un cœur reſſerré dans d'étroites bor-

nes. L'Amour infini aimera en nous, nôtre amour portera le caractere de Dieu-même.

Ne ſongeons donc qu'à nous voir à JESUS-CHRIST dans ſon agonie, dans ſa mort, & dans ſon tombeau ; enſeveliſſons-nous dans les tenebres de la foi ; livrons-nous tous à toutes les horreurs de la mort. Non, je ne veux plus me regarder comme étant de la terre. O Monde, oubliez-moi, comme je vous oublie, & comme je veux m'oublier moi-même. Seineur JESUS, vous n'êtes mort que pour me faire mourir ; arrachez-moi la vie ; ne me laiſſez plus reſpirer ; ne ſouffrez aucunes reſerves ; pouſſez mon cœur à bout, je ne mets point de bornes au ſacrifice que vous m'inſpirerez de faire.



POUR LE JOUR DE PASQUES.

VOus nous affurez, Seigneur, que vôtre joug eft agréable, & que vôtre fardeau eft leger ; & en même têms vous nous dites que vous n'êtes point venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir. Le joug de la loi eft dur & difficile à porter : Comment fe peut-il donc que l'accompliffement de la loi, qui doit encherir fur elle, & qui eft vôtre joug même, foit tel que vous le marquez ? La perfection des liens ne peut confifter que dans l'augmentation de leur force ; & fi dans la nouvelle chaîne, qui l'emporte fur l'ancienne, l'homme eft plus lié qu'il n'étoit, d'où peut venir cette douceur & cet agrément que vous promettez ? La fource ne s'en peut trouver que dans l'amour. S'il eft poffible que des fers plus étroitement ferrez en deviennent plus commodes, & que le fardeau comblé en femble moins lourd, ce ne peut être fans doute que par le fecret de le faire aimer. En effet vôtre conduite eft une vie de grace & d'amour ; & la vie d'amour, eft une vie libre :

mais je comprens bien que pour être libre, elle n'eſt pas libertine. Rien ne doit être plus exact & plus regulier que l'amour. Pluſieurs s'imaginent que parce que vôtre mort & vôtre reſurrection ont détruit l'eſclavage, elles ont détruit l'engagement; mais ceux qui ſont dans ce ſentiment ſe trompent. Rien n'engage plus que la liberté, par laquelle l'ame reſſuſcitée eſt dégagée des liens de la mort. Que peut-on demander d'un cadavre, qu'on ne ſoit en droit d'en demander beaucoup plus d'une perſonne vivante? Le corps mort & le corps vivant peuvent avoir des mouvemens l'un & l'autre; mais l'un a des mouvemens propres & libres, & l'autre n'en a que d'empruntés & de contraints. Le fils & l'eſclave font tous deux la volonté du pere de famille: mais l'un la fait de plein gré, par le propre mouvement de ſon amour qui l'y porte, de ſon eſprit qui la connoît, & de ſon cœur qui la cherit; & l'autre la fait par le commandement litteral qui lui en eſt exprimé avec ménaces, & par la crainte qu'il a des châtimens, s'il y manque. A l'un, la loi eſt un joug & un fardeau rigoureux, impoſé ſur ſes épaules qui gémiſſent ſous un poids qu'elles traînent avec

peine ; à l'autre, elle eſt une volonté libre, une propre inclination, & un penchant agréable, qu'il ſuit avec d'autant plus de promptitude & de perfection, que ce penchant fait ſes délices & toute ſa felicité.

La premiere loi de l'amour eſt de s'unir à ce qu'on aime. Voici comme vous parlez vous-même, Seigneur, qui êtes l'amour ſans meſure : *Si vous ne mangez ma chair, & ſi vous ne beuvez mon ſang, il n'y aura point de vie pour vous.* Que la loi qui ordonne une ſi étroite union, eſt dure à qui n'aime pas! que la propoſition doit lui en paroître rude, & l'accompliſſement difficile! Qu'elle eſt agréable à celui qui aime, & que le moïen qui lui eſt offert, quel qu'il ſoit, de vivre en la perſonne aimée, & de la faire vivre en lui-même, lui paroît aimable, & propre à combler tous ſes deſirs! Que toutes les voïes qui rendent cette intime union poſſible & toutes les circonſtances qui les peuvent accompagner, lui font de plaiſir à ſuivre, & que l'accompliſſement lui en eſt doux! Vous êtes, ô mon Dieu, l'Agneau immolé pour nôtre Pâques; & loin que par vôtre mort, & par l'effuſion de vôtre ſang, la loi

de manger la Pâque ſoit détruite, c'eſt par là même qu'elle eſt ratifiée, & que l'obligation en eſt renduë éternelle. Bien loin que par là les cerémonies qui doivent accompagner un ſi auguſte myſtere, paroiſſent ſupprimées, & que le commandement en ſoit abrogé ; il arrive, qu'au lieu qu'il n'étoit écrit que dans un livre materiel & inſenſible, il eſt gravé par ce moïen dans le cœur & dans l'entendement de ceux qui ſont trouvez dignes d'être appellez à une table ſi ſainte ; & la lettre onereuſe de ces divines circonſtances y eſt reduite à une ſpiritualité toute délicieuſe, qui étoit cachée auparavant ſous les voiles groſſiers & l'épaiſſe écorce des pratiques ſenſibles qui la figuroient.

Vous mangerez, dit la Loi, *cet Agneau debout.* Malheur à ceux qui le mangent couchés ſur les lits de la volupté, aſſis ſur les trônes de l'orgüeil, étendus indignement entre les bras de la molleſſe.

Vous le mangerez un bâton à la main. Que celui qui en approche, ſçache qu'il eſt ici bas dans le lieu de ſon exil, & qu'il eſt un voïageur qui retourne à ſa patrie, aidé du bâton de la grace,

qui fortifie ſes pas, ſans l'appui duquel il ne pourroit terminer heureuſement ſon voïage.

Vous le mangerez avec promptitude. Loin d'ici la nonchalance de ceux qui ſont lents à s'approcher de cette ſource de vie, qui heſitent & balancent à recevoir un ſi grand bien, qui s'en détournent par les diſtractions que leur donnent les affaires temporelles, par la negligence d'une ame peu ſoigneuſe de ſon ſalut, par la tiédeur d'un cœur peu ardent à deſirer une viande ſi ſublime, par la peſanteur d'un eſprit peu animé à la recherche des pures delices, par la langueur & l'accablement d'une conſcience malade.

Vous aurez les pieds chauſſez. C'eſt à-dire, la partie de vous-même, par laquelle vous communiquez à la terre, & lui touchez de plus près, ſera ſoigneuſement munie contre toutes les ſoüillures, & toutes les impuretez qu'elle pourroit contracter de ſon attouchement, & du commerce que les neceſſitez de la vie mortelle l'obligent d'avoir avec elle dans ce paſſage.

Vous aurez ſur les reins une ceinture: par laquelle vous ſerez préſervez de la diſſolution du ſiécle, & qui ſervira de

frein aux desordres de la chair.

Vous ne mangerez rien de cet Agneau qui soit cuit dans l'eau. La pureté de son suc divin ne sera point alterée par aucun mélange fade & insipide, qui pourroit en diminuer le goût & la force ; mais il sera roti & rendu mangeable par le seul feu de la charité qui en fera une nourriture propre à vôtre ame, agréable à vôtre goût & utile à vôtre salut.

Si vous ne suffisez pas vous seul pour le manger, vous chercherez la compagnie de vôtre voisin. La compagnie excite l'appetit ; elle rend le répas plus joïeux & la fête plus solemnelle. Les forces unies ont plus de pouvoir. Ne négligeons pas dans une occasion si importante, de chercher le secours d'une édifiante societé : On ne peut trop être aidé dans une action à laquelle on suffit si peu soi-même. Vous nous avez dit, Seigneur, que toutes les fois que nous serions plusieurs assemblez en vôtre nom, vous seriez au milieu de nous: La multitude anime, l'exemple touche. Mais ne pourroit-il point se rencontrer que ce voisin à qui on nous ordonne de nous joindre, seroit nôtre ennemi ? Comment en ce cas accom-

plir la loi ? Quel moïen de s'associer à une personne avec qui on est broüillé ? C'est en cela particulierement que la loi qui commande cette union, est sainte, & qu'elle convient parfaitement à ce mystere d'amour. Mortel, osez-vous prétendre vous unir à Dieu par la charité pendant que la haine vous tient séparé de vôtre frere ? & vous reconcilier à vôtre Seigneur offensé, si vous refusez de vous reconcilier à vôtre prochain que vous avez peut-être offensé vous-même ? Mauvais serviteur, j'ai eu la bonté de vous remettre toutes vos dettes, parce que vous m'en avez prié ; & vous ne voulez rien passer à celui qui me sert avec vous ! Craignez les pleurs & les grincemens de dents qui habitent dans les ténebres exterieures. Laissez donc vôtre présent devant l'autel ; & avant que de l'offrir, allez-vous remettre en grace avec vôtre frere. Si vous ne pardonnez pas, on ne vous pardonnera point. On mesurera pour vous avec la même mesure dont vous aurez mesuré aux autres. Croïez-vous pouvoir nourrir de la chair d'un Dieu qui s'est immolé pour ses ennemis, une ame qui ne veut pardonner aucune injure! Joi-

gnez-vous à vôtre prochain, d'autant plus étroitement qu'il y aura eu entre vous une inimitié plus grande; parce que ſans lui vous ne ſuffirez jamais à manger l'Agneau qui eſt mort pour la reconciliation des hommes. Et ſi ce prochain vous reſiſte, que vôtre ſoin charitable & vôtre pieuſe importunité triomphe de ſa reſiſtance. Si vous l'engagez ainſi à prendre avec vous ce ſaint repas d'une maniere convenable, vous aurez fait deux conquêtes, celle de vôtre ame, & celle de la ſienne.

Après tout cela, s'il reſte encore quelque choſe qui paſſe nos forces, & à quoi nôtre ame, quoi qu'aidée du ſecours qu'elle a cherché dans la compagnie du prochain, ne puiſſe entierement ſatisfaire; qu'alors le feu de l'amour ſupplée au défaut de nos autres facultez, & qu'il acheve de dévorer entierement ce que le reſte de nous-mêmes n'aura pas été capable de conſumer dans cet adorable myſtere. *S'il reſte quelque choſe*, dit la Loi, *vous le conſumerez par le feu.*

Enfin, ajoûte-t-elle, *vous n'en romprez pas un os.* Circonſtance admirable, & inſtruction utile pour les ames d'une diſpoſition oppoſée aux ames qui

manquent de forces ; pour les ames, dis-je, dont le temperamment vif & dévorant seroit en danger de pecher par un vice contraire à celui des personnes qui n'ont pas assez de vivacité dans cette fonction spirituelle : Ames téméraires, ô mon Dieu, & gâtées par un levain dangereux de superbe & d'amour propre, qui non contentes de manger vôtre Chair, & de boire vôtre Sang, que vous avez donné aux hommes pour les nourrir, changeant pour cela par cette transubstantiation aussi incomprehensible qu'elle est veritable, le pain & le vin en vôtre Corps & en vôtre Sang, voudroient encore, insatiables & trop affamées, briser par une avidité criminelle les os de cette viande sainte ; qui souhaiteroient avoir des marques visibles de ce changement ; & qui tâchant de pénetrer par une dangereuse curiosité jusqu'au fond de ce terrible & adorable Mystere, auroient envie d'en découvrir jusques aux moëlles, qui doivent nous être cachées, & sont enfermées pour nous sous des voiles épais, comme dans des rempars durs & difficiles à percer.

Bannissez, ô mon Dieu, de mon

eſprit & de mon cœur tout vain deſir de voir ce qu'il vous a plû voiler à mes yeux, & enlever à la connoiſſance de mon ame. Bienheureux ceux qui croïent ſans voir ! Je veux croire tout ce que vous avez revelé, & je le veux croire ſur vôtre ſeule parole, ſans approfondir les ſecrets que vôtre ſageſſe s'eſt reſervés, en attendant que vôtre lumiere diſſipant tous mes nuages dans le tems que vous avez reglé, vôtre miſericorde me faſſe voir à découvert ce que j'aurai cru fermément dans les obſcurités de la foi.

Nourriture ſainte & miraculeuſe, ſource infinie de merveilles, qui êtes la viande des vivans, & pourtant la viande des morts, la viande des forts, & pourtant la viande des foibles, & qui êtes faite pour donner en même tems à la même ame la mort & la vie ! Pain des Anges & pain des hommes, pain des enfans & des ſerviteurs, mettez-moi vous-même dans l'état où je dois être pour vous manger, & voir naître en moi tous les effets que vous y devez produire. Vous êtes le vrai fruit de vie ; qui vous mangera, ne mourra jamais. Vous faites cependant mourir celui qui vous mange ; mais il n'eſt pas

plûtôt

plûtôt mort que vous le ressuscitez, vous qui êtes vous même une chair qui a été morte, & qui s'est ressuscitée par son seul pouvoir, par lequel elle tuë tous ceux qui l'approchent, & ressuscite tous les morts qu'elle nourrit. Nul ne peut vous manger dignement qu'il ne meure d'une mort parfaite. Nul ne peut vous manger dignement, qu'il n'ait en soi la source & le gage essentiel de la vie. Quiconque vous mange comme il doit, meurt entierement à lui même ; mais en même tems qu'il meurt, il ressuscite pour vous. Vous êtes une nourriture médicinale, vous êtes donc pour les foibles ; vous êtes une nourriture qui fait perir sans ressource ceux qui n'ont pas la force de la soûtenir, vous êtes donc en même tems la nourriture des forts. O pain celeste, qui transformez les hommes en Anges, & les serviteurs en enfans! corrigez mes imperfections, guerissez toutes mes foiblesses, & donnez-moi une force digne de vous. Faites-moi mourrir à la mort, & ressusciter à la vie, de maniere qu'étant ainsi ressuscité, je ne fasse plus des actions de mort, que je n'aie plus le goût de mort que donnent les choses de la terre ; mais que

nourri des azimes de la verité & de la ſincerité, je ne goûte que les choſes celeſtes, dans leſquelles conſiſte la vie. Que ma vie charnelle ſoit morte, & cachée en Dieu avec vous ; pendant que reſſuſcité auſſi avec vous je vivrai d'un eſprit dégagé de la corruption de la terre, & attaché à l'incorruptibilité des choſes du Ciel, où vous regnez aſſis à la droite de vôtre Pere dans l'immenſité de la gloire que vous poſſedez pour jamais, & que vous communiquerez éternellement à vos Elûs, au nombre deſquels je ſupplie vôtre miſericorde infinie de recevoir mon indignité. Amen.



POUR LE JOUR DE *l'Ascension.*

IL me semble que j'accompagne, avec les Disciples, JESUS-CHRIST jusqu'à Bethanie. Là il monte au Ciel à mes yeux, je l'adore, je ne puis me lasser de le regarder, de le suivre d'affection, & de goûter au fond de mon cœur les paroles de vie qui sont sorties les dernieres de sa bouche sacrée quand il a quitté la terre. O Sauveur! vous ne cessez point d'être avec moi, & de me parler. Je sens la verité de cette promesse: *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siécle.* Vous êtes avec nous non-seulement sur cet autel sensible, où vous appellez tous vos enfans à manger le pain descendu du Ciel; mais vous êtes encore au-dedans de nous sur cet autel invisible, dans cette Eglise & ce sanctuaire inaccessible de nos ames, où se fait l'adoration en esprit & en verité. Là vous sont offertes les pures victimes; là sont égorgés tous les desirs criminels, & tous les goûts de l'amour

propre. Là nous mangeons le veritable pain de vie, dont vôtre chair adorable même n'est que la superficie sensible ; là nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle verité. Là le Verbe fait chair se donne à nous comme nôtre verbe interieur, comme nôtre parole, nôtre sagesse, nôtre vie, nôtre être, nôtre tout. Si nous l'avons connu selon la chair & par les sens, pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connoissons plus de même ; c'est la pure foi & le pur amour qui se nourrissent de la pure verité de Dieu, fait une même chose avec nous. O regne de mon Dieu ! c'est ainsi que vous venez à nous dès cette vie miserable. O volonté du Pere, vous êtes par là accomplie sur la terre comme dans le ciel. O Ciel ! pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin, & je vous trouve sur la terre. Je ne connois, ni ne veux d'autre Ciel que mon Dieu ; & mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur, il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis, c'est lui qui vit, triomphant dans sa créature de bouë, & qui

la fait vivre en lui ſeul. O bienheureuſe & éternelle Sion, où Jesus regne avec tous les Saints, que de choſes glorieuſes ſont dites de vous! Que j'aime ce regne de gloire qui n'aura point de fin ! A vous ſeul, Seigneur, l'empire, la majeſté, la force, la toute puiſſance, aux ſiécles des ſiécles.

Seigneur Jesus, bien loin de m'affliger pour nous de ce que vous n'êtes plus viſible ſur la terre, je me réjoüis de vôtre triomphe ; c'eſt vôtre ſeule gloire qui m'occupe. Je joins ici bas ma foible voix avec celle de tous les Bienheureux pour chanter le cantique de l'Agneau vainqueur : trop heureux, ô Jesus, de ſouffrir dans cet exil pour vous glorifier ! Vôtre préſence ſenſible, il eſt vrai, eſt le plus doux de tous les parfums ; mais ce n'eſt pas pour moi ſeul que je vous cherche, c'eſt pour vous. O ſi je me regardois moi-même, qu'eſt-ce qui pourroit me conſoler dans cette miſerable vie, de ne vous avoir point, de vous déplaire par tant de fautes, & de me voir ſans ceſſe en riſque de vous perdre éternellement ? Qu'eſt-ce qui ſeroit capable d'adoucir mes peines, & de me faire ſupporter la vie ? Mais j'aime

mieux vôtre volonté que ma ſûreté propre.

Je vis donc, puiſque vous voulez que je vive. Cette vie qui n'eſt qu'une mort, durera autant que vous voudrez. Vous le ſçavez, ô Dieu de mon cœur, que je n'y veux tenir à rien qu'à vôtre ordre. Je ne ſuis dans cette terre étrangere qu'à cauſe que vous m'y tenez. Je vous aime mieux que toute autre choſe. Il vaut mieux ſouffrir ſelon vos deſſeins, que d'être dans une autre ſituation qui ſeroit contre vos ordres. En me privant de vous, privez-moi de tout; dépoüillez, arrachez ſans pitié; ne laiſſez rien à mon ame de ce qui pourroit vous déplaire.

Si la préſence du Sauveur a dû nous être ôtée, que doit-il nous reſter? Si Dieu a été jaloux d'une ſi ſainte conſolation pour les Apôtres, avec quelle indignation détruira-t-il en nous tant d'amuſemens qui nous conſervent certains reſtes ſecrets d'une vie propre & toute humaine? Quelle conſolation ſera auſſi pure que celle de voir JESUS? Et par conſéquent en reſte-t-il quelqu'une dont nous oſions encore refuſer le ſacrifice? O Dieu, n'écoutez plus ma lâcheté; dépoüillez, écorchez, s'il

le faut, coupez jusqu'au vif. Quand tout sera ôté, ce sera alors que vous resterez seul dans l'ame.

POUR LE JOUR DE la Pentecôte.

SI je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous.

Ce sont vos paroles, par lesquelles vous nous exprimez des choses bien surprenantes & bien difficiles à comprendre. Si vous ne vous en allez, nous dites-vous, nous n'aurons point le Consolateur. Mais plûtôt, ô mon Dieu, si nous vous perdons, qui pourra nous consoler ? & au contraire si vous demeurez avec nous, qui pourra nous affliger ? N'êtes-vous pas vous-même nôtre parfaite consolation ? n'êtes-vous pas nôtre unique bien & nôtre souverain bonheur ? Que peut-on desirer quand on vous possede ? & sans vous, que peut-on posseder qui soit capable de contenter nos desirs ? Que vôtre discours surpasse la portée de l'esprit humain, que l'interprétation lui en doit être impossible, s'il ne la cherche

qu'en ses lumieres ! & où pourra-t-il la trouver ailleurs qu'en vous ? Comment donc pouvoir l'entendre, & quel Consolateur prétendre, si vous nous quittez ? Jusqu'à present nous avons mis nôtre esperance en vous seul. Rien ne peut vous résister ; la mer & les vents vous obéïssent, la mort entend vôtre voix, & se soûmet à vos ordres ; la vie ne vous est pas moins soûmise ; l'enfer tremble sous vos loix, & il reconnoît en vous le Souverain du ciel même. Vous n'aimez qu'à faire du bien, & vos desirs ne connoissent point d'obstacle. Les prodiges de vôtre pouvoir qui ont si souvent frapé nos yeux, ont attiré nôtre confiance. Si nous sommes quelquefois environnez d'ennemis, & si quelque chose semble conspirer à nous détruire, nous voïons en vous un infaillible secours, & nous ne voïons nul autre que vous, d'où nous en puissions attendre. Que faire dans vôtre absence, & à qui nous adresser ? Quel autre peut venir à nous, & réparer nôtre perte ? Vôtre sainte parole est pour nous un lait divin, qui nourrit nôtre ame d'une maniere pleine de douceur & de plaisir. Que deviendront des enfans séparez du lait de

leur mere ? Ah, Seigneur : vous voulez nous dire qu'il y a aſſez long-tems que nous prenons cette douce & agréable nourriture ; & que comme des enfans elle nous a enfin conduits à un état de force aſſez avancé, pour en ſoûtenir une plus dure.

Vous jugez qu'il eſt tems de nous ſevrer, & vous nous préparez une autre maniere de vivre, qui demande que vous vous éloigniez de nous. Vous nous apprenez que l'aimable vûë de vôtre humanité ſainte, qui nous préſerve de toute déſolation, & l'heureuſe préſence de l'Epoux, durant laquelle nous ne ſçaurions pleurer, doit nous être ôtée, afin que nous commencions à manger du pain de larmes, ſans quoi nous ne pourrions pas être conſolez. Car où il n'y a point d'affliction, la conſolation n'a point de lieu. Qu'eſt-ce donc que vous nous annoncez, Seigneur, par ces divines paroles : *Si je ne m'en vais, le Conſolateur ne viendra point à vous* ?

Vous nous annoncez que certainement nous allons ſouffrir. Mais vôtre bonté eſt ſi grande, que vous ne nous marquez les ſouffrances que par la conſolation. Vous nous les avez mar-

quées autrefois plus ouvertement, sans craindre de nous effraïer par la proposition des supplices ; mais aujourd'hui que vous êtes prêt à nous quitter, il semble que vôtre tendresse redouble, & que ne pouvant se resoudre à nous prédire nos maux par leurs propres noms, elle nous les exprime par l'exposition du remede qu'elle nous promet. Il faut donc, Seigneur, que nous vous quittions, & que nous endurions la douleur d'un si triste éloignement, pour recevoir l'abondance divine des consolations qu'il nous fournira. Ce n'est pas assez pour nous d'avoir tout laissé, biens, parens, amis, pour vous suivre, il faut encore, pour combler nôtre détachement, que nous quittions la présence visible de celui-même pour qui nous avons tout quitté. Chose étrange ! Il faut, pour nous perfectionner, nous séparer tellement de tout, que la source même de la perfection s'éloigne de nous visiblement, afin que cette séparation nous fasse faire le dernier pas, pour nous apprendre à nous détacher d'un autre objet, que jusqu'ici nous avons peut-être encore plus aimé que vous, & cet objet est nous-mêmes. Il faut, Seigneur, que vous

nous priviez de vôtre adorable perſonne que nous aimons ; afin que les traits perçans d'une perte ſi douloureuſe, excitant l'engourdiſſement de nôtre ſécurité, nous oblige à tout abandonner pour nous réjoindre plus étroitement à vous, juſqu'à nous ſéparer de nous-mêmes, ſans quoi cette heureuſe union ne ſçauroit être parfaite. Mais qui nous ſera retrouver nôtre Sauveur, lorſque nous ne le verrons plus, & qui conduira nos pas pour aller à vous, puiſque vous dites vous-même que nous ne ſçavons pas où vous allez ? Ce ſera ſans doute, ô mon Dieu, le Conſolateur que vous promettez de nous envoïer, puiſqu'il ſeroit impoſſible qu'il nous conſolât, s'il ne nous rendoit ce cher Maître qui veut s'éloigner de nous. Vous dites qu'il nous apprendra toute verité. Il nous apprendra donc où vous allez, & le chemin qu'il faut tenir pour s'y rendre. Il nous ſera donc concevoir combien eſt grand le malheur d'être ſans vous. Ainſi, ô mon Dieu, quand il y faudroit aller par la diviſion du corps & de l'ame, par les rouës & par les feux, il n'y auroit point de peine qui ne nous parût legere en comparaiſon d'un ſi grand bien.

Que le renoncement à toutes les choſes de la terre, à nôtre vie, à nôtre corps, à tout excepté à nôtre ſalut, doit être aiſé & paroître doux à qui vous connoît, & qui vous aïant perdu, eſpere par là vous revoir! Quel objet peut encore arrêter le cœur de celui qui a pû ſans mourir ſe voir privé de vôtre vûë, & des plaiſirs infinis que peut donner le bonheur de s'entretenir & de converſer avec vous?

S'il a fallu, pour nôtre bien, nous priver d'un ſi ſaint attachement, quel autre attachement ſur la terre peut n'être pas dangereux? Puiſque vôtre Oracle a prononcé que nous n'aurions jamais vôtre Saint Eſprit, ſi la préſence viſible de vôtre chair adorable ne nous étoit enlevée, dans quel aveuglement ſont ceux qui croïent tirer leur felicité de quelque choſe de ſenſible? C'eſt donc une verité enſeignée ainſi par vous-même, qu'on ne peut jamais attendre ſa conſolation des ſens, & qu'on ne peut être heureux, ſi l'on s'attache uniquement à ce qu'ils nous preſentent, & qu'on n'en pénétre pas le fond qu'y découvre la foi.

O Dieu, qui avez crû, & qui nous avez ſi ſoigneuſement declaré qu'il nous

étoit necessaire de vous éloigner de nous, ne nous étant plus visiblement present, & qui pour nôtre bien avez voulu faire une séparation si dure; combien à plus forte raison nous est-il necessaire de nous séparer de nous-mêmes? Faites cette séparation, Seigneur, qui nous est plus importante. Accordez-la à nôtre priere, vous qui sans en être prié, avez voulu faire l'autre. Rompez les liens qui m'attachent non-seulement à tout ce qui me semble mauvais; mais encore à tout ce que je puis croire indifferent, puisque vous avez jugé qu'il étoit expedient pour le bien de vos Disciples, & de toute vôtre Eglise, de rompre ceux qui les attachoient à la chose du monde la plus adorable & la plus divine. Et s'il a été besoin pour nous rendre heureux, que nos sens aïent perdu la chere presence de celui qui fait le bonheur éternel des Saints, faites au moins que nous puissions la retrouver, & que nous soïons trés-soigneux de la chercher dans le lieu où elle a voulu demeurer encore ici-bas pour nous, je veux dire dans l'auguste Sacrement que vôtre amour a institué pour être avec nous jusqu'à la con-

ſommation des ſiécles ; où des apparences myſterieuſes trompant nos ſens, leur cachent ce qu'ils ne doivent pas appercevoir, & laiſſent voir à nos cœurs & à nos entendemens ſous les ombres de la foi, tous les charmes & tous les treſors qui ne ſont ôtez à nos corps, que pour enrichir & pour remplir nos ames; afin de nous conduire à la joüiſſance d'une vûë ſpirituelle, qui doit nous combler d'une béatitude inalterable. Envoïez-nous pour cela, ô mon Dieu, ce Conſolateur promis, qui nous rempliſſant de ſageſſe, d'intelligence, de force, de ſcience, de pieté, & d'une crainte ſalutaire, produiſe en nous la charité, la joïe, la paix, la patience, la clemence, la bonté, la courageuſe perſéverance, la douceur, la foi, la modeſtie, la continence & la chaſteté. Que ce divin Diſpenſateur des graces joigne par ſurcroit à toutes celles-ci, le don de les pouvoir énoncer pour les faire connoître, & les faire deſirer à tous ceux qui les ignorent; pour faire adorer l'Eſprit-Saint qui les diſtribuë; pour vous faire adorer vous-même, Seigneur, & vôtre Pere Celeſte, qui avec vous eſt la divine ſource de ce divin & deſirable

ruisseau : ou s'il ne fait pas en moi, comme il fit autrefois dans les Apôtres, que ma bouche parlant toutes les langues du monde puisse enseigner tous les peuples, & leur apprendre sa gloire, qui est la vôtre; qu'il fasse au moins qu'en moi les actions, qui sont un langage universel qui parle à tous les yeux, & se fait entendre à toutes les Nations de la terre, publient ses misericordes, & annoncent à tous ceux qui les verront, la maniere veritable dont il veut être servi. Que ce violent Transformateur, cet Ouvrier de miracles, ce Souffle à qui rien ne peut resister, qui fait toutes choses nouvelles, & qui change en un moment les pleurs en joïe, la glace en feu, la haine en amour, la mort en la vie, fasse en moi ce qui paroît impossible; amollisse ma dureté, quelque grande qu'elle puisse être; purifie la multitude innombrable de mes imperfections, change en vertus l'horreur de mes crimes; qu'il excite en moi le bruit, l'impetuosité, & le feu dans lequel il est venu; afin que ce bruit reveille l'assoupissement de mon ame, que cette impetuosité anime les mouvemens de mon cœur, & que ce feu

consumant tout ce qui m'appesantit, m'éleve par son amour à la celeste demeure, où vous regnez un seul Dieu, le Pere, le Fils, & le Saint Esprit, dans une gloire ineffable pour toute l'Eternité. Amen.

POUR LE MESME JOUR

Vous avez commencé, Seigneur, par ôter à vos Apôtres tout ce qui paroissoit le plus propre à les soûtenir, consoler & perfectionner, je veux dire, la présence sensible de JESUS vôtre Fils : mais vous avez tout détruit pour tout établir : vous avez ôté tout pour rendre tout avec usure. Telle est vôtre methode. Vous vous plaisez à renverser l'ordre du sens humain.

Après avoir ôté cette possession sensible de JESUS-CHRIST, vous avez donné vôtre S. Esprit. O privation, que vous êtes précieuse & pleine de vertu, puisque vous operez plus que la possession visible du Fils de Dieu même ! O ames lâches, pourquoi vous croïez-vous si pauvres dans la privation des graces sensibles, puisqu'elle nous

enrichit, & que ceux à qui Dieu se cache quelquefois, ne sont pas pour cela malheureux. L'Esprit Consolateur viendra sur eux : il appaisera leur douleur, & aura soin d'essuïer leurs larmes. Malheur à ceux qui ont leur consolation sur la terre, qui trouvent hors de Dieu le répos, l'appui & l'attachement de leur volonté. Ce bon Esprit promis à tous ceux qui le demandent, n'est point envoïé sur eux. Le Consolateur envoïé du ciel n'est que pour les ames qui ne tiennent ni au monde, ni à elles-mêmes.

Hélas, Seigneur, où est-il donc cet Esprit qui doit être ma vie ? il sera l'âme de mon ame. Mais où est-il ? Je ne le sens, je ne le trouve point. Je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation & mensonge, dans ma volonté qu'inconstance, & que partage entre vôtre amour & mille vains amusemens. Où est-il donc vôtre Esprit ? que ne vient-il créer en moi un cœur nouveau selon le vôtre? O mon Dieu, je comprens que c'est dans cette ame appauvrie que vôtre Esprit daignera habiter pourvû qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur & de tous

ſes dons qui attire l'Eſprit ſaint. Venez donc, ô Eſprit ! Vous ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépoüillé, de plus nud, de plus abandonné à vôtre volonté, de plus foible que mon cœur. Venez, apportez-y la paix, cette paix de patience & de ſacrifice ; cette paix amere, mais paix néanmoins veritable.

O Eſprit, ô Amour, ô Verité de mon Dieu, ô Amour lumiere, ô Amour qui enſeignez l'ame ſans parler, qui faites tout entendre ſans preſque rien dire, & qui entraînez l'ame à ſacrifier tout ce qu'elle a d'humain. O Amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on ſe hait, qu'on s'oublie, & qu'on abandonne tout excepté ſon ſalut. O Amour, qui coulez au travers du cœur comme la fontaine de vie, qui pourra vous connoître ſinon celui en qui vous ſerez ? Taiſez-vous, hommes aveugles ; l'amour n'eſt point en vous. Vous ne ſçavez ce que vous dites : Vous ne voïez rien, vous n'entendez rien. Le vrai Docteur ne vous a jamais enſeignez.

C'eſt lui qui raſſaſie l'ame de verité. C'eſt lui qui fait naître au fond de l'ame les verités que la parole ſenſible de J.C

n'avoit exposées qu'aux yeux de l'esprit. On goûte, on se nourrit, on se fait une même chose avec la verité. Ce n'est plus elle qu'on voit comme un objet hors de soi : c'est elle qui devient nous-mêmes, & que nous sentons intimement comme l'ame se sent elle-même. O quelle puissante consolation sans chercher à se consoler ! On a tout sans croire rien avoir. Là on trouve en unité le Pere, le Fils, & le S. Esprit, le Pere Créateur, qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire pour nous rendre des enfans semblables à lui : le Fils Verbe de Dieu, qui devient le Verbe & la Parole intime de l'ame, enfin l'Esprit qui souffle où il veut, qui aime le Pere & le Fils en nous. O mon Amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi. Ma paix, ma joïe, ma vie sont en vous, qui êtes mon Tout, & je ne suis plus rien.



POUR LA FESTE DU S. Sacrement.

J'Adore JESUS-CHRIST au saint Sacrement, où il cache tous les trésors de son amour. O Octave trop courte pour celebrer tant de mysteres de JESUS anéanti ? je ne vois qu'amour, que bonté, & que misericorde. Hélas, Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? pourquoi cacher vôtre Majesté éternelle ! pourquoi l'exposer à l'ingratitude des ames insensibles, à l'irreverence des hommes ? Ah, c'est que vous nous aimez, vous nous cherchez, vous vous donnez tout entier à nous : mais encore, de quelle maniere faites-vous ce don ? sous la figure de l'aliment le plus familier. O mon pain, ô ma vie, ô chair de mon Sauveur, venez exciter ma faim : je ne veux plus me nourrir que de vous.

O Verbe, ô Sagesse, ô Parole, ô Verité Eternelle, vous êtes caché sous cette chair, & cette chair sacrée se cache sous cette apparence grossiere du pain. O Dieu caché je veux vivre ca-

ché avec vous pour vivre de vôtre vie divine. Sous toutes mes miseres, mes foiblesses, mes indignitez, je cacherai JESUS : je deviendrai le Sacrement de son amour : on ne verra que le voile grossier du Sacrement, la créature imparfaite & fragile ; mais au-dedans vivra le vrai Dieu de gloire.

Hélas, ô Dieu d'amour, quand viendrez-vous donc ? quand est-ce que je vous aimerai ? quand est-ce que vous serez le seul aliment de mon cœur, & mon pain au-dessus de toute substance? Le pain exterieur, cette créature fragile, sera brisé & exposé à toutes sortes d'accidens ; mais JESUS immortel & impassible, sera en elle sans division & sans changement. Vivant de lui, je ne vivrai plus que pour lui ; & il vivra tout seul en moi.

Verbe divin, vous parlerez, & mon ame se taira pour vous entendre ; cette simple parole qui a fait le monde, se fera entendre de sa créature, & elle sera en elle tout ce qu'elle exprimera ; elle formera sa nouvelle créature, comme elle forma l'Univers. Taisez-vous donc, mon ame, n'écoutez plus rien ici-bas : ne vous écoutez plus vous-même dans ce silence qui est l'anéantisse-

ment de l'esprit. Laissez parler le Verbe fait chair ; ô qu'il dira de choses : il est lui seul toute verité. Qu'elle difference, entre la créature qui dit en passant quelque verité, & qui dit ce qui n'est point à elle, mais ce qui est comme emprunté de Dieu ; & le Fils de Dieu, qui est la Verité même ! Il est ce qu'il dit ; il est la verité en substance : aussi ne la dit-il point comme nous la disons ; il ne la fait point passer devant les yeux de nôtre esprit successivement & par pensées détachées ; il la porte elle-même toute entiere dans le fond de nôtre être, il l'incorpore en nous, & nous en elle : nous sommes faits verité de Dieu. Alors ce n'est point par force de raisonnemens & de science ; c'est par simplicité d'amour qu'on est dans la verité, tout le reste n'est plus qu'ombre & mensonge. On n'a plus besoin de discourir & de se convaincre en détail : c'est l'amour qui imprime toute verité. D'une seule vûë on est saisi du néant de la créature & du tout de Dieu. Cette vûë décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse presque rien à l'esprit : on ne voit qu'une seule verité, & tout le reste disparoît.

O monde insensé & scandaleux, on

ne peut plus vous voir ni vous entendre ! O amour propre, vous faites horreur : on se supporte patiemment comme JESUS-CHRIST supportoit Judas. Tout passe de devant mes yeux, mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique de faire la volonté de Dieu dans le moment présent, & de vouloir sa volonté sur la terre comme on la veut dans le Ciel.

O JESUS, voilà le vrai culte que vous attendez. Qu'il est aisé de vous adorer par des céremonies & des loüanges, mais qu'il y a peu d'ames qui vous rendent ce culte interieur ! Hélas, on voit en beancoup d'endroits une Réligion en figure, une Réligion Judaïque. On voudroit par l'esprit posseder vôtre verité, mais on ne veut point se laisser posseder par elle ; on veut participer à vôtre sacrifice, & jamais se sacrifier avec vous. A moins qu'on ne se perde en vous, jamais on ne sera fait une même chose avec vous. O Dieu caché, que vous êtes inconnu aux hommes ! O Amour, on ne sçait ce que c'est que d'aimer. Enseignez-le moi, & ce sera m'enseigner toutes les verités en une seule.

SUR SAINTE MADELEINE.

JE voudrois, mon Sauveur, comme ſainte Madeleine, vous ſuivre par amour juſques dans la pouſſiere du tombeau. C'étoit d'elle, Seigneur, que vous avez fait ſortir ſept démons. Que je ſuis aiſe de voir que les Saints que vous avez tirez de l'état le plus affreux, ſont ceux qui cherchent vos miſericordes avec plus de courage & de tendreſſe ! Tous vos Diſciples, Seigneur, s'enfuïent ; Madeleine ſeule, qui a été la proïe de tant de démons, arroſe vôtre tombeau de ſes larmes ; elle eſt inconſolable de ne plus trouver vôtre Corps : elle le demande à tout ce qu'elle trouve : dans le tranſport de ſa douleur, elle ne meſure point ce qu'elle dit ; elle ne ſçait pas même les paroles qu'elle prononce. Quand l'amour parle, il ne conſulte point la raiſon.

Je cours en pleine liberté comme vos vrais enfans, à l'odeur de vos parfums : je cours, ô mon Dieu, avec Madeleine vers vôtre tombeau : je cours

cours ſans m'arrêter : Je deſcens juſques dans la pouſſiere, aux tenebres, à l'horreur de ce tombeau. Je ne trouve preſque plus, ô Sauveur, aucun reſte de vôtre préſence, aucune trace de vos dons. L'Epoux s'en eſt enfui, tout eſt perdu, il ne reſte ni Epoux, ni amour, ni lumiere : JESUS eſt enlevé, ô douleur, ô tentation, ô déſeſpoir ! perdre juſqu'à mon amour même, JESUS caché & enſeveli au fond de mon cœur ne s'y trouve plus. Où eſt-il ? Qu'eſt-il devenu ! Je le demande à toute la nature ; & toute la nature eſt muette : il ne me reſte de mon amour que le trouble de l'avoir perdu. Où eſt-il ? donnez-le moi, ôtez-moi tout le reſte, je l'emporterai. Pauvre ame, qui ne ſçais rien de ce que tu dis, mais trop heureuſe que tu aimes ſans ſçavoir que c'eſt l'amour qui te fait parler.

O amour, vous voulez des ames qui oſent tout & qui ne promettent rien, qui ne diſent jamais, je le puis, ou je ne le puis pas : on peut tout en vous ; on ne peut rien ſans vous ; quiconque aime parfaitement ne ſe meſure plus ſur ſoi ; il eſt prêt à tout, & ne tient plus à rien.

POUR LE JOUR DE *l'Assomption.*

O Mon Dieu, je me présente aujourd'hui à vous avec Marie Mere de vôtre Fils. Donnez-moi des pensées, donnez-moi un cœur, qui répondent aux pensées & au cœur de Marie. O JESUS, voilà vôtre Mere qui quitte la terre pour se réünir à jamais à vous. Je la quitte avec vous : avec elle mon cœur s'éleve vers le Ciel pour n'aimer que vous. O Esprit qui descendîtes sur cette Vierge pour la rendre féconde, descendez sur moi pour me purifier.

Que vois-je dans Marie pendant les derniers tems de sa vie ? Elle *perseveroit*, dit saint Luc, *dans la priere avec les autres femmes* : c'est-à-dire, qu'elle ne faisoit au dehors que ce que les autres faisoient. La perfection, qui étoit sans doute dans la Mere du Fils de Dieu, ne consiste donc pas dans des actions extraordinaires & éclatantes. Nous ne voïons ni propherie, ni miracles, ni instruction des peuples, ni

extases. Rien que de simple & de commun. Sa vie étoit toute interieure : elle *prioit avec perseverance.* Voilà son occupation, où elle se bornoit : mais, sans se distinguer, elle prioit avec les autres femmes. O combien sa priere devoit-elle être plus pure & plus divine ! Mais les tresors demeuroient cachez. Au dehors, on ne voïoit que recüeillement, simplicité, vie commune.

Adoration en esprit & en verité, dont Marie est pour moi le modelle, quand est-ce que les hommes vous connoîtront ? Ils vous cherchent, où vous n'êtes pas, dans les grands projets, dans les conduites pleines d'austerité. Toutes ces choses ont leur tems, & Dieu y appelle quand il lui plaît. Mais le le vrai culte, le veritable amour, ne dépend point toûjours de toutes ces choses. Aimer en silence, ne vouloir que Dieu seul, ne tenir à rien, pas même à ses dons pour se les approprier avec trop de complaisance; souffrir tout en esprit d'amour ; souffrir la vie, comme les maux dont elle est pleine, par abandon à Dieu; & dans le dépoüillement interieur, comme Marie vivoit dans cette amere séparation d'avec son

Fils ; ne se compter presque plus pour rien dans toutes les choses qu'on a à faire ou à souffrir ; ne se croire ni capable ni incapable d'aucune chose, mais se laisser mener comme un petit enfant, ou comme Marie se laisse donner par son Fils à saint Jean pour être conduite par lui ; n'avoir plus rien à soi, & n'être plus à soi-même ; vivre, mourir avec un cœur égal, ou plûtôt n'avoir ni cœur, ni volonté, mais laisser Dieu uniquement vouloir & s'aimer soi-même sans mesure au-dedans de nous ; ô vous voilà, Adoration pure, simple & parfaite ! c'est de tels adorateurs que le Pere cherche.

Mais hélas ! où les trouvera-il ? On craint toûjours d'aller trop loin, & de se perdre en se donnant à Dieu. La pure foi ne suffit point aux ames timides. Elles veulent voir & posseder des dons sensibles, s'appuïer, comme dit l'Ecriture, sur un bras de chair, ou sur la force de leur sagesse. Marcher comme Abraham sans sçavoir où l'on va, est une chose qui revolte les sens & la raison défiante. Hélas, on veut servir Dieu, mais à condition de regler tous ses pas, d'arranger ses affaires, de se faire un genre de vie doux.

& commode. On ne veut rien, dit-on. Hé ! ne veut-on pas les commoditez de la vie, la conſolation de l'amitié, le ſuccés des choſes qu'on croit bonnes, la conſervation d'une réputation avantageuſe ? O Dieu de verité, faites luire vos plus purs raïons de grace dans ces ames timides & mercenaires. Montrez-leur qu'elles veulent tout, quoi qu'elles ne croient rien vouloir. Pouſſez-les ſans rélâche de ſacrifice en ſacrifice. Elles reconnoîtront à chaque choſe qu'il faudra ſacrifier, qu'il n'y en avoit aucune à laquelle elles ne tinſſent fortement. Quelles agonies quand Dieu nous prend au mot, & ne fait que prendre ce que nous lui avons tant de fois abandonné ! O Abandon, on parle de vous ſans vous connoître ! O ſacrifice de verité, vous êtes dans la bouche, & point dans le cœur ! O mon ame, je ne me fie plus à vous ! Je ne me fie qu'à Dieu ſeul, qui m'arrachera à moi-même. O Marie, Mere de JESUS, je veux vivre & mourrir avec vous dans la pratique du ſaint amour.

SUR SAINT AUGUSTIN.

QUe vois-je, Seigneur, en ſaint Auguſtin ? Le comble de la miſere, & puis une miſericorde qui la ſurpaſſe. O qu'une ame foible & miſerable eſt conſolée, à la vûë d'un tel exemple ! c'eſt ainſi, ô mon Dieu, que vous aimez à ſauver ce qui étoit perdu, à redreſſer ce qui étoit égaré, à remettre dans vôtre ſein tendre & paternel ce qui étoit loin de vous & livré à ſes paſſions. O aimable Saint, vous m'êtes mis devant les yeux pour m'apprendre dans l'abîme de mes ténebres à eſperer & à ne me décourager jamais, puiſque la ſource des miſericordes ne tarit point pour les cœurs des penitens : enfin à me ſupporter moi-même en tout ce que je vois en moi de plus humiliant.

O amour de mon Dieu, que n'avez-vous pas fait dans le cœur d'Auguſtin ? En lui on avoit vû l'amour aveuglé, l'amour égaré, l'amour inſenſé : mais ô amour, vous êtes retourné à vôtre centre, vers la verité & la beauté é-

ternelle : cet amour qui avoit si long-tems couru aprés le mensonge, est devenu amour parfait : c'est l'amour humble, c'est l'amour qui s'anéantit pour mieux aimer : Augustin ne s'aime plus lui-même, tant il aime Dieu ; il ne voit plus rien par son propre esprit ; il est abatu, ce grand génie si fécond, si vif, si étendu, si élevé, si hardi pour contempler les plus hautes verités. Qu'est-il donc devenu cet homme, qui perçoit les plus grandes difficultez, qui raisonnoit si subtilement, qui parloit, qui décidoit avec tant d'assurance, qu'en reste-il ? Hélas, je ne vois plus que la simplicité d'un enfant : il suit sans voir, il croit sans comprendre, l'amour simple & anéanti est devenu son unique lumiere : il ne cherche plus à connoître par ses propres lumieres : mais l'onction de l'amour lui apprend toute verité : il la trouve renfermée dans le mépris de tout lui-même & dans l'amour de Dieu, qui est l'unique bien. Qui suis je, s'écrie-t-il : rien, qu'une voix qui crie: Dieu est tout, & il n'y a que lui.

O profonde doctrine ! La lumiere la plus précieuse est cette lumiere eternelle, qui anéantit les lumieres hu-

maines ; c'est cet état d'obscurité, où sans rien voir en homme, l'amour parfait voit tout d'une maniere divine : c'est ce goût intime de la verité, qui ne la met plus devant les yeux de la chair & du sang ; mais qui la fait habiter au fond de nous-mêmes. O chere science de JESUS, en comparaison de laquelle tout n'est rien, qui vous donnera à moi, qui me donnera à vous ! Enseignez-moi, Seigneur, à aimer, & je sçaurai toutes vos Ecritures. Toutes leurs pages m'enseignent que l'ame qui aime, sçait tout ce que vous voulez qu'on sçache. O Amour, instruisez-moi par le cœur, & non par l'esprit. Désabusez-moi de ma vaine raison, de ma prudence aveugle, de tous desirs indignes d'une ame qui vous aime. Que je meure comme Augustin, à tout ce qui n'est pas vous.



SUR LA FESTE DE TOUS les Saints.

L'Intention de l'Eglise est d'honorer aujourd'hui tous les Saints ensemble, je les aime, je les invoque, je m'unis à eux, je joins ma voix aux leurs pour loüer celui qui les a faits Saints ; que volontiers je m'écrie avec cette Eglise céleste : Saint, Saint, Saint, à Dieu seul la gloire, que tout s'anéantisse devant lui.

Je vois des Saints de tous les âges, de tous les temperammens, de toutes les conditions ; il n'y a donc ni âge, ni temperamment, ni condition qui exclud de la sainteté. Ils ont eu au-dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous ; ils ont eu au dedans les mêmes repugnances, les mêmes sensibilitez, les mêmes tentations, les mêmes revoltes de la nature corrompuë ; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechûtes à reparer, des illusions à craindre, des relâchemens flatteurs à rejetter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis

à craindre, des ennemis à aimer, un orgüeil à ſapper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour propre à pourſuivre ſans relâche, juſques dans les derniers replis du cœur.

Ah, que j'aime à voir les Saints foibles comme moi, toûjours aux priſes avec eux-mêmes, n'aïant jamais un ſeul moment d'aſſuré ! j'en vois dans la retraite livrez aux plus cruelles tentations ; j'en vois dans les proſperitez les plus redoutables, & dans le commerce du ſiécle le plus empeſté. O grace du Sauveur, vous éclatez par tout, pour mieux montrer vôtre puiſſance, & pour ôter toute excuſe à ceux qui vous reſiſtent, il n'y a ni habitude enracinée, ni temperamment ou violent, ou fragile, ni croix accablante, ni proſperitez empoiſonnées, qui puiſſent nous excuſer, ſi nous ne pratiquons pas l'Evangile. Cette foule d'exemples décide, la grace prend toutes les formes les plus diverſes ſuivant les divers beſoins; elle fait auſſi aiſément des Rois humbles, que des Solitaires pénitens, & recüeillis : tout lui eſt facile, quand nous ne reſiſtons pas à ſon attrait. J'entens la voix du Sauveur qui dit, que Dieu ſçait changer les pierres même en enfans

d'Abraham. O JESUS, ô Parole du Pere, mais Parole d'éternelle verité ! accompliſſez donc cette parole en moi, moi pierre dure & inſenſible, moi qui ne puis être taillé que ſous les coups redoublez du marteau ; moi rebelle, indocile & incapable de tout bien : ô Seigneur, prenez cette pierre, glorifiez-vous, amoliſſez mon cœur ; animez-le de vôtre Eſprit, rendez-le ſenſible à vos veritez éternelles ; formez en moi un enfant d'Abraham qui marche ſur les veſtiges de ſa foi.

Dirai-je avec le monde inſenſé ; Je veux bien me ſauver, mais je ne prétens pas être un Saint. Ah, qui peut eſperer ſon ſalut, ſans la ſainteté ! rien d'impur n'entrera au Roïaume des Cieux ; aucune tache n'y peut entrer ; ſi legere qu'elle puiſſe être, il faut qu'elle ſoit effacée, & que tout ſoit purifié juſques dans le fond par le feu vengeur de la juſtice divine, ou en ce monde ou en l'autre ; tout ce qui n'eſt pas dans l'entier renoncement à ſoi, & dans l'amour qui rapporte tout à Dieu & à nôtre ſalut, eſt encore ſoüillé. O Sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les aſtres mêmes ne ſont pas aſſez purs ; ô Dieu juſte, qui

jugerez toutes nos imparfaites justices, mettez la vôtre au-dedans de mes entrailles pour me renouveller ; ne laissez rien en moi de moi-même.

SUR LA COMMEMORATION *des Morts.*

MOn Dieu, je regarde avec consolation cette céremonie de vôtre Eglise, qui met la mort devant nos yeux. Hélas, faut-il que nous aïons besoin qu'on nous en rappelle le souvenir ? Tout n'est que mort ici-bas ; le genre humain tombe en ruïne de tous côtez à nos yeux, il s'est élevé un monde nouveau sur les ruïnes de celui qui nous a vû naître ; & ce nouveau monde, déja vieilli, est prêt à disparoître : chacun de nous meurt insensiblement tous les jours ; l'homme, comme l'herbe des champs, fleurit le matin, le soir il languit, il se desséche, il est flétri, & il est foulé aux pieds. Le passé n'est qu'un songe ; le présent nous échappe dans le clin d'œil, où nous voulons le voir ; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il ja-

mais, & quand il y seroit, qu'en faudroit-il croire ? Il vient, il s'approche, le voilà, il n'est déja plus, il est tombé dans cet abîme du passé, où tout s'engouffre, & s'anéantit.

O Dieu, il n'y a que vous ! Vous seul êtes l'Etre véritable ; tout le reste n'est qu'une image trompeuse de l'être, qu'une ombre qui s'enfuit. O verité, ô Tout ! je me réjoüis de ce que je ne suis rien ? à vous seul appartient d'être toûjours : vous êtes le vivant au siécle des siécles. O hommes aveugles, qui croïez vivre, & qui ne faites que mourir !

Mais cette mort, qui fait frémir toute la nature, la craindrai-je lâchement ? Non, non ; pour les enfans de Dieu, elle est le passage à la vie, elle ne nous dépoüille que de la vanité & de la corruption ; c'est elle qui doit nous revêtir des dons éternels. O mort, ô bonne mort ! quand voudras-tu me réünir à ce que j'aime uniquement ? quand viendras-tu me donner le baiser de l'Epoux ? Quand est-ce que les liens de ma servitude seront rompus ? O Amour éternel, ô Verité qui ferez luire un jour sans fin ! O paix du Roïaume

de Dieu, où Dieu lui-même ſera tout en tous ! ô celeſte patrie, ô aimable Sion où mon cœur enyvré ſe perdra en Dieu ! qui ne vous deſire, que deſirera-t-il ?

Mais ô mon Dieu & mon amour, c'eſt vôtre gloire, & non une prompte délivrance de mes maux, après laquelle je ſoupire. J'aime mieux vôtre volonté que ma propre ſatisfaction ; je conſens donc pour l'amour de vous, à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes autant que vous le voudrez. Vous ſçavez que ce n'eſt point par attachement à la terre ni à ce corps de boüe, ce miſerable corps de peché, mais par une pleine reſignation à vôtre bon plaiſir, que je conſens à languir encore ici-bas ; mais faites que je meure à tout, avant que de mourir ; éteignez en moi tous deſirs déreglez ; déracinez toute volonté criminelle ; arrachez tout ce qui reſte du vieil homme ; alors je ſerai mort, & vous vivrez en moi ; alors je ne ſerai plus moi-même. O précieuſe mort qui doit préceder la naturelle. O mort qui eſt une vie divine, & transformée en JESUS-

CHRIST, en ſorte que nôtre vie eſt cachée avec lui dans le ſein du Pere celeſte. O mort qui nous fait mourir & vivre ſans diſtinction. O mort qui commence ſur la terre le Roïaume du Ciel. O germe de l'être nouveau. Alors, mon Dieu, je ſerai dans le monde comme n'y étant pas : j'y paroîtrai comme ces morts ſortis du tombeau, que vous reſſuſciterez au dernier jour.



SUR LA VIOLENCE *qu'un Chrétien se doit faire continuellement pour acquerir la béatitude.*

A Qui croïez-vous que parle saint Paul, quand il dit, nous sommes fols à cause de JESUS-CHRIST, & vous êtes prudens en JESUS-CHRIST: c'est à vous, c'est à moi, & ce n'est point aux gens qui ont toute honte levée, & qui ne connoissent point Dieu. Oüi, c'est à nous qui croïons travailler à nôtre salut, & qui ne laissons pas de fuir la folie de la Croix, & de chercher les moïens de paroître sages aux yeux du monde. C'est à nous qui ne tremblons point dans la vûë de nôtre foiblesse, où saint Paul se trouve lui-même foible, nous nous trouvons forts, & nous ne pouvons disconvenir qu'avec de bonnes intentions, nous ne soïons quasi opposez à ce grand Apôtre. Cet état ne doit pas vous paroître bon; faisons-y donc réflexion, & après nous être bien examinez, voïons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu. Soïons imitateurs de JESUS-CHRIST,

en devenant les imitateurs de ſaint Paul, qui ſe donne pour modele, après le premier modele. Plus de complaiſance pour le monde, plus de complaiſance pour nous, plus d'indulgence pour nos paſſions, pour nos ſens, & pour nôtre langueur ſpirituelle. Ce n'eſt point en paroles que conſiſte la pratique de la vertu, elles ne ſuffiſent pas pour arriver au Roïaume de Dieu, c'eſt dans la force & le courage, & dans la violence que l'on ſe fait. Violence en toutes rencontres lorſqu'il faut reſiſter au torrent du monde, qui nous empêche de faire le bien, après nous avoir tant de tems fait commettre le mal. Violence quand il faut renoncer à une partie du neceſſaire, pour ne pas ſe tromper en croïant avoir renoncé au ſuperflu. Violence quand il faut ſe mortifier dans l'eſprit, après s'être mortifié dans le corps; & ne pas penſer que Dieu nous en doit de reſte. Violence pour augmenter les heures de prieres, de lectures, & de retraite. Violence pour ſe trouver toûjours parfaitement bien dans l'état où l'on eſt ſans ſouhaiter, ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de ſanté, ni d'autre compagnie,

pas même de gens de bien ; enfin violence, pour arriver à ce degré d'indifférence absolument necessaire au Chrétien, qui n'a du tout de volonté que celle de Dieu son créateur, qui lui remet le succés de toutes ses affaires, quoi qu'il ne laisse pas d'y travailler ; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler ; qui prend plaisir à regarder Dieu, & qui ne craint point d'en être regardé, parce qu'il espere que ce regard sera pour corriger ses défauts, & point pour punir ses pechez. Voilà où je vous laisse, & où je vous prie de vous tenir, afin que nous puissions & vous & moi, dans le trouble & le tracas de la vie du monde, nous conserver en paix. Grand Dieu pouvons-nous penser, que l'on connoisse en nous quelque chose de la vie de JESUS-CHRIST, plus nous craignons de souffrir, plus nous en avons de besoin.



PRIERE

Pour se donner entierement à Dieu.

MOn Dieu, je veux me donner à vous; donnez-m'en le courage; fortifiez ma foible volonté qui soûpire aprés vous; je vous tends les bras, prenez-moi. Si je n'ai pas la force de me donner à vous, attirez-moi par la douceur de vos parfums. Entraînez-moi après vous par les liens de vôtre amour. Seigneur à qui serois-je, si je ne suis à vous? Quel rude esclavage que d'être à soi, & à mes passions. O vraïe liberté des enfans de Dieu, l'on ne vous connoît pas! Heureux qui a découvert où elle est, & qui ne la cherche plus où elle n'est pas. Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout; pour ne dépendre plus que de lui seul. Mais d'où vient, ô mon divin Epoux, que l'on craint de rompre ses chaînes? Les vanitez passageres valent-elles mieux que vôtre éternelle verité, & que vous-même? Peut-on craindre de se donner à vous. O folie monstrueuse, ce seroit craindre son bonheur; ce seroit craindre

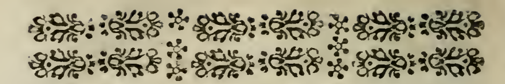
de sortir de l'Egypte, pour entrer dans la terre promise ; ce seroit murmurer dans le desert, & se dégoûter de la manne, par le souvenir des oignons d'Egypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous ; c'est vous, ô mon amour, qui vous donnez tout à moi ; je n'hesite point de vous donner mon cœur ; quel bonheur d'être dans la solitude, & d'y être avec vous ; de n'écouter & de ne dire plus, ce qui est vain & inutile, pour vous écouter. O sagesse infinie ! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains ? Vous me parlerez, ô amour de mon Dieu, vous m'instruirez, vous me ferez fuir la vanité & le mensonge, vous me nourrirez de vous ; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité. Seigneur, quand je considere vôtre joug, il me semble trop doux, & est-il donc la croix que je dois porter, en vous suivant tous les jours de ma vie ? N'avez-vous point d'autre Calice plus amer de vôtre Passion à me faire boire jusqu'à la lie ? Bornez-vous, à cette retraite paisible, sous une sainte régle, & parmi tant de bons exemples, l'austere pénitence que j'ai meritée par mes pechez ?

O amour, vous ne faites qu'aimer ; vous ne frappez point ; vous épargnez ma foiblesse ; craindrois-je après cela de m'approcher de vous ? Les croix de la solitude pourront-elles m'effraïer ; celles dont le monde accable, doivent faire peur, quel aveuglement de ne les craindre pas !

O misere infinie, que vôtre seule misericorde peut surpasser ! moins j'ai eu de lumieres & de courage, plus j'ai été digne de vôtre compassion. O Dieu, je me suis rendu indigne de vous, mais je peux devenir un miracle de vôtre grace ; donnez-moi tout ce qui me manque, & il n'y aura rien en moi qui n'exalte vos dons.





PRIERES DU MATIN.

VEnez, réjoüissons-nous au Seigneur : C'est devant Dieu nôtre Sauveur que nôtre joïe doit éclater. Presentons-nous devant sa face, admirons sa grandeur, & chantons ses loüanges ; car le Seigneur est le grand Dieu, le grand Roi élevé au-dessus de toute puissance. Il n'a point rejetté son peuple, lui qui tient dans sa main toute l'étenduë de l'univers, & qui voit les fondemens cachez des montagnes. La mer est à lui, c'est lui qui l'a faite, ses mains ont fondé la terre. Venez, adorons-le. Prosternons-nous à ses pieds, pleurons devant le Seigneur. C'est lui qui nous a faits, c'est lui-même qui est nôtre Seigneur & nôtre Dieu, nous sommes son peuple & son troupeau qu'il nourrit dans ses pâturages. Aujourd'hui si vous entendez sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs,

de peur de l'irriter, comme au jour où le peuple le tenta dans le desert. *C'est-là* dit-il, *où vos peres m'ont tenté pour m'éprouver, & ils virent mes œuvres. Pendant quarante ans je me suis tenu tout auprès de ce peuple, & j'ai dit, leurs cœurs sont toûjours égarez. Ils n'ont point connu mes voïes, selon lesquelles j'ai juré dans ma colere qu'ils n'entreroient point dans mon répos.*

Hélas, Seigneur, faut-il s'étonner de ce que nous n'entrons point dans cet aimable repos de vos enfans? Nous avons peché contre toute vôtre Justice, & nôtre peché s'éleve toûjours contre nous. La foi n'a point été nôtre lumiere, l'esperance n'a point été nôtre consolation, l'amour n'a point été nôtre vie. Nous avons couru après la vanité & le mensonge. Nos paroles ont été fausses & malignes. Nos actions ont été sans regle. Nous avons vêcu comme s'il n'y avoit point une autre vie après celle-ci. Chacun n'a aimé que soi, au lieu de ne s'aimer que pour l'amour de vous. Quelle lâcheté! quelle ingratitude! quel abus de la patience de Dieu & du sang de J.-C.

Examinons nôtre conscience, & écoutons Dieu au fond de nôtre cœur pour nous connoître sans nous flatter.

JE me confesse à Dieu tout-puissant, à la B. V. Marie, à tous les Anges, à tous les Saints, & à vous, &c. parce que j'ai peché par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel & de la terre, d'interceder pour m'obtenir la remission de toutes nos fautes.

O Dieu j'ai horreur de moi, je deteste tous mes pechez pour l'amour de vous, & parce qu'il vous déplaisent. O Beauté si ancienne & toûjours nouvelle, pourquoi faut-il que je commence si tard à vous aimer ? Plûtôt mourir que de vous offenser le reste de ma vie. Lavez-moi dans le sang de l'Agneau. Fortifiez mon cœur contre toutes les tentations de cette journée. Que je marche en vôtre présence. Que j'agisse dans la dépendance de vôtre Esprit.

NOtre Pere qui êtes aux Cieux, que vôtre Nom soit sanctifié. Que vôtre Roïaume nous arrive, que vôtre

vôtre volonté ſoit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui nôtre pain quotidien. Et pardonnez-nous nos offenſes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſez. Et ne nous induiſez point en tentation. Mais délivrez-nous du mal. Ainſi ſoit-il.

JE vous ſaluë Marie pleine de grace, le Seigneur eſt avec vous. Vous êtes benie entre les femmes, & beni eſt le fruit de vôtre ventre, JESUS. Sainte Marie Mere de Dieu, priez pour nous pecheurs, maintenant, & à l'heure de nôtre mort. Ainſi ſoit-il.

JE crois en Dieu le Pere tout-puiſſant Créateur du ciel & de la terre. Et en JESUS-CHRIST ſon Fils unique nôtre Seigneur. Qui a été conçû du Saint Eſprit, né de la Vierge Marie. A ſouffert ſous Ponce Pilate, a été crucifié, mort & enſeveli. Eſt deſcendu aux enfers, le troiſiéme jour eſt reſſuſcité d'entre les morts. Eſt monté au ciel, eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant. De là viendra juger les vivans & les morts. Je croi au S. Eſprit. La ſainte Egliſe Catholique, la Communion des Saints. La Remiſſion des pechez. La Reſurrection de la chair. La vie éternelle. Ainſi ſoit-il.

AYez pitié de nous, Seigneur, Pere, Fils, Saint Esprit, Dieu unique en trois Personnes égales.

Fils de Dieu splendeur de la gloire du Pere, & le caractere de sa substance, aïez pitié de nous.

Fils de Dieu, qui portez l'univers par vôtre parole toute-puissante, Aïez.

Fils de Dieu sans usurpation égal à vôtre Pere, Aïez.

Sagesse éternelle pour qui la création de l'univers, n'a été qu'un jeu, Aïez.

JESUS l'attente du monde, & le desiré des Nations, Aïez.

JESUS montré de loin par les Prophetes, & annoncé par les Apôtres jusqu'aux extrêmitez de la terre, Aïez.

JESUS à qui le Pere a donné pour heritage toutes les Nations, Aïez.

JESUS commencement & fin de tout. Source de nos vertus & objet de nos desirs, Aïez.

JESUS Sauveur de tous les hommes & sur tout des fidelles, Aïez.

JESUS Prince de Paix & Pere du siécle future, Aïez.

JESUS Auteur & consommateur de nôtre foi, Aïez.

JESUS Pontife compatissant à nos infir-

mitez, mais ſans tache, & plus élevé que les cieux, Aïez.

JESUS voïe qui nous mene à la verité, Verité qui nous promet la vie, Vie dont nous vivrons à jamais dans le ſein du Pere, Aïez.

JESUS fontaine d'eau vive, qui rejaillit juſqu'à la vie éternelle, Aïez.

JESUS eau pure qui déſaltere à jamais les cœurs, & qui éteint tout deſir, A.

JESUS lumiere qui illumine tout homme venant au monde, Aïez.

JESUS lumiere qui s'éleve ſur les peuples aſſis dans la region de l'ombre de la mort, Aïez.

JESUS pierre angulaire qui porte & qui unit tout l'édifice de la maiſon de Dieu, Aïez.

JESUS dont la parole eſt nôtre doctrine, la vie, nôtre modele, & la grace nôtre unique reſſource. Aïez.

JESUS qui enrichiſſez les hommes du tréſor de vôtre pauvreté, Aïez.

JESUS Dieu viſible & familiariſé avec nous, pour nous diviniſer, Aïez.

JESUS nôtre pain quotidien au deſſus de toute ſubſtance; Aïez.

JESUS pain deſcendu du Ciel pour donner la vie au monde, Aïez.

JESUS veritable Manne; qui a tous

les goûts pour un cœur pur, Aïez.

Jesus qui n'aviez pas même de quoi reposer vôtre tête, pendant que vous nourrissiez au desert tant de milliers d'hommes d'un pain miraculeux, Aïez.

Jesus qui guerissiez toutes les langueurs du corps pour préparer la guerison des plaïes de nos ames, A.

Jesus qui faisiez voir les aveugles, entendre le sourds, marcher les boiteux, & qui ressuscitiez les morts pour convertir les pecheurs, Aïez.

Jesus homme de douleurs, rassasié d'opprobres pour nous faire entrer dans vôtre gloire, Aïez.

Jesus qui avez attiré tout à vous, aprés que vous avez été élevé sur la Croix, Aïez.

Jesus dont la mort nous fait mourir au peché, & dont la resurrection nous fait vivre à la grace, Aïez.

Jesus monté à la droite du Pere pour y élever nos cœurs, & pour transporter nôtre conversation au ciel, A.

Jesus qui avez envoïé vôtre esprit de verité pour conduire tous les jours jusqu'à la consommation du siécle l'Eglise vôtre Epouse sans ride & sans tache, Aïez.

JESUS qui nous avez faits vos amis, vos enfans, vos membres pour nous faire regner avec vous ſur le même trône, Aïez.

JESUS qui nous entr'ouvrez déja les portes de la celeſte Jeruſalem, où Dieu ſera lui-même ſon Temple, & où nous n'aurons plus d'autre Soleil que vous, Aïez.

JESUS qui nous enyvrerez du torrent de vos délices, dès que nous verrons la face du Pere au ſéjour de la paix, A.

JESUS qui nous avez acquis par vôtre Croix ce Roïaume celeſte, où vous eſſuïerez les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, où les douleurs & les gemiſſemens s'enfuiront loin de nous. Aïez.

JESUS courage des Martyrs, & patience des Confeſſeurs, Aiez.

JESUS ſocieté des Solitaires au deſert, & ſcience des Docteurs de l'Egliſe,

JESUS Epoux des Vierges, couronne des Juſtes, & penitence des pecheurs convertis, Agneau qui effacez les pechez du monde, Aïez pitié de nous.

SEigneur après nous avoir confondus par la vûë de nos miſeres, conſolez-nous par celle de vos miſericor-

dés ; faites que nous commencions aujourd'hui à nous corriger, à nous détacher, à fuir les faux biens qui ſont pour nous des veritables maux, à ne croire que vôtre verité, à n'eſperer que vos promeſſes, à ne vivre que de vôtre amour. Donnez, & nous vous rendrons, ſoûtenez-nous contre nôtre foibleſſe. O jour précieux qui ſera peut-être le dernier d'une vie ſi courte & ſi fragile ! O heureux jour, s'il nous avance vers celui qui n'aura point de fin.

Saints Anges à qui nous ſommes confiez, conduiſez-nous comme par la main dans la voïe de Dieu, de peur que nos pieds ne heurtent contre quelque pierre.

O Dieu, donnez vôtre amour aux vivans, & vôtre paix aux morts.



PRIERES DU SOIR.

VEnez, vous tous qui ſervez le Seigneur, beniſſez maintenant ſon ſaint Nom. Venez, ô vous, qui demeurez dans la maiſon de Dieu, & qui êtes aſſemblez au tour du lieu Saint. Pendant la nuit levez vos mains vers le Sanctuaire, & beniſſez le Seigneur Créateur du ciel & de la terre, qui a répandu du haut de Sion ſa benediction ſur vous tous.

Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort. Hélas cette journée n'a-t-elle pas été vuide de bonnes œuvres! Elle auroit pû nous meriter l'Eternité, & nous l'avons perduë en vains amuſemens, peut-être eſt-elle la derniere d'une vie indigne de toute miſericorde. O homme inſenſé, peut-être que cette nuit Jeſus-Chriſt viendra à la hâte pour te redemander cette ame qui eſt

l'image de Dieu tout-puiſſant, toute defigurée par le peché. O Seigneur, faites que pendant nôtre ſommeil même, vôtre amour veille pour nous, & qu'il faſſe la garde au-tour de nôtre cœur.

Examinons nôtre conſcience comme ſi nous étions aſſurez d'aller dans ce moment paroître devant Dieu.

JE ſuis l'enfant prodigue. Je me ſuis égaré dans une terre étrangere, j'y ai perdu tout mon heritage. Je m'y ſuis nourri comme les animaux les plus vils & les plus groſſiers. Me voilà affamé & mendiant, mais je ſçai ce que je ferai, je retournerai vers mon Pere, & je lui dirai. O mon Pere, j'ai peché contre le Ciel & contre vous. N'êtes-vous pas le bon Paſteur qui laiſſe tout ſon troupeau pour courir au milieu du deſert après une ſeule brebis égarée ? N'eſt-ce pas vous qui m'avez appris que tout le Ciel eſt en joïe ſur un ſeul pecheur qui fait penitence ? Ne mépriſez donc pas un cœur contrit & humilié.

JE me confeſſe à Dieu tout-puiſſant, à la B. V. Marie, à tous les Anges, à tous les Saints, & à vous, &c. parce que j'ai peché par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'eſt pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel & de la terre, d'interceder pour m'obtenir la remiſſion de toutes mes fautes.

NOtre Pere qui êtes aux Cieux, que vôtre Nom ſoit ſanctifié. Que vôtre Roïaume nous arrive, que vôtre volonté ſoit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui nôtre pain quotidien. Et pardonnez-nous nos offenſes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſez. Et ne nous induiſez point en tentation. Mais délivrez-nous du mal. Ainſi ſoit-il.

JE vous ſaluë Marie pleine de grace, le Seigneur eſt avec vous. Vous êtes benie entre les femmes, & beni eſt le fruit de vôtre ventre, JESUS. Sainte Marie Mere de Dieu, priez pour nous pecheurs, maintenant, & à l'heure de nôtre mort. Ainſi ſoit-il.

JE crois en Dieu le Pere tout-puiſſant Créateur du ciel & de la terre. Et en JESUS-CHRIST ſon Fils unique nôtre Seigneur. Qui a été conçû du

Saint Eſprit, né de la Vierge Marie. A ſouffert ſous Ponce Pilate, a été crucifié, mort & enſeveli. Eſt deſcendu aux enfers, le troiſiéme jour eſt reſſuſcité d'entre les morts. Eſt monté au ciel, eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant. De là viendra juger les vivans & les morts. Je croi au S. Eſprit. La ſainte Egliſe Catholique, la Communion des Saints. La Remiſſion des pechez. La Reſurrection de la chair. La vie éternelle. Ainſi ſoit-il.

AYez pitié de nous, Seigneur, Pere, Fils, Saint Eſprit, Dieu, unique en trois Perſonnes égales.

Marie Mere de Dieu, & toûjours Vierge quoique mere, priez pour nous.

Marie qui êtes bien plus qu'Eve la mere des vivans, priez.

Marie qui avez réparé tous les maux que la premiere femme avoit faits entrer dans le monde, priez.

Marie qui nous avez donné le vrai fruit de vie plus précieux que celui du Paradis terreſtre, priez.

Vierge qu'un Prophete montroit de loin mettant au monde le Fils du Très-haut, priez.

Marie qu'un Ange deſcendu du ciel ſalua avec admiration comme étant

pleine de grace & élevée au-dessus de toutes les femmes, priez.

Marie dont la pudeur virginale fut allarmée à la vûë même d'un Ange, p.

Marie qui demeurâtes tranquillement abandonnée à Dieu, quoique vôtre maternité incomprehensible vous exposât au deshonneur & à une punition de mort, priez.

Marie qui allâtes d'abord communiquer les dons de Dieu à Elizabeth vôtre sainte parente, priez.

Marie qu'Elizabeth ne pût recevoir sans s'écrier, d'où me vient que la Mere de mon Seigneur fasse des pas vers moi, priez.

Marie qui disiez dans un saint transport. Voilà que tous les siécles me déclareront bienheureuse, car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses, priez.

Marie qui rendiez gloire à Dieu de ce qu'il avoit abattu les grands & rélevé les petits, comblé de biens les pauvres affamez, & affamé les riches superbes, priez.

Marie, qui voïant l'Enfant JESUS annoncé par les Anges, montré par l'Etoile, adoré par les Mages dans une crêche, conserviez ces choses, les re-

paſſant dans vôtre cœur, priez.
Marie qui étant toûjours Vierge, voulûtes néanmoins être purifiée comme toutes les femmes communes, p.
Marie qui apprîtes du ſaint vieillard Simeon, que vôtre Fils ſeroit l'objet de la contradiction des hommes, & qu'un glaive de douleur perceroit vôtre ame, priez.
Marie qui en rachetant vôtre Fils ſelon la Loi, comprîtes qu'il n'en ſeroit pas moins ſacrifié pour racheter le monde, priez.
Marie ſi prompte à ſuivre toutes les impreſſions de la foi, qu'un ſonge donné à Joſeph vous ſuffit pour vous faire emporter vôtre divin Enfant en Egypte, priez.
Marie qui demeuriez en paix ſans conſolation, ni reſſoure humaine dans cette terre étrangere, ne ſçachant pas même juſqu'à quand vous y demeureriez, priez.
Marie qui revîntes ſans heſiter comme vous étiez partie ſur un ſimple ſonge myſterieux de vôtre S. Epoux, pr.
Marie qui cherchâtes avec douleur l'Enfant Jesus demeuré au Temple à l'âge de douze ans avec les Docteurs de la Loi, priez.

Marie à qui fut soûmis pendant tant d'années, celui qui est la Sagesse éternelle & la Toute-puissance même, priez.

Marie qui obtîntes de vôtre Fils son premier miracle aux Nôces de Cana, priez.

Marie à qui Jesus fit alors une réponse austere, pour apprendre au monde que vous ne deviez point entrer dans le sacré ministere, quoique vous fussiez pleine de grace, priez.

Marie qui mouriez ainsi à toute consolation sensible du côté de vôtre Fils même, priez.

Marie Fille de David, de Salomon, de tant d'autres Rois, qui étiez l'Epouse d'un Charpentier, priez.

Marie qui avez mené une vie simple, obscure & laborieuse dans la pauvreté, vôtre Fils n'aïant pas même dequoi reposer sa tête, priez.

Marie qui ne fîtes ni miracle, ni instruction, mais qui fûtes un miracle de grace, & l'instruction de tous les siécles par vôtre silence, priez.

Marie de qui nous disons comme une femme le crioit à JESUS-CHRIST: Bienheureuses sont les entràilles qui vous ont porté, & les mammelles qui

vous ont nourri, priez.
Marie qui ſuivîtes Jeſus à la Croix, pendant que tous les Apôtres épouvantez & ſans foi aux promeſſes, étoient en fuite, priez.
Marie que Jeſus mourant confia à ſon Diſciple bien-aimé pour être comme ſa Mere, priez.
Marie qui reçûtes alors comme un fils ce Diſciple bien-aimé, le plus ſublime Docteur de l'amour, priez.
Marie dont les yeux virent JESUS mourant ſur la Croix, & dont le cœur fut percé par le glaive que Simeon avoit prédit, priez.
Marie avec qui les Diſciples perſeveroient dans l'Oraiſon après l'Aſcenſion de vôtre Fils & la deſcente du Saint Eſprit ſur eux, priez.
Marie dont le cœur étoit déja au Ciel avec vôtre Fils, pendant que vôtre corps étoit encore ſur la terre, priez.
Marie qui regardez encore la terre avec compaſſion, quoi que vous regniez dans le Ciel, priez.
Marie qui ne flattez point les pecheurs impenitens & ennemis de la Croix de vôtre Fils, priez.
Marie Mere de miſericorde pour tous les pecheurs penitens, priez.

SEigneur gardez nos eſprits pendant que nous veillons, & nos corps quand nous ſerons dans le ſommeil, afin que nous veillions avec JESUS-CHRIST, & que nous dormions en paix. Aïez pitié de nôtre foibleſſe. Envoïez vos ſaints Anges ces Eſprits de lumiere, pour écarter loin de vos Enfans l'eſprit de tenebres qui tourne tout au-tour de nous comme un lion rugiſſant pour nous dévorer. Faites que nous lui reſiſtions étant courageux dans la foi. Donnez la penitence aux pecheurs, la perſeverance aux juſtes, & la paix aux morts,

Que nôtre priere du ſoir monte vers vous, Seigneur, & que vôtre miſericorde deſcende ſur nous.



SUR L'EXPLICATION DES *Fruits du S. Esprit.*

COmme les fruits que je vous envoïe sont forts differens de ceux qui naissent en ce païs-ci : je croi être obligé de vous dire d'où ils viennent, de peur que leur peu d'apparence ne vous les fasse rebuter. Je les ai cüeillis dans un jardin de Galatie, que les Historiens assurent avoir été planté & cultivé par un illustre Citoïen Romain, natif de Tarse & Juif de Nation. Il est connu dans le monde, sous le nom de Saint Paul. L'excellence de ces fruits ne permet pas de douter qu'il n'en ait apporté le plan de la celeste Sion, où l'on sçait qu'il avoit fait un voïage avant que de travailler à ce fameux jardin. Il l'a planté sur une haute montagne, dont l'abord n'a rien d'agréable, & où il est difficile de monter. Outre cela, il l'a environné d'une double haïe d'épines si épaisses, qu'aucun animal ne peut y pénetrer ; aussi je n'y ai vû que des aigles, des colombes, & des abeilles qui cüeillent sur les fleurs dequoi composer leur miel. Le jardin n'est ac-

rosé que par les pluïes du Ciel qui tombent toûjours à propos, & qui jointes aux benignes influences du Soleil, font porter à la terre une abondance surprenante de toutes sortes de bons fruits. J'oubliois de vous dire que la porte de ce jardin est si basse, que les personnes de la plus petite taille parmis nous, sont encore obligées de se baisser pour y entrer; on n'y entre même qu'à force de prieres, & sous la conduite de certains guides préposez par la Maîtresse du jardin, qui s'appelle l'Eglise Catholique: Ce sont de venerables vieillards qui ont long-tems cultivé ce jardin, qui en sçavent tous les détours; & qui ont une connoissance parfaite des plantes & des fruits qu'il renferme. La verité qui y préside, les instruit de tout. J'apperçûs un de ces guides qui me tendoit la main, s'offrant de me faire voir ce lieu si charmant; je reconnu bien-tôt à son éloquence & à la profonde connoissance, qu'il avoit de tout ce que contenoit ce jardin, qu'il étoit cet ami de Saint Paul, à qui on donne le nom de Chrysostome.

Aprés m'avoir fait remarquer l'ordre & la cimeterie de ce vaste enclos; il

me demanda fort obligeamment ce qui m'en agréoit davantage ; je lui avoüai que j'étois charmé de l'agréable émail des fleurs ; mais qu'étant demi mort de faim & de ſoif, & d'ailleurs fort infirme, j'avois bien beſoin de quelques fruits. Que vous me faites de plaiſir, me dit-il, en m'embraſſant ; cela me donnera lieu de vous faire part de mes lumieres, car nous avons ordre de congedier promptement tous ceux qui ne viennent ici que pour ſe promener, & par curioſité. En achevant ces mots, il cüeillit plein ſa main de fruits ; puis les aïant lui-même caſſez (car c'étoit des amandes) il m'en preſenta les noyaux ; je crû d'abord qu'il m'avoit trompé, tant je trouvois ces noyaux ameres. Il s'en apperçût : & me regardant avec un ſoûris plein de bonté ; il me dit ; ce fruit eſt amer, n'eſt ce pas ? il paroît tel à ceux qui n'ont pas accoûtumé d'en manger, mais vous ſerez bien-tôt contraint d'avoüer qu'il n'y a rien de plus délicieux. Il avoit raiſon ; & à peine avois-je avallé ce qu'il m'avoit donné, que je retournai la tête pour regarder l'arbre d'où il les avoit pris ; & je lui confeſſai que je n'avois jamais rien mangé d'un goût

ſi exquis. Je ſuis bien aiſe, dit mon venerable vieillard, que vous preniez goût à nos fruits; mais avançons: Voïez-vous ce grand arbre dont la cime touche au Ciel, & dont les branches pendent juſqu'en terre? C'eſt cet arbre de vie dont tout le monde parle, & dont néanmoins on ne connoît point les fruits dans vôtre païs; nous appellons cet arbre la Charité. Tous ces autres que vous voïez en ſont des rejettons, ils ont la même racine, & ils ſe nourriſſent de ſon ſuc; s'ils en étoient ſéparez, ils deviendroient ſteriles; ou ils ne porteroient que des fruits ſauvages d'un goût inſipide & capable d'empoiſonner

Je compris bien qu'il entendoit parler de l'amour propre, des vertus humaines, & des bonnes actions faites par vanité. Je le priai de m'expliquer les proprietez de tous ces differens fruits qui pendoient au bel arbre de la Charité; car je croïois y voir des grenades, des olives, des dattes, des poires de bon chrétien, des figues, des pommes de paradis, & une infinité d'autres, dont je ne ſçai pas bien les noms.

Très-volontiers, répondit mon guide; mais dequoi vous ſervira de ſça-

voir, ce que vous souhaitez d'apprendre, si vous ne goûtez vous-même de tous ces fruits.

Il prit à même tems une grande corbeille qu'il trouva sous l'arbre, & la remplit de tous les differens fruits qui se trouvoient dans le jardin. Puis me les montrant du doigt l'un après l'autre, il me dit ; cette pomme d'or est le plus excellent de tous ces fruits ; ceux qui s'en nourrissent perdent le goût de toutes leurs affections, & tous leurs desirs ne tendent qu'à Dieu, & ils n'aiment rien que par rapport à cet unique objet de leur cœur. Cette orange chasse la mélancholie & la tristesse ; son jus réjoüit tellement le cœur qu'au milieu des plus grandes douleurs, on conserve toûjours un visage serein, parce que la vertu propre de ce fruit est de chasser les méchantes humeurs.

L'olive que vous voïés auprès, est excellente contre les convulsions & les inquiétudes, elle tempere si bien toutes les humeurs, qu'elle entretient l'ame dans une santé parfaite; elle lui procure un sommeil tranquille malgré le bruit & les troubles du dehors. Cette datte est le fruit du beau palmier que vous avez vû à l'entrée de ce jardin ; il fortifie

tellement l'estomach qu'il digere aisément les viandes les plus indigestes ; il donne du courage ; il rend le corps robuste, & empêche l'ame de tomber dans l'abattement. Vous serez peut-être surpris de ce que nous appellons cet excellent raisin, fruit de benignité ; c'est qu'outre qu'il est très-agréable au goût, il est encore bon à toutes sortes de personnes, aux sains, aux malades. D'ailleurs, l'arbre qui le porte, se laisse plier de quel côté qu'on veut, soit qu'on le leve en haut, ou qu'on le laisse ramper à terre, son fruit ne perd rien de sa douceur.

Vous connoissez sans doute ces poires ; mais vous ne les connoissez que de nom : Nous les appellons poires de bon chrétien. Ce fruit est rare chez vous, il communique une si grande bonté à tous ceux qui en vivent, qu'il ne songe qu'à faire plaisir à tout le monde. Ces grains odoriferans qui sont comme une couronne, sont comme une espece de poivre qui sert à conserver les autres fruits. Il les préserve des mouches de la vanité, du ver de l'amour propre, & de tous les autres accidens. C'est pour cela qu'on l'appelle fruit de perseverance. Nourrissez-vous en durant le chemin qui

vous reste, & vous arriverez à bon port. La douceur de ces figues n'est point fade ; goûtez-en , elles ont une vertu admirable pour temperer la bile & chasser l'humeur âcre. De plus elles rendent la voix douce , & font oublier les injures.

Il paroît que ces prunes luisantes vous plaisent assez ; sçavez-vous leur nom? je répondis que je l'ignorois comme ceux de tous les autres fruits dont il n'avoit point encore parlé. Hé bien , continua-t-il ! cette peau luisante comme une espece de miroir , vous doit faire connoître que c'est le fruit de la foi, quand on a mangé de ce fruit on est docile à la parole de Dieu; on s'y soûmet, & on est aussi certain des biens qu'il promet & des maux dont il menace , que si on les voïoit de ses yeux. Ensuite prenant dans sa main une grenade comme s'il l'eut voulu peser; ce fruit , me dit-il , est le veritable Symbole de la modestie Chrétienne : à le voir on le croiroit fort leger , & il pese beaucoup ; il renferme sous une écorce qui n'a point d'apparence , tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur. De plus il est un excellent remede contre le tremblement des membres , un préservatif contre l'air corrompu , &

contre les maladies des yeux. Je ne pûs m'empêcher de sourire l'entendant ainsi parler ; & cela lui donna occasion de me demander, si je comprenois bien ce qu'il venoit de me dire ; je lui répondis, que je croïois l'avoir compris, & que j'étois ravi de tout ce que je lui avois oüi dire jusqu'à present ; qu'au reste je n'avois souri que d'aise de l'entendre expliquer si agréablement les proprietez du fruit de modestie & de gravité. Il continua donc son explication, & en me montrant une pêche, il me dit ; le grand froid de ce fruit vous a fait assez connoître que c'est le fruit de continence ; il a la vertu d'amortir l'ardeur des passions, de dégoûter l'ame des plaisirs des sens, & d'assujettir le corps à l'esprit. Comme je m'apperçû qu'il croïoit m'avoir dit tout ce que j'avois envie de sçavoir touchant les fruits qui étoient dans la corbeille, je pris la liberté de lui faire remarquer une pomme de paradis qui étoit dans le fond, & de lui demander ce que c'étoit. Croïez-vous, me répondit-t-il, que j'aïe mis ce fruit tout au fond de la corbeille sans raison ; je l'ai fait pour vous apprendre que la chasteté, cette vertu celeste, est si délicate, que le moindre soufle peut gâ-

ter ce beau fruit ; on le gâte en le maniant ou en l'exposant au grand air ; n'oubliez pas d'en avertir les personnes à qui j'envoïe la corbeille que je vous confie. Il vit bien que ces dernieres paroles m'inquiétoient d'autant plus qu'il avoit paru jusqu'à lors que ces fruits étoient pour moi. Je n'osai néanmoins faire paroître mon chagrin, & je me contentai de lui demander à qui il m'ordonnoit de porter un si beau présent.

Ne croïez pas, mon fils, dit-il, en me serrant la main, que j'aïe dessein de vous ôter ce que je vous ai donné ; vous avez besoin de ces fruits ; & je vous conseille de vous en nourrir ; mais sçachez qu'il se multiplieront en vos mains à mesure que vous les communiquerez au prochain ; je ne prétends pas que vous les prodiguiez à toutes sortes de personnes ; mais seulement à celles que vous trouverez alterées, & affamées de la veritable justice, & qui voudront vivre de la vie de l'esprit.

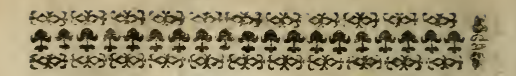
Aïez sur tout égard à celles qui ne connoissant pas ce païs, & n'entendant pas la langue qu'on y parle, ne connoîtront point ces fruits délicieux, si on ne leur en failoit part.

Hélas

Hélas, lui dis-je, où trouverai-je des perſonnes qui n'aïent du goût que pour les choſes du Ciel, ou qui croïent avoir beſoin qu'on les inſtruiſe.

FIN.





TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce volume.

Fin de la Table.

APPROBATION

De Monsieur D'ARNAUDIN, *Docteur de Sorbonne, & Censeur Roïal des Livres.*

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour Titre, *Sentimens de pieté, &c.* Cet ouvrage est solide ; & renferme des verités & des Régles très-importantes pour la sanctification des Fideles. L'Auteur fait voir dans tous ces Traitez, qu'il a une experience consommée de la conduite des ames, & des voïes interieures. Il en parle en Maître ; & ses expressions vives, nobles, pompeuses & magnifiques, font appercevoir aisément la vivacité, & la fecondité de son imagination, la superiorité & l'étenduë de son génie ; & son Style qui ne languit jamais, sert infiniment à tenir toûjours l'esprit du Lecteur, si attentif aux maximes saintes dont ce Livre est rempli, qu'elles prennent bien tôt le chemin du cœur, où elles établissent leur demeure, pour exciter l'ame à faire des actions vraïement Chrétiennes, sans néanmoins la tirer de cette douce tranquillite, de ce saint répos, & de cette paix de Dieu, qui selon l'Apôtre, surpasse toute intelligence. Fait à Paris ce vingt-quatriéme Fevrier mille sept cent treize.

D'ARNAUDIN.



AUTRE APPROBATION du même Censeur Roïal.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, plusieurs volumes dont voilà les Titres. *Prieres touchantes & affectives, &c.* en deux volumes : *Un troisiéme volume de ces Prieres* manuscrit: Ce troisiéme Tome contient plusieurs matieres. *Des prieres instructives à faire en commun soir & matin. Testament de la très-sainte Vierge Mere de Dieu au jour de son Assomption. Prieres pendant la sainte Messe. Plusieurs autres prieres. Des prieres & instructions en forme de reglement pour les differentes actions & occupations de la journée, & pour les états & dispositions où l'on peut se trouver, &c. Explication du Pater, &c. Adorations à nôtre Seigneur Jesus-Christ, &c. Sentimens de Pieté, &c.* Tous ces Ouvrages sont compris en douze cent quatre-vingt dix-huit pages que j'ai toutes paraphées de ma main; je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. A Paris ce onziéme Avril 1718.

D'ARNAUDIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Nôtre bien-aimé FRANÇOIS BABUTY, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire réimprimer un Ouvrage qui a pour titre: *Prieres touchantes & affectives, où sont expliquez en peu de mots les Evangiles de tous les Dimanches de l'année, &c. Sentimens de pieté, où il est traité de la necessité de connoître & d'aimer Dieu, &c. Adorations à nôtre Seigneur Jesus-Christ*, S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires: A ces Causes, Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire réimprimer lesdites Prieres, Sentimens, & Adoration à nôtre Seigneur J. C. cy-dessus expliquez en telle forme, marge, caractere, en un, ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre; faire vendre & debiter par tout nôtre Roïaume, pendant le temps de neuf années consecutives; à compter du jour de la datte desdites présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdites Prieres, Sentimens & Adoration à nôtre Seigneur Jesus Christ cy-dessus énoncez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de Titre, ou autrement sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long, sur le Registre

de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ces Livres seront faites dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie pour l'impression desdits Livres seront remis dans le même état, où l'approbation y aura été donnée és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde de Sceaux de France, le sieur Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons, & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le onziéme jour du mois d'Août, l'an de grace mille sept cens dix-huit, & de nôtre Regne le troisiéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 355. No. 381. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce* 17. *Août.* 1718.

DELAULNE. *Syndic.*

Les Exemplaires ont été fournis le dernier Janvier 1719.



